





Library
of the
University of Toronto









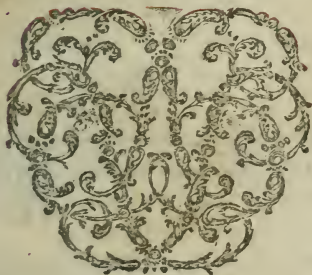
LETTRES

PERSANES.

SECONDE EDITION,

Revue , corrigée , diminuée & augmentée par l'Auteur.

TOME II.



A COLOGNE,

Chez PIERRE MARTEAU.

M DCC XXI.

LETTERS

TO THE

MEMBERS OF THE

ROYAL SOCIETY



OF THE

1662



LETTRES

PERSANES.

LETTRE LXII.

RICA à USBEK.

A***.

LY a quelques jours qu'un homme de ma connoissance me dit : je vous ai promis de vous produire dans les bonnes maisons de Paris : je vous mene à present chez un grand Seigneur , qui est un des hommes du Royaume qui represente le mieux.

Tome II.

A 2

Que

Que cela veut-il dire , Monsieur ? Est-ce qu'il est plus poli , plus affable qu'un autre ? Ce n'est pas cela , me dit-il. Ah ! j'entens : il fait sentir à tous les instans la superiorité qu'il a sur tous ceux qui l'approchent : si cela est , je n'ai que faire d'y aller : je prens déjà condamnation , & je la lui passe toute entiere.

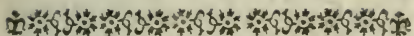
Il fallut pourtant marcher ; & je vis un petit homme si fier ; il prit une prise de Tabac avec tant de hauteur ; il se moucha si impitoyablement ; il cracha avec tant de flegme ; il caressa ses chiens d'une maniere si offensante pour les hommes , que je ne pouvois me lasser de l'admirer. Ah ! bon Dieu , dis-je en moi-même , si lorsque j'étois à la Cour de Perse , je representois ainsi , je representois un grand sot ! Il auroit fallu , Usbek , que nous eussions eu un bien mauvais naturel ,

rel, pour aller faire cent petites insultes à des gens, qui venoient tous les jours chez nous, nous témoigner leur bienveillance : ils sçavoient bien que nous étions au dessus d'eux ; & s'ils l'avoient ignoré, nos bienfaits le leur auroient appris chaque jour. N'ayant rien à faire pour nous faire respecter, nous faisons tout pour nous rendre aimables : nous nous communiquions aux plus petits : au milieu des grandeurs, qui endurcissent toujours, ils nous trouvoient sensibles ; ils ne voyoient que notre cœur au dessus d'eux ; nous descendions jusqu'à leurs besoins. Mais lorsqu'il falloit soutenir la Majesté du Prince dans les Ceremonies publiques ; lorsqu'il falloit faire respecter la Nation aux Etrangers ; lors qu'enfin dans les occasions perilleuses, il falloit animer les soldats ; nous remontions cent fois plus haut

que nous n'étions descendus; nous ramenions la fierté sur notre visage, & l'on trouvoit quelquefois que nous representations assez bien.

*De Paris le 10. de la Lune
de Saphar. 1715.*





L E T T R E L X I I I.

U S B E K à R H B D I.

A Venise.

IL faut que je te l'avouë ; je n'ai point remarqué chez les Chrétiens cette persuasion vive de leur Religion , qui se trouve parmi les Musulmans : il y a bien loin chez eux de la profession à la croyance , de la croyance à la conviction , de la conviction à la pratique. La Religion est moins un sujet de sanctification , qu'un sujet de disputes , qui appartient à tout le monde : les gens de Cour, les gens de guerre , les femmes mêmes s'élèvent contre les Ecclesiastiques , & leur demandent de leur prouver ce qu'il sont résolus de ne pas croire. Ce n'est pas

qu'ils se soient determinez par raison ; & qu'ils aient pris la peine d'examiner la verité, ou la fausseté de cette Religion , qu'ils rejettent : ce sont des rebelles qui ont senti le joug , & l'ont secoué avant de l'avoir connu. Aussi ne sont-ils pas plus fermes dans leur incredulité , que dans leur Foi : ils vivent dans un flux & reflux , qui les porte sans cesse de l'un à l'autre. Un d'eux me disoit un jour : je crois l'immortalité de l'ame par semestre : mes opinions dependent absolument de la constitution de mon Corps : selon que j'ai plus ou moins d'Esprits animaux ; que mon Estomac digere bien ou mal ; que l'air , que je respire , est subtil ou grossier ; que les viandés , dont je me nourris , sont legeres ou solides : je suis Spinosiste , Socinien , Catholique , impie ou devot. Quand le Medecin est au-
près

près de mon lit ; le Confesseur me trouve à son avantage. Je sçais bien empêcher la Religion de m'affliger , quand je me porte bien : mais je lui permets de me consoler , quand je suis malade : lorsque je n'ai plus rien à espérer d'un côté , la Religion se presente , & me gagne par ses promesses ; je veux bien m'y livrer , & mourir du côté de l'esperance.

Il y a long-tems que les Princes Chrétiens affranchirent tous les Esclaves de leurs Etats ; parce , disoient-ils , que le Christianisme rend tous les hommes égaux. Il est vrai que cet acte de Religion leur étoit très-utile ; parce qu'ils abaissoient par là les Seigneurs , de la puissance desquels ils retiroient le bas Peuple : ils ont ensuite fait des Conquêtes dans des Pays , où ils ont vû qu'il leur étoit avantageux d'avoir des Esclaves ; ils ont permis

A 5

d'en

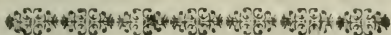
d'en acheter , & d'en vendre , oubliant ce principe de Religion qui les touchoit tant. Que veux-tu que je te dise ? Vérité dans un tems , Erreur dans un autre. Que ne faisons-nous comme les Chrétiens ? Nous sommes bien simples de refuser des établissemens , & des Conquêtes faciles dans des Climats heureux* , parce que l'eau n'y est pas assez pure pour nous laver selon les principes du Saint Alcoran.

Je rends graces au Dieu Tout-puissant , qui a envoyé Hali son grand Prophète, de ce que je professe une Religion, qui se fait préférer à tous les intérêts humains, & qui est pure comme le Ciel, dont elle est descenduë.

*A Paris le 13. de la Lune
de Saphar. 1715.*

L E T-

* Les Mahometans ne se soucient point de prendre Venise , parce qu'ils n'y trouvoient point d'eau pour leurs purifications.



L E T T R E L X I V.

U S B E K à son Ami I B B E N.

A Smirne.

LEs Loix sont furieuses en Europe contre ceux qui se tuent eux-mêmes : on les fait mourir pour ainsi dire une seconde fois : ils sont traînez indignement par les ruës : on les note d'infamie : on confisque leurs biens.

Il me paroît, Ibben, que ces Loix sont bien injustes. Quand je suis accablé de douleur, de misere, de mepris, pourquoi veut-on m'empêcher de mettre fin à mes peines; & me priver cruellement d'un remede, qui est en mes mains?

Pourquoi veut-on que je tra-
 A 6 vaille

vaille pour une Société, dont je consens de n'être plus ? Que je tienne malgré moi une convention, qui s'est faite sans moi ? La Société est fondée sur un avantage mutuel : mais lorsqu'elle me devient onéreuse, qui m'empêche d'y renoncer ? La vie m'a été donnée comme une faveur ; je puis donc la rendre, lorsqu'elle ne l'est plus : la cause cesse ; l'effet doit donc cesser aussi.

Le Prince veut-il que je sois son Sujet, quand je ne retire point les avantages de la sujettion ? Mes Concitoyens peuvent-ils demander ce partage inique de leur utilité, & de mon desespoir ? Dieu différent de tous les bienfaiteurs veut-il me condamner à recevoir des graces, qui m'accablent ?

Je suis obligé de suivre les Loix, quand je vis sous les Loix : mais quand je n'y vis plus, peuvent elles me lier encore ?

Mais,

Mais, dira-t-on, vous troublez l'ordre de la Providence. Dieu a uni votre Ame avec votre Corps ; & vous l'en séparez : vous vous opposez donc à ses desseins, & vous lui résistez.

Que veut cela dire ? Trouble-je l'ordre de la Providence, lorsque je change les modifications de la matière, & que je rends quarrée une boule que les premières Loix du mouvement, e'est-à-dire les Loix de la Creation & de la Conservation, avoient faite ronde ? Non sans doute : je ne fais qu'user du droit qui m'a été donné ; & en ce sens je puis troubler à ma fantaisie toute la nature, sans que l'on puisse dire que je m'oppose à la Providence.

Lorsque mon Ame sera séparée de mon Corps, y aura-t-il moins d'ordre, & moins d'arrangement dans l'Univers ? Croyez-vous que cette nouvelle combinaison soit

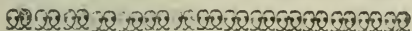
moins parfaite, & moins dependante des Loix generales? Que le monde y ait perdu quelque chose, & que les ouvrages de Dieu soient moins grands, ou plutôt moins immenses?

Croyez-vous que mon Corps devenu un Epi de bled, un ver, un gazon, soit changé en un ouvrage de la nature moins digne d'elle? Et que mon Ame degagée de tout ce qu'elle avoit de terrestre, soit devenuë moins sublime?

Toutes ces idées, mon cher Ibben, n'ont d'autre source que notre orgueil; nous ne sentons point notre petitesse; & malgré qu'on en ait nous voulons être comptez dans l'Univers, y figurer, & y être un objet important. Nous nous imaginons que l'aneantissement d'un Etre aussi parfait que nous, degraderoit toute la nature: & nous ne concevons

cevons pas qu'un homme de plus ou moins dans le monde ; que dis-je ? tous les hommes ensemble ; cent millions de Terres comme la nôtre , ne font qu'un atôme subtil & delié , que Dieu n'aperçoit qu'à cause de l'immensité de ses connoissances.

*De Paris le 15. de la Lune
de Saphar. 1715.*



L E T T R E L X V.

R I C A à U S B E K

A * * *.

JE t'envoye la Copie d'une Lettre qu'un François qui est en Espagne a écrite ici : je crois que tu seras bien aise de la voir.

Je PARCOURS depuis six mois l'Espagne , & le Portugal ; & je vis parmi des peuples , qui me-
prisant

prisant tous les autres , font aux seuls François l'honneur de les haïr.

La gravité est le caractère brillant des deux Nations : elle se manifeste principalement de deux manières ; par les lunettes, & par la moustache.

Les lunettes font voir démonstrativement que celui qui les porte, est un homme consommé dans les Sciences, & enseveli dans de profondes lectures, à un tel point que sa vuë s'en est affoiblie : & tout nez , qui en est orné , ou chargé, peut passer sans contredit pour le nez d'un Sçavant.

Pour la moustache, elle est respectable par elle-même, & indépendamment des conséquences ; quoique pourtant on ne laisse pas d'en tirer souvent de grandes utilitez pour le service du Prince , & l'honneur de la Nation ; comme le fit bien voir un fameux General

neral Portugais dans les Indes* : car se trouvant avoir besoin d'argent, il se coupa une de ses moustaches, & envoya demander aux habitans de Goa vingt mille pistoles sur ce gage : elles lui furent prêtées d'abord ; & dans la suite il retira sa moustache avec honneur.

On conçoit aisément que des Peuples graves & flegmatiques comme ceux-là, peuvent avoir de la vanité : aussi en ont-ils. Ils la fondent ordinairement sur deux choses bien considérables. Ceux qui vivent dans le Continent de l'Espagne & du Portugal, se sentent le cœur extrêmement élevé, lorsqu'ils sont ce qu'ils appellent de vieux Chrétiens ; c'est-à-dire qu'ils ne sont pas originaires de ceux, à qui l'Inquisition a persuadé dans ces derniers siècles d'embrasser la Religion Chrétienne.

* Jean de Castro.

ne. Ceux qui sont dans les Indes ne sont pas moins flattez, lorsqu'ils considerent qu'ils ont le sublime merite d'être, comme ils disent, hommes de chair blanche. Il n'y a jamais eu dans le Serrail du Grand Seigneur de Sultane si orgueilleuse de sa beauté, que le plus vieux & le plus vilain mâtin ne l'est de la blancheur olivâtre de son tein, lorsqu'il est dans une ville du Mexique, assis sur sa porte, les bras croisez. Un homme de cette consequence, une creature si parfaite ne travailleroit pas pour tous les tresors du monde; & ne se resoudroit jamais par une vile & mecanique industrie, de compromettre l'honneur, & la dignité de sa peau.

Car il faut sçavoir que lorsqu'un homme a un certain merite en Espagne; comme par exemple, quand il peut ajoûter aux qualitez, dont je viens de parler, celle

celle d'être le propriétaire d'une grande épée , ou d'avoir appris de son pere l'art de faire jurer une discordante Guitarre : il ne travaille plus : son honneur s'interesse au repos de ses membres : Celui qui reste assis dix heures par jour, obtient précisément la moitié plus de consideration, qu'un autre, qui n'en reste que cinq ; parce que c'est sur les chaises que la noblesse s'acquiert.

Mais quoique ces invincibles ennemis du travail fassent parade d'une tranquillité Philosophique : ils ne l'ont pourtant pas dans le cœur ; car ils sont toujours amoureux ; ils sont les premiers hommes du monde pour mourir de langueur sous la fenêtre de leurs maîtresses ; & tout Espagnol, qui n'est pas enrumé , ne sçauroit passer pour galant.

Ils sont premierement devots, & secondement jaloux. Ils se garderont

deront bien d'exposer leurs femmes aux entreprises d'un Soldat criblé de coups , ou d'un Magistrat decrepite: mais ils les enfermeront avec un Novice fervent , qui baisse les yeux ; ou un robuste Franciscain , qui les élève.

Ils connoissent mieux que les autres le foible des femmes : ils ne veulent pas qu'on leur voye le talon , & qu'on les surprenne par le bout des pieds : ils sçavent que l'imagination va toujours ; que rien ne l'amuse en chemin ; elle arrive , & là on étoit quelquefois averti d'avance.

On dit par tout que les rigueurs de l'amour sont cruelles : elles le sont encore plus pour les Espagnols : les femmes les guerissent de leurs peines ; mais elles ne font que leur en faire changer ; & il leur reste toujours un long & fâcheux souvenir d'une passion éteinte.

Ils

Ils ont de petites politesses, qui en France paroîtroient mal placées : par exemple un Capitaine ne bat jamais son Soldat, sans lui en demander permission ; & l'Inquisition ne fait jamais brûler un Juif, sans lui faire ses excuses.

Les Espagnols, qu'on ne brûle pas, paroissent si attachés à l'Inquisition, qu'il y auroit de la mauvaise humeur de la leur ôter : je voudrois seulement qu'on en établît une autre ; non pas contre les Hérétiques ; mais contre les Heresiarques, qui attribuent à de petites pratiques Monachales, la même efficacité qu'aux sept Sacremens ; qui adorent tout ce qu'ils venerent ; & qui sont si devots, qu'ils sont à peine Chrétiens.

Vous pourrez trouver de l'Esprit & du Bon Sens chez les Espagnols ; mais n'en cherchez point dans
dans

dans leurs Livres : voyez une de leurs Bibliothèques ; les Romans d'un côté , & les Scholastiques de l'autre : vous diriez que les parties en ont été faites , & le tout rassemblé , par quelque ennemi secret de la Raison humaine.

Le seul de leurs Livres , qui soit bon , est celui , qui a fait voir le ridicule de tous les autres.

Ils ont fait des decouvertes immenses dans le nouveau Monde ; & il ne connoissent pas encore leur propre Continent : il y a sur leurs Rivières tel pont , qui n'a pas encore été decouvert ; & dans leurs montagnes des Nations , qui leur sont inconnues.

Ils disent que le Soleil se leve , & se couche dans leur pays : mais il faut dire aussi qu'en faisant sa course , il ne rencontre que des Campagnes ruinées , & des contrées desertes. Je suis &c.

Je

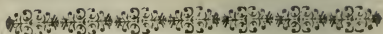
Je ne serois pas fâché, Usbek, de voir une Lettre écrite à Madrid par un Espagnol, qui voyageroit en France : je crois qu'il vangeroit bien sa Nation : quel vaste champ pour un homme flegmatique & pensif ! Je m'imagine qu'il commenceroit ainsi la description de Paris.

Il y a ici une maison, où l'on met les fous : on croiroit d'abord qu'elle est la plus grande de la ville ; non le remede est bien petit pour le mal. Sans doute que les François, extrêmement decriez chez leurs voisins, enferment quelques fous dans une maison, pour persuader que ceux qui sont dehors, ne le sont pas.

Je laisse là mon Espagnol. Adieu mon cher Usbek.

*De Paris le 17. de la Lune
de Saphar. 1715.*

LET-



L E T T R E LXVI.

U S B E K à R H E D I.

A Venise.

LA plûpart des Legiflateurs ont été des hommes bornez, que le hazard a mis à la tête des autres, & qui n'ont prefque consulté que leurs préjugez, & leurs fantaifies.

Il femble qu'ils ayent meconnu la grandeur, & la dignité même de leur ouvrage : ils se font amusez à faire des institutions pueriles, avec lesquelles ils se font à la verité conformez aux petits Esprits, mais decreditez auprès des gens de bon fens.

Ils se font jettez dans des details inutiles : ils ont donné dans les cas particuliers ; ce qui marque

que un genie étroit , qui ne voit les choses que par parties , & n'embrasse rien d'une vuë generale.

Quelques-uns ont affecté de se servir d'une autre Langue que la vulgaire ; chose absurde pour un faiseur de Loix : comment peut-on les observer , si elles ne sont pas connues ?

Ils ont souvent aboli sans nécessité celles qu'ils ont trouvées établies ; c'est-à-dire qu'ils ont jeté les Peuples dans les desordres inseparables des changemens.

Il est vrai que par une bisarrierie qui vient plutôt de la nature que de l'esprit des hommes , il est quelquefois nécessaire de changer certaines Loix. Mais le cas est rare ; & lorsqu'il arrive , il n'y faut toucher que d'une main tremblante : on y doit observer tant de solemnitez , & apporter tant de precautions , que

le peuple en concluë naturellement que les Loix sont bien saintes, puisqu'il faut tant de formalitez pour les abroger.

Souvent ils les ont faites trop subtiles, & ont suivi des idées Logiciennes, plutôt que l'Equité naturelle. Dans la suite elles ont été trouvées trop dures; & par un esprit d'équité, on a cru devoir s'en écarter: mais ce remede étoit un nouveau mal. Quelles que soient les Loix, il faut toujours les suivre, & les regarder comme la conscience publique, à laquelle celle des particuliers doit se conformer toujours.

Il faut pourtant avouër que quelques-uns d'entr'eux ont eu une attention, qui marque beaucoup de sagesse; c'est qu'ils ont donné aux peres une grande autorité sur leurs enfans: rien ne soulage plus les Magistrats; rien ne degarnit plus les Tribunaux;
rien

rien enfin ne repand plus de tranquillité dans un État, où les mœurs font toujours de meilleurs Citoyens, que les Loix.

C'est de toutes les puissances celle dont on abuse le moins : c'est la plus sacrée de toutes les Magistratures : c'est la seule, qui ne depend pas des conventions, & qui les a même précédées.

On remarque que dans les pays où l'on met dans les mains Paternelles plus de récompenses & de punitions, les familles sont mieux réglées : les peres sont l'image du Createur de l'Univers, qui, quoiqu'il puisse conduire les hommes par son amour, ne laisse pas de se les attacher encore par les motifs de l'esperance, & de la crainte.

Je ne finirai pas cette Lettre sans te faire remarquer la biffarerie de l'Esprit des François. On dit qu'ils ont retenu des Loix

Romaines un nombre infini de choses inutiles, & même pis; & ils n'ont pas pris d'elles la puissance paternelle, qu'elles ont établie comme la première autorité legitime.

*De Paris le 18. de la Lune
de Saphar. 1715.*

L E T T R E L X V I I.

LE GRAND EUNUQUE à USBEK
A Paris.

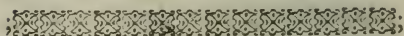
Hier des Armeniens menerent au Serrail une jeune Esclave de Circassie, qu'ils vouloient vendre. Je la fis entrer dans les appartemens secrets; je la deshabillai; je l'examinai avec les regards d'un Juge; & plus je l'examinai, plus je lui trouvai de graces. Une pudeur virginale sembloit

bloit vouloir les dérober à ma vuë : je vis tout ce qu'il lui en coutoit pour obéir : elle rougissoit de se voir nuë même devant moi, qui exempt des passions, qui peuvent allarmer la pudeur, suis inanimé sous l'empire de ce sexe, & qui, ministre de la modestie dans les actions les plus libres, ne porte que de chastes regards. & ne puis inspirer que l'innocence.

Dès que je l'eus jugée digne de toi, je baissai les yeux : je lui jetai un manteau d'écarlate : je lui mis au doigt un anneau d'or : je me prosternai à ses pieds : je l'adorai comme la Reine de ton cœur : je payai les Armeniens : je la dérobai à tous les yeux. Heureux Usbek, tu possèdes plus de beautés, qu'en enferment tous les Palais d'Orient. Quel plaisir pour toi de trouver à ton retour tout ce que la Perse a de plus ravissant ; & de voir dans ton Serrail

renaître les graces, à mesure que le tems & la possession travaillent à les détruire !

*Du Serrail de Fatmé le 1. de la
Lune de Rebiab 1. 1715.*



L E T T R E L X V I I I.

U S B E K à R H E D I.

A Venise.

DEpuis que je suis en Europe mon cher Rhedi, j'ai vu bien des Gouvernemens : ce n'est pas comme en Asie, où les regles de la Politique se trouvent par tout les mêmes.

J'ai souvent pensé en moi-même pour sçavoir quel de tous les Gouvernemens étoit le plus conforme à la Raison. Il m'a semblé que le plus parfait est celui qui va à son but à moins de frais ; & qu'ainsi

qu'ainfi celui qui conduit les hommes de la maniere qui convient le plus à leur penchant , & à leur inclination , est le plus parfait.

Si dans un Gouvernement doux , le Peuple est auffi soumis que dans un Gouvernement severe ; le premier est préférable , puisqu'il est plus conforme à la Raifon ; & que la severité est un motif étranger.

Compte , mon cher Rhedi , que dans un Etat , les peines plus ou moins cruelles ne font pas que l'on obéisse plus aux Loix. Dans les Pays , où les châtimens font moderez , on les craint , comme dans ceux où ils sont tyranniques & affreux.

Soit que le Gouvernement soit doux , soit qu'il soit cruel , on punit toujours par degrez ; on inflige un châtiment plus ou moins grand à un crime plus ou

moins grand. L'imagination se plie d'elle-même aux mœurs du Pays où l'on vit : huit jours de prison, ou une legere amende, frappent autant l'esprit d'un Européen, nourri dans un Pays de douceur, que la perte d'un bras intimide un Asiatique. Ils attachent un certain degré de crainte à un certain degré de peine ; & chacun la partage à sa façon : le desespoir de l'infamie vient desoler un François, qu'on vient de condamner à une peine, qui n'ôteroit pas un quart d'heure de sommeil à un Turc.

D'ailleurs je ne vois pas que la Police, la Justice, & l'Equité soient mieux observées en Turquie, en Perse, chez le Mogol, que dans les Républiques de Hollande, de Venise, & dans l'Angleterre même : je ne vois pas qu'on y commette moins de crimes ; & que les hommes intimi-
dez

dez par la grandeur des châtimens , y soient plus soumis aux Loix.

Je remarque au contraire une source d'injustice , & de vexations, au milieu de ces mêmes Etats.

Je trouve même le Prince , qui est la Loi même , moins Maître que par tout ailleurs.

Je vois que dans ces momens rigoureux , il y a toujours des mouvemens tumultueux , où personne n'est le Chef : & que quand une fois l'autorité violente est méprisée , il n'en reste plus assez à personne , pour la faire revenir.

Que le desespoir même de l'impunité confirme le desordre , & le rend plus grand.

Que dans ces Etats il ne se forme point de petite revolte ; & qu'il n'y a jamais d'intervalle entre le murmure , & la sédition.

B 5 . Qu'il

Qu'il ne faut point que les grands Evenemens y soient préparez par de grandes causes : au contraire , le moindre accident produit une grande revolution , souvent aussi imprevuë de ceux qui la font , que de ceux qui la souffrent.

Lorsqu'Osman Empereur des Turcs fut déposé , aucun de ceux , qui commit cet attentat , ne songeoit à le commettre : ils demandoient seulement en supplians , qu'on leur fit justice sur quelque grief : une voix qu'on n'a jamais connuë , sortit de la foule par hazard ; le nom de Mustapha fut prononcé ; & soudain Mustapha fut Empereur.

*De Paris le 2. de la Lune
de Rebiab 1. 1715.*



LET-



L E T T R E L X I X.

N A R G U M *Envoyé de Perse en*
Moscovie à U S B E K.
A Paris.

D E toutes les Nations du monde , mon cher Usbek , il n'y en a point qui ait surpassé celle des Tartares , ni en gloire , ni dans la grandeur des Conquêtes. Ce Peuple est le vrai Dominateur de l'Univers : tous les autres semblent être faits pour le servir : il est également le Fondateur & le Destructeur des Empires : dans tous les tems il a donné sur la terre des marques de sa puissance : dans tous les âges il a été le fleau des Nations.

Les Tartares ont conquis deux fois la Chine ; & ils la tiennent

encore sous leur obéissance.

Ils dominent sur les vastes Pays, qui forment l'Empire du Mogol.

Maîtres de la Perse, ils sont assis sur le Trône de Cyrus, & de Gustaspe. Ils ont soumis la Moscovie. Sous le nom de Turcs ils ont fait des Conquêtes immenses dans l'Europe, l'Asie & l'Afrique; & ils dominent sur ces trois Parties del'Univers.

Et pour parler de tems plus reculez; c'est d'eux que sont sortis presque tous les Peuples, qui ont renversé l'Empire Romain.

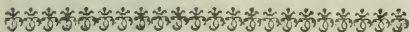
Qu'est-ce que les Conquêtes d'Alexandre, en comparaison de celles de Genghisca?

Il n'a manqué à cette victorieuse Nation que des Historiens, pour celebrer la memoire de ses merveilles.

Que d'actions immortelles ont été ensevelies dans l'oubli! Que
d'Em-

d'Empires par eux fondez, dont nous ignorons l'origine ! Cette belliqueuse Nation uniquement occupée de sa gloire presente, sûre de vaincre dans tous les tems, ne songeoit point à se signaler dans l'avenir, par la memoire de ses Conquêtes passées.

*De Moscov le 4. de la Lune
de Rebiab 1. 1715.*



LETTRE LXX.

R I C A à I B B E N.

A Smirne.

Q'Uoique les François parlent beaucoup, il y a cependant parmi eux une espece de Dervis taciturnes, qu'on appelle Chartreux : on dit qu'ils se coupent la Langue en entrant dans le

Couvent : & on fouhaitteroit fort que tous les autres Dervis se retranchassent de même tout ce que leur Profession leur rend inutile.

A propos de gens taciturnes, il y en a de bien plus singuliers que ceux là, & qui ont un talent bien extraordinaire. Ce sont ceux qui sçavent parler sans rien dire; & qui amusent une conversation pendant deux heures de tems, sans qu'il soit possible de les deceler, d'être leur plagiaire, ni de retenir un mot de ce qu'ils ont dit.

Ces sortes de gens sont adorez des femmes : mais ils ne le sont pourtant pas tant que d'autres, qui ont reçu de la nature l'aimable talent de sourire à propos, c'est à dire à chaque instant; & qui portent la grace d'une joyeuse approbation sur tout ce qu'elles disent.

Mais

Mais ils sont au comble de l'Esprit , lors qu'ils sçavent entendre finesse à tout , & trouver mille petits traits ingenieux dans les choses les plus communes.

J'en connois d'autres , qui se sont bien trouvez d'introduire dans les conversations les choses inanimées , & d'y faire parler leur habit brodé , leur perruque blonde , leur tabatiere , leur canne , & leurs gands. Il est bon de commencer dès la ruë à se faire écouter par le bruit du Carrosse , & du marteau , qui frappe rudement la porte : cet avant-propos previent pour le reste du discours : & quand l'exorde est beau , il rend supportables toutes les sotises , qui viennent ensuite ; mais qui par bonheur arrivent trop tard.

Je t'assure que ces petits talens , dont on ne fait aucun cas chez nous , servent bien ici ceux
qui

qui sont assez heureux pour les avoir, & qu'un homme de bon sens ne brille gueres devant ces fortes de gens.

*De Paris le 6. de la Lune
de Rebiab 2. 1715.*



L E T T R E L X X I.

U S B E K à R H E D I.

A Venise.

S'Il y a un Dieu, mon cher Rhedi, il faut nécessairement qu'il soit juste : car s'il ne l'étoit pas, il seroit le plus mauvais & le plus imparfait de tous les Etres.

La Justice est un rapport de Convenance, qui se trouve réellement entre deux choses : ce rapport est toujours le même, quelque Etre qui le considere, soit que ce soit Dieu, soit que ce soit.

un

un Ange , ou enfin que ce soit un homme.

Il est vrai que les hommes ne voyent pas toujours ces rapports : souvent même lors qu'ils les voyent ; ils s'en éloignent ; & leur intérêt est toujours ce qu'ils voyent le mieux. La Justice élève sa voix ; mais elle a peine à se faire entendre dans le tumulte des passions.

Les hommes peuvent faire des injustices , parce qu'ils ont intérêt de les commettre , & qu'ils aiment mieux se satisfaire que les autres. C'est toujours par un retour sur eux-mêmes qu'ils agissent : nul n'est mauvais gratuitement : il faut qu'il y ait une raison , qui détermine ; & cette raison , est toujours une raison d'intérêt.

Mais il n'est pas possible que Dieu fasse jamais rien d'injuste : dès qu'on suppose qu'il voit la Jus-

Justice, il faut nécessairement qu'il la suive : car comme il n'a besoin de rien, & qu'il se suffit à lui-même ; il seroit le plus méchant de tous les Etres, puis qu'il le seroit sans intérêt.

Ainsi quand il n'y auroit pas de Dieu, nous devrions toujours aimer la Justice ; c'est à dire faire nos efforts pour ressembler à cet Etre, dont nous avons une si belle idée ; & qui, s'il existoit, seroit nécessairement juste. L'ibres que nous serions du joug de la Religion, nous ne devrions pas l'être de celui de l'Equité.

Voilà, Rhedi, ce qui m'a fait penser que la Justice est éternelle, & ne dépend point des conventions humaines : & quand elle en dépendroit, ce seroit une vérité terrible, qu'il faudroit se dérober à soi-même.

Nous sommes entourés d'hommes plus forts que nous ; ils peuvent
vent

vent nous nuire de mille manieres differentes ; les trois quarts du tems, ils peuvent le faire impunément. Quel repos pour nous de savoir qu'il y a dans le cœur de tous ces hommes un principe interieur, qui combat en notre faveur, & nous met à couvert de leurs entreprises !

Sans cela nous devrions être dans une frayeur continuelle ; nous passerions devant les hommes comme devant les Lions ; & nous ne serions jamais assurez un moment de notre vie, de notre bien, ni de notre honneur.

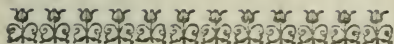
Toutes ces pensées m'animent contre ces Docteurs, qui representent Dieu comme un Etre qui fait un exercice tyrannique de sa puissance ; qui le font agir d'une maniere, dont nous ne voudrions pas agir nous-mêmes, de peur de l'offenser ; qui le chargent de toutes les imperfections, qu'il punit
en

en nous ; & dans leurs opinions contradictoires , le representent tantôt comme un Etre mauvais, tantôt comme un Etre, qui hait le mal, & le punit.

Quand un homme s'examine, quelle satisfaction pour lui de trouver qu'il a le cœur juste ! Ce plaisir tout severe qu'il est, doit le ravir : il voit son Etre autant au dessus de ceux qui ne l'ont pas, qu'il se voit au dessus des Tigres & des Ours. Oui, Rhedi, si j'étois sûr de suivre toujours inviolablement cette équité, que j'ai devant les yeux, je me croirois le premier des hommes.

*De Paris le 1. de la Lune
de Gemmadi. 1. 1715.*





L E T T R E L X X I I .

R I C A à * * * .

J E fus hier aux Invalides : j'aï-
 merois autant avoir fait cet é-
 tablissement , si j'étois Prince,
 que d'avoir gagné trois batailles.
 On y trouve par tout la main d'un
 grand Monarque. Je crois que
 c'est le lieu le plus respectable de
 la terre.

Quel spectacle que de voir dans
 un même lieu rassemblées toutes
 ces victimes de la Patrie, qui ne
 respirent que pour la défendre ;
 & qui se sentant le même cœur,
 & non pas la même force, ne se
 plaignent que de l'impuissance où
 elles sont de se sacrifier encore
 pour elle !

Quoi de plus admirable que de
 voir

voir ces guerriers debiles dans cette retraite, observer une Discipline aussi exacte, que s'ils y étoient contraints par la presence d'un ennemi; chercher leur dernière satisfaction dans cette image de la guerre; & partager leur cœur & leur esprit entre les devoirs de la Religion, & ceux de l'art militaire?

Je voudrois que les noms de ceux qui meurent pour la Patrie, fussent écrits & conservez dans les Temples dans des registres, qui fussent comme la source de la Gloire & de la Noblesse.

*A Paris le 15. de la Lune.
de Gemmadi I. 1715.*





LETTRE LXXIII.

U S B E K à M I R Z A.

A Ispahan.

TU sçais, Mirza, que quelques Ministres de Cha Soliman avoient formé le dessein d'obliger tous les Armeniens de Perse de quitter le Royaume, ou de se faire Mahometans, dans la pensée que notre Empire seroit toujours pollué, tandis qu'il garderoit dans son sein ces Infidelles.

C'étoit fait de la grandeur Persane, si dans cette occasion l'aveugle dévotion avoit été écoutée.

On ne sçait comment la chose manqua : ni ceux qui firent la proposition ; ni ceux qui la rejetterent, n'en connurent les conséquences : le hazard fit l'office de la

la Raison & de la Politique; & sauva l'Empire d'un peril plus grand, que celui qu'il auroit pu courir de la perte de trois batailles , & de la prise de deux villes.

En proscrivant les Armeniens, on pensa détruire en un seul jour tous les Negocians, & presque tous les Artisans du Royaume. Je suis sûr que le grand Cha-Abas auroit mieux aimé se faire couper les deux bras , que de signer un ordre pareil ; & qu'en envoyant au Mogol , & aux autres Rois des Indes, ses Sujets les plus industrieux , il auroit cru leur donner la moitié de ses Etats.

Les persécutions que nos Mahometans zelés ont faites aux Guebres , les ont obligez de passer en foule dans les Indes; & ont privé la Perse de cette laborieuse Nation , si appliquée au labourage , qui seule, par son travail, étoit en état de vaincre la sterilité de nos terres. Il

Il ne restoit à la devotion qu'un second coup à faire ; c'étoit de ruiner l'industrie , moyennant quoi l'Empire tomboit de lui même , & avec lui par une suite nécessaire , cette même Religion , qu'on vouloit rendre si florissante.

S'il faut raisonner sans prévention ; je ne sçais , Mirza , s'il n'est pas bon que dans un Etat il y ait plusieurs Religions.

On remarque que ceux qui vivent dans des Religions tolérées , se rendent ordinairement plus utiles à leur patrie , que ceux qui vivent dans la Religion dominante ; parce qu'éloignez des honneurs , ne pouvant se distinguer que par leur opulence , & leurs richesses ; ils sont portez à en acquérir par leur travail ; & à embrasser les emplois de la Société les plus pénibles.

D'ailleurs comme toutes les Religions contiennent des preceptes utiles à la Société, il est bon qu'elles soient observées avec zele. Or qu'y a-t-il de plus capable d'animer ce zele, que leur multiplicité!

Ce sont des Rivales, qui ne se pardonnent rien. La jalousie descend jusqu'aux particuliers: chacun se tient sur ses gardes, & craint de faire des choses, qui deshonoreroient son parti, & l'exposeroient aux mepris, & aux censures impardonnables du parti contraire.

Aussi a-t-on toujours remarqué qu'une Secte nouvelle, introduite dans un Etat, étoit le moyen le plus sûr pour corriger tous les abus de l'ancienne.

On a beau dire qu'il n'est pas de l'interêt du Prince de souffrir plusieurs Religions dans son Etat. Quand toutes les Sectes du monde

monde viendroient s'y rassembler; cela ne lui porteroit aucun préjudice ; parce qu'il n'y en a aucune, qui ne prescrive l'obéissance, & ne prêche la soumission.

J'avouë que les Histoires sont remplies des guerres de Religion : mais qu'on y prenne bien garde ; ce n'est point la multiplicité des Religions, qui a produit ces guerres ; c'est l'Esprit d'intolerance qui animoit celle qui se croyoit la dominante.

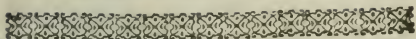
C'est cet Esprit de Profelytisme, que les Juifs ont pris des Egyptiens ; & qui d'eux est passé, comme une maladie Epidémique & populaire, aux Mahometans, & aux Chrétiens.

C'est enfin cet Esprit de vertige, dont les progrès ne peuvent être regardez que comme une Eclipsé entière de la Raison humaine.

Car enfin quand il n'y auroit pas de l'inhumanité à affliger la conscience des autres ; quand il n'en resulteroit aucun des mauvais effets, qui en germent à milliers : il faudroit être fou pour s'en aviser. Celui qui veut me faire changer de Religion, ne le fait sans doute que parce qu'il ne changeroit pas la sienne, quand on voudroit l'y forcer : il trouve donc étrange que je ne fasse pas une chose, qu'il ne feroit pas lui-même, peut-être pour l'Empire du Monde.

*A Paris le 26. de la Lune
de Gemmadi I. 1715.*





L E T T R E LXXIV

R I C A à * . * . *

IL semble ici que les familles se gouvernent toutes seules: le mari n'a qu'une ombre d'autorité sur sa femme; le pere sur ses enfans; le maître sur ses esclaves; la Justice se mêle de toutes leurs affaires; & sois sûr qu'elle est toujours contre le mari jaloux; le pere chagrin; le maître incommode.

J'allai l'autre jour dans le lieu, où se rend la Justice. Avant que d'y arriver il faut passer sous les armes d'un nombre infini de jeunes Marchandes, qui vous appellent d'une voix trompeuse. Ce spectacle d'abord est assez riant: mais il devient lugubre, lorsqu'on entre dans les grandes sales, où l'on ne voit que des gens,

dont l'habit est encore plus grave, que la figure. Enfin on entre dans le lieu sacré, où se revelent tous les secrets des familles, & où les actions les plus cachées sont mises au grand jour.

Là une fille modeste vient avouer les tourmens d'une virginité trop long-tems gardée, ses combats, & sa douloureuse resistance : elle est si peu fiere de sa victoire, qu'elle menace toujours d'une défaite prochaine ; & pour que son pere n'ignore plus ses besoins, elle les expose à tout le peuple.

Une femme effrontée vient ensuite exposer les outrages, qu'elle a faits à son Epoux, comme une raison d'en être séparée.

Avec une modestie pareille une autre vient dire qu'elle est lasse de porter le titre de femme, sans en jouir : elle vient reveler les mysteres cachez dans la unit
du

du mariage : elle veut qu'on la livre aux regards des experts les plus habiles, & qu'une sentence la rétablisse dans tous les droits de la virginité. Il y en a même qui osent défier leurs maris, & leur demander en public un combat, que les temoins rendent si difficile : épreuve aussi flétrissante pour la femme, qui la soutient ; que pour le mari, qui y succombe.

Un nombre infini de filles ravies, ou seduites, font les hommes beaucoup plus mauvais qu'ils ne sont. L'amour fait retentir ce Tribunal. On n'y entend parler que de peres irrités, de filles abusées, d'amans infidelles, & de maris chagrins.

Par la Loi, qui y est observée, tout enfant né pendant le Mariage, est censé être au mari : il a beau avoir de bonnes raisons pour ne le pas croire ; la Loi le

croit pour lui ; & le soulage de l'examen, & des scrupules.

Dans ce Tribunal on prend les voix à la majeure : mais on a reconnu par experience qu'il vaudroit mieux les recueillir à la mineure : & cela est bien naturel ; car il y a très-peu d'esprits justes ; & tout le monde convient qu'il y en a une infinité de faux.

*A Paris le 1. de la Lune
de Gemmadi 2. 1715.*

LETTRE LXXV.

R I C A à * . * . *

ON dit que l'homme est un Animal sociable. Sur ce pied-là il me paroît que le François est plus homme qu'un autre : c'est l'homme par excellence ; car il semble être fait uniquement pour la Societé.

Mais

Mais j'ai remarqué parmi eux des gens, qui non seulement sont sociables; mais sont eux-mêmes la Société Universelle. Ils se multiplient dans tous les coins; & peuplent en un instant les quatre quartiers d'une Ville: cent hommes de cette espece abondent plus, que deux mille Citoyens: ils pourroient reparer aux yeux des étrangers les ravages de la peste ou de la famine. On demande dans les Ecoles, si un Corps peut être en un instant en plusieurs lieux; ils sont une preuve de ce que les Philosophes mettent en question.

Ils sont toujours empressez, parce qu'ils ont l'affaire importante de demander à tous ceux qu'ils voyent, où ils vont; & d'où ils viennent.

On ne leur ôteroit jamais de la tête, qu'il est de la bienfaisance de visiter chaque jour le public en

détail ; sans compter les visites, qu'ils font en gros dans les lieux, où l'on s'assemble : mais comme la voye en est trop abrégée ; elles sont comptées pour rien dans les regies de leur Ceremonial.

Ils fatiguent plus les portes des maisons à coups de marteau, que les vents & les tempêtes. Si l'on alloit examiner la liste de tous les Portiers ; on y trouveroit chaque jour leur nom estropié de mille manieres en Caracteres Suisses. Ils passent leur vie à la suite d'un enterrement, dans des Complimens de Condoleance, ou dans des felicitations de mariage. Le Roi ne fait point de gratification à quelqu'un de des Sujets, qu'il ne leur en coûte une voiture, pour lui en aller témoigner leur joye. Enfin ils reviennent chez eux bien fatigués se reposer, pour pouvoir reprendre le lendemain leurs penibles fonctions.

Un

Un d'eux mourut l'autre jour de lassitude; & on mit cette Epitaphe sur son tombeau. „ C'est ici „ que repose celui qui ne s'est ja- „ mais reposé. Il s'est promené à „ cinq cens trente enterremens. Il „ s'est rejoui de la naissance de „ deux mille six-cens quatre-vints „ enfans. Les pensions dont il a „ félicité ses amis toujours en des „ termes différens, montent à „ deux millions six cens mille li- „ vres. Le chemin qu'il a fait sur „ le pavé, à neuf mille six cens „ stades: celui qu'il a fait dans la „ campagne à trente-six. Sa Con- „ versation étoit amusante: il a- „ voit un fonds tout fait de trois „ cens soixante-cinq Contes: il „ possédoit d'ailleurs depuis son „ jeune âge cent dix-huit Apoph- „ thegmes tirez des Anciens, qu'il „ employoit dans les occasions „ brillantes. Il est mort enfin à la „ soixantième année de son âge. Je

„ me tais, Voyageur; car com-
 „ ment pourrois-je achever de te
 „ dire ce qu'il a fait, & ce qu'il a
 „ vû?

*De Paris le 3. de la Lune
 de Gemmadi 2. 1715.*



L E T T R E LXXVI.

U S B E K à R H E D I.

A Venise.

A Paris regne la liberté & l'égalité. La Naissance, la Vertu, le mérite même de la guerre, quelque brillant qu'il soit, ne sauve pas un homme de la foule dans laquelle il est confondu. La jalousie des rangs y est inconnue. On dit que le premier de Paris est celui qui a les meilleurs chevaux à son Carrosse.

Un grand Seigneur est un homme

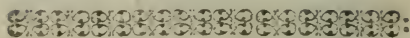
me, qui voit le Roi, qui parle aux Ministres, qui a des Ancêtres, des dettes, & des pensions. S'il peut avec cela cacher son oisiveté par un air empressé, ou par un feint attachement pour les plaisirs; il croit être le plus heureux de tous les hommes.

En Perse il n'y a de grands que ceux, à qui le Monarque donne quelque part au Gouvernement. Ici, il y a des gens, qui sont grands par leur naissance; mais ils sont sans credit. Les Rois sont comme ces ouvriers habiles, qui pour executer leurs ouvrages, se servent toujours des machines les plus simples.

La Faveur est la grande Divinité des François. Le Ministre est le Grand Prêtre, qui lui offre bien des victimes. Ceux qui l'entourent ne sont point habillez de blanc; tantôt Sacrificateurs, & tantôt sacrifiés, ils se

62 L E T T R E S
devouent eux-mêmes à leur Idole
avec tout le Peuple.

*A Paris le 9. de la Lune
de Gemmadi 2. 1715.*



LETTRE LXXVII.

U S B E K à I B B E N.

A Smirne.

LE desir de la gloire n'est point
different de cet instinct, que
toutes les Créatures ont pour leur
conservation. Il semble que nous
augmentons notre Etre, lorsque
nous pouvons le porter dans la
memoire des autres : c'est une
nouvelle vie que nous acquerons
& qui nous devient aussi precieu-
se que celle, que nous avons re-
çue du Ciel.

Mais comme tous les hommes
ne

ne sont pas également attachez à la vie ; ils ne sont pas aussi également sensibles à la gloire. Cette noble passion est bien toujours gravée dans leur Cœur : mais l'imagination & l'éducation la modifient de mille manieres.

Cette difference qui se trouve d'homme à homme, se fait encore plus sentir de Peuple à Peuple.

On peut poser pour maxime que dans chaque Etat le desir de la gloire croît avec la liberté des Sujets, & diminuë avec elle : la gloire n'est jamais compagne de la servitude.

Un homme de bon sens me disoit l'autre jour : On est en France à bien des égards plus libre qu'en Perse: aussi y aime-t-on plus la gloire. Cette heureuse fantaisie fait faire à un François avec plaisir, & avec goût, ce que votre Sultan n'obtient de ses Sujets, qu'en

qu'en leur mettant sans cesse devant les yeux les supplices , & les recompenses.

Aussi parmi nous le Prince est-il jaloux de l'honneur du dernier de ses Sujets. Il y a pour le maintenir des Tribunaux respectables: c'est le trésor sacré de la Nation, & le seul dont le Souverain n'est pas le Maître ; parce qu'il ne peut l'être sans choquer ses intérêts. Ainsi si un Sujet se trouve blessé dans son honneur par son Prince, soit par quelque préférence, soit par la moindre marque de mépris, il quitte sur le champ sa Cour, son Emploi , son service, & se retire chez lui.

La différence qu'il y a des troupes Françoises aux vôtres ; c'est que les unes composées d'esclaves naturellement lâches ne surmontent la crainte de la mort, que par celle du châtiment ; ce qui produit dans l'ame un nouveau

veau

veau genre de terreur, qui la rend comme stupide: au lieu que les autres se présentent aux coups avec delice, & bannissent la crainte par une satisfaction, qui lui est supérieure.

Mais le Sanctuaire de l'Honneur, de la Reputacion, & de la Vertu semble être établi dans les Republiques, & dans les Pays où l'on peut prononcer le mot de Patrie. A Rome, à Athenes, à Lacedemone, l'honneur payoit seul les services les plus signalés. Une Couronne de Chêne, ou de Laurier; une statuë; un Eloge étoit une recompense immense pour une bataille gagnée, ou une Ville prise.

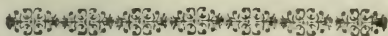
Là un homme, qui avoit fait une belle action, se trouvoit suffisamment recompensé par cette action même. Il ne pouvoit voir un de ses compatriotes, qu'il ne sentît le plaisir d'être son bienfaiteur :

fauteur : il comptoit le nombre de ses services par celui de ses Concitoyens. Tout homme est capable de faire du bien à un homme : mais c'est ressembler aux Dieux, que de contribuer au bonheur d'une Société entiere.

Mais cette noble émulation ne doit-elle point être entierement éteinte dans le cœur de vos Persans, chez qui les emplois & les dignités ne sont que des attributs de la fantaisie du Souverain? La reputation & la vertu y sont regardées comme imaginaires, si elles ne sont accompagnées de la faveur du Prince, avec laquelle elles naissent, & meurent de même. Un homme qui a pour lui l'estime publique n'est jamais sûr de ne pas être deshonoré demain: le voilà aujourd'hui General d'Armée; peut-être que le Prince le va faire son Cuisinier, & qu'il n'aura plus à esperer d'autre Elo-
ge,

P E R S A N E S. 67
ge, que celui d'avoir fait un bon
ragoût.

*De Paris le 15. de la Lune
de Gemmadi 2. 1715.*



LETTRE LXXVIII.

U S B E K *au même.*

A Smirne.

D E cette passion generale que la Nation Françoisé a pour la gloire, il s'est formé dans l'esprit des particuliers un certain je ne sçai quoi, qu'on appelle Point d'honneur : c'est proprement le caractere de chaque Profession : mais il est plus marqué chez les gens de guerre; & c'est le Point d'honneur par excellence. Il me seroit bien difficile de te faire sentir ce que c'est; car nous n'en avons point précisément d'idée.

Au-

Autrefois les François, sur tout les Nobles, ne suivoient gueres d'autres Loix, que celles de ce point d'honneur : elles regloient toute la conduite de leur vie ; & elles étoient si severes, qu'on ne pouvoit sans une peine plus cruelle que la mort, je ne dis pas les enfreindre, mais en éluder la plus petite disposition.

Quand il s'agissoit de regler les differens, elles ne prescrivoient gueres qu'une maniere de décision, qui étoit le duel, qui tranchoit toutes les difficultez. Mais ce qu'il y avoit de mal, c'est que souvent le jugement se rendoit entre d'autres parties que celles qui y étoient interessées.

Pour peu qu'un homme fût connu d'un autre, il falloit qu'il entrât dans la dispute, & qu'il payât de sa personne, comme s'il avoit été lui-même en colere. Il se sentoit toujours honoré d'un
tel

tel choix, & d'une préférence si flatteuse : & tel qui n'auroit pas voulu donner quatre Pistoles à un homme pour le sauver de la Potence, lui & toute sa famille; ne faisoit aucune difficulté d'aller risquer pour lui mille fois sa vie.

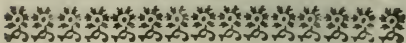
Cette maniere de décider étoit assez mal imaginée : car de ce qu'un homme étoit plus adroit, ou plus fort qu'un autre; il ne s'ensuivoit pas qu'il eût de meilleures raisons.

Aussi les Rois l'ont-ils défenduë sous des peines très-severes : mais c'est en vain ; l'Honneur qui veut toujours regner, se revolte, & il ne reconnoit point de Loix.

Ainsi les François sont dans un état bien violent : car les mêmes Loix de l'honneur obligent un honnête homme de se vanger, quand il a été offensé; mais d'un autre côté la Justice le punit des plus cruelles peines lorsqu'il se vange.

vange. Si l'on fuit les Loix de l'Honneur, on perit sur un échafaut : si l'on fuit celles de la Justice, on est banni pour jamais de la Société des hommes : Il n'y a donc que cette cruelle alternative, ou de mourir, ou d'être indigne de vivre.

*De Paris le 18. de la Lune
de Gemmadi 2. 1715.*



LETTRE LXXIX.

U S B E K à R H E D I.
A Venise.

LE Monarque qui a si long-tems regné n'est plus*. Il a bien fait parler des gens pendant sa vie; tout le monde s'est tû à sa mort. Ferme & courageux dans ce dernier moment, il a paru ne céder qu'au destin. Ainsi mourut

* Il mourut le 1. Septembre 1715.

rut le grand Cha-Abas , après avoir rempli toute la terre de son nom.

Ne crois pas que ce grand événement n'ait fait faire ici que des reflexions morales. Chacun a pensé à ses affaires, & à prendre ses avantages dans ce changement. Le Roi arriere-petit-fils du Monarque defunt n'ayant que cinq ans, un Prince son oncle a été déclaré Regent du Royaume.

Le feu Roi avoit fait un Testament, qui bornoit l'autorité du Regent. Ce Prince habile a été au Parlement, & y exposant tous les droits de sa naissance, il a fait casser la disposition du Monarque, qui, voulant se survivre à lui-même, sembloit avoir prétendu regner encore après sa mort.

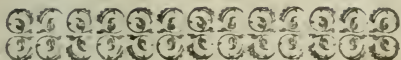
Les Parlemens ressemblent à ces ruïnes que l'on foule aux pieds, mais qui rappellent toujours l'idée

déc de quelque Temple fameux par l'ancienne Religion des Peuples. Ils ne se mêlent gueres plus que de rendre la Justice; & leur autorité est toujours languissante, à moins que quelque conjoncture impreveuë ne vienne lui rendre la force & la vie. Ces grands Corps ont suivi le destin des choses humaines: ils ont cédé au tems, qui détruit tout; à la corruption des mœurs, qui a tout affoibli; à l'autorité suprême, qui a tout abattu.

Mais le Regent, qui a voulu se rendre agreable au peuple, a paru d'abord respecter cette image de la liberté publique: & comme'il avoit pensé à relever de terre le Temple & l'Idole; il a voulu qu'on les regardât comme l'appui de la Monarchie, & le fondement de toute autorité legitime.

*A Paris le 4. de la Lune
de Regeb 1715.*

L E T-



L E T T R E L X X X.

U S B E K à son frere S A N T O N ,
au Monastere de Casbin.

J E m'humilie devant toi , sacré
 Santon , & je me prosterne : je
 regarde les vestiges de tes pieds ,
 comme la prunelle de mes yeux.
 Ta sainteté est si grande , qu'il
 semble que tu ayes le cœur de
 notre saint Prophete : tes auste-
 ritez étonnent le Ciel même :
 les Anges t'ont regardé du som-
 met de la gloire , & ont dit :
 Comment est-il encore sur la
 terre , puique son Esprit est avec
 nous , & vole autour du Trône ,
 qui est soutenu par les nuées ?

Et comment ne t'honorerois-
 je pas , moi qui ai appris de nos

Docteurs, que les Dervis même infidelles ont toujours un caractere de Sainteté , qui les rend respectables aux vrais Croyans ; & que Dieu s'est choisi dans tous les coins de la terre des ames plus pures que les autres , qu'il a séparées du monde impie , afin que leurs mortifications , & leurs prieres ferventes suspendissent sa colere prête à tomber sur tant de Peuples rebelles.

Les Chrétiens disent des merveilles de leurs premiers Santons, qui se refugierent à milliers dans les Deserts affreux de la Thebaïde , & eurent pour Chefs Paul, Antoine, & Pacome. Si ce qu'ils en disent est vrai , leurs vies sont aussi pleines de prodiges , que celles de nos plus sacrez Immaums. Ils passoient quelquefois dix ans entiers sans voir un seul homme : mais ils habitoient la nuit & le jour avec des Demons :
ils

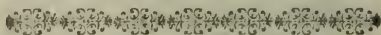
ils étoient fans cesse tourmentez par ces Esprits malins : ils les trouvoient au lit ; ils les trouvoient à table ; jamais d'asile contr'eux. Si tout ceci est vrai, Santon venerable , il faudroit avouer que personne n'auroit jamais vécu en plus mauvaise Compagnie.

Les Chrétiens sensez regardent toutes ces Histoires comme une Allegorie bien naturelle , qui peut nous servir à nous faire sentir le malheur de la condition humaine. En vain cherchons-nous dans le Desert un état tranquille ; les tentations nous suivent toujours : nos passions figurées par les Demons ne nous quittent point encore : ces monstres du Cœur ; ces illusions de l'Esprit ; ces vains fantômes de l'Erreur & du Mensonge , se montrent toujours à nous pour nous séduire , & nous attaquent jusques dans les jeûnes,

& les Cilices ; c'est à dire jufques dans notre force même.

Pour moi , Santon venerable , je ſçais que l'Envoyé de Dieu a enchainé Satan , & l'a précipité dans les abîmes : il a purifié la terre autrefois pleine de ſon Empire , & l'a renduë digne du ſéjour des Anges & des Prophètes.

*A Paris le 9. de la Lune.
de Chahban 1715.*



LETTRE LXXXI.

U S B E K à R H E D I.

A Veniſe.

JE n'ai jamais ouï parler du Droit public qu'on n'ait commencé par rechercher ſoigneuſement quelle eſt l'origine des Societez ; ce qui me paroît ridicule.

Si

Si les hommes n'en formoient point ; s'ils se quittoient , & se fuyoient les uns les autres ; il faudroit en demander la raison , & chercher pourquoi ils se tiennent separez : mais ils naissent tous liez les uns aux autres : un fils est né auprès de son pere , & il s'y tient : voilà la Société , & la cause de la Société.

Le Droit public est plus connu en Europe ; qu'en Asie : cependant on peut dire que les passions des Princes ; la patience des Peuples ; la flatterie des Ecrivains , en ont corrompu tous les principes.

Ce Droit , tel qu'il est aujourd'hui , est une Science , qui apprend aux Princes jusques à quel point ils peuvent violer la justice , sans choquer leurs intérêts. Quel dessein , Rhedi , de vouloir , pour endurcir leur conscience , mettre l'iniquité en système ; d'en don-

ner des regles , d'en former des principes , & d'en tirer des conséquences !

La puissance illimitée de nos sublimes Sultans , qui n'a d'autre regle qu'elle-même , ne produit pas plus de monstres , que cet Art indigne , qui veut faire plier la Justice , toute inflexible qu'elle est.

On diroit , Rhedi , qu'il y a deux Justices toutes differentes : l'une , qui regle les affaires des particuliers ; qui regne dans le Droit Civil : l'autre qui regle les differens , qui surviennent de Peuple à Peuple ; qui tyrannise dans le Droit Public : comme si le Droit Public n'étoit pas lui-même un Droit Civil ; non pas à la verité d'un Pays particulier , mais du monde.

Je t'expliquerai dans une autre Lettre mes pensées là-dessus.

*De Paris le 1. de la Lune
de Zithagé 1716.*

L E T -



LETTRE LXXXII.

U S B E K *au même.*

LEs Magistrats doivent rendre la justice de Citoyen à Citoyen : chaque Peuple la doit rendre lui-même de lui à un autre Peuple. Dans cette seconde distribution de justice , on ne peut employer d'autres maximes que dans la premiere.

De Peuple à Peuple il est rarement besoin de tiers pour juger ; parce que les sujets de disputes sont presque toujours clairs & faciles à terminer. Les intérêts de deux Nations sont ordinairement si separez, qu'il ne faut qu'aimer la justice pour la trouver ; on ne peut gueres se prévenir dans sa propre cause.

Il n'en est pas de même des différens, qui arrivent entre particuliers. Comme ils vivent en Société, leurs intérêts sont si mêlez & si confondus : il y'en a de tant de sortes différentes, qu'il est nécessaire qu'un tiers débrouille ce que la cupidité des parties cherche à obscurcir.

Il n'y a que deux sortes de guerres justes : les unes, qui se font pour repousser un Ennemi, qui attaque : les autres pour secourir un Allié, qui est attaqué.

Il n'y auroit point de justice de faire la guerre pour des querelles particulières du Prince ; à moins que le Cas ne fût si grave, qu'il méritât la mort du Prince, ou du Peuple qui l'a commis. Ainsi un Prince ne peut faire la guerre, parce qu'on lui aura refusé un honneur, qui lui est dû, ou parce qu'on aura eu quelque procédé peu convenable à l'égard
de

des Ambassadeurs, & autres choses pareilles; non plus qu'un particulier ne peut tuer celui, qui lui refuse le pas. La raison en est que comme la declaration de guerre doit être un acte de Justice, dans laquelle il faut toujours que la peine soit proportionnée à la faute; il faut voir si celui, à qui on declare la guerre, merite la mort. Car faire la guerre à quelqu'un, c'est vouloir le punir de mort.

Dans le Droit public l'acte de Justice le plus severe, c'est la guerre; puisque son but est la destruction de la Societé.

Les represailles sont du second degré. C'est une Loi que les Tribunaux n'ont pû s'empêcher d'observer, de mesurer la peine par le crime.

Un troisieme acte de Justice, c'est de priver un Prince des avantages, qu'il peut tirer de nous, proportionnant toujours la peine à l'offense.

Le quatrieme acte de Justice, qui doit être le plus frequent, c'est la renonciation à l'alliance du Peuple, dont on a à se plaindre. Cette peine répond à celle du bannissement établi dans les Tribunaux, qui retranche les coupables de la Société. Ainsi un Prince, à l'alliance duquel nous renonçons, est retranché par là de notre Société, & n'est plus un de nos Membres.

On ne peut pas faire de plus grand affront à un Prince, que de renoncer à son alliance, ni lui faire de plus grand honneur, que de la contracter. Il n'y a rien parmi les hommes, qui leur soit plus glorieux, & même plus utile, que d'en voir d'autres toujours attentifs à leur conservation.

Mais pour que l'alliance nous lie, il faut qu'elle soit juste : ainsi une Alliance faite entre deux Nations pour en opprimer une troisieme,

sieme, n'est pas legitime, & on peut la violer sans crime.

Il n'est pas même de l'honneur, & de la dignité du Prince de s'allier avec un Tyran. On dit qu'un Monarque d'Égypte fit avertir le Roi de Samos de sa cruauté, & de sa tyrannie ; & le somma de s'en corriger : comme il ne le fit pas, il lui envoya dire qu'il renonçoit à son amitié, & à son alliance.

Le Droit de Conquête n'est point un Droit. Une Societé ne peut être fondée que sur la volonté des Associés : si elle est détruite par la Conquête, le Peuple redevient libre : il n'y a plus de nouvelle Societé ; & si le Vainqueur en veut former, c'est une tyrannie.

A l'égard des Traitez de Paix, ils ne sont jamais legitimes, lorsqu'ils ordonnent une cession, ou dedommagement plus confi-

derable, que le dommage causé: autrement c'est une pure violence, contre laquelle on peut toujours revenir : à moins que pour ravoir ce qu'on a perdu , on ne soit obligé de se servir de moyens si violens, qu'il en arrive un mal plus grand que le bien , que l'on en doit retirer.

Voilà , cher Rhedi , ce que j'appelle le Droit Public ; voilà le Droit des Gens, ou plutôt celui de la Raison.

*A Paris le 4. de la Lune
de Zilhagé 1716.*





LETTRE LXXXIII.

LE PREMIER EUNUQUE
à U S B E K.

A Paris.

IL est arrivé ici beaucoup de femmes jaunes du Royaume de Visapour : j'en ai acheté une pour ton frere le Gouverneur de Mazenderan, qui m'envoya il y a un mois son commandement sublime, & cent Tomans.

Je me connois en femmes d'autant mieux qu'elles ne me surprennent pas, & qu'en moi les yeux ne sont point troublez par les mouvemens du cœur.

Je n'ai jamais vû de beauté si reguliere & si parfaite : ses yeux
D 7 brillans

brillans portent la vie sur son visage , - & relevent l'éclat d'une couleur qui pourroit effacer tous les charmes de la Circassie.

Le premier Eunuque d'un Negociant d'Ispahan la marchandoit avec moi : mais elle se déroboit dedaigneusement à ses regards , & sembloit chercher les miens ; comme si elle avoit voulu me dire qu'un vil Marchand n'étoit pas digne d'elle , & qu'elle étoit destinée à un plus illustre Epoux.

Je te l'avouë , je sens dans moi-même une joye secrette , quand je pense aux charmes de cette belle personne : il me semble que je la vois entrer dans le Serrail de ton frere : je me plais à prévoir l'étonnement de toutes ses femmes : la douleur impérieuse des unes ; l'affliction muette , mais plus douloureuse des autres ; la consolation maligne de celles ,

celles, qui n'esperent plus rien ;
& l'ambition irritée de celles, qui
esperent encore.

Je vais d'un bout du Royaume
à l'autre faire changer tout un
Serrail de face : que de passions
je vais émouvoir ! Que de crain-
tes, & de peines je prepare !

Cependant dans le trouble du
dedans , le dehors ne sera pas
moins tranquille : les grandes re-
volutions seront cachées dans le
fond du cœur ; les chagrins se-
ront devorez, & les joyes con-
tenuës : l'obéissance ne sera pas
moins exacte, & les regles moins
inflexibles : la douceur toujours
contrainte de paroître, sortira
du fond même du desespoir.

Nous remarquons que plus
nous avons de femmes sous nos
yeux, moins elles nous donnent
d'embarras. Une plus grande ne-
cessité de plaire ; moins de faci-
lité de s'unir ; plus d'exemples
de

de soumission : tout cela leur forme des chaînes : les unes sont sans cesse attentives sur les démarches des autres : il semble que de concert avec nous elles travaillent à se rendre plus dépendantes : elles font presque la moitié de notre office, & nous ouvrent les yeux, quand nous les fermons. Que dis-je, elles irritent sans cesse le Maître contre leurs Rivaux, & elles ne voyent pas combien elles se trouvent près de celles, qu'on punit.

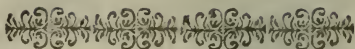
Mais tout cela, magnifique Seigneur, tout cela n'est rien sans la présence du Maître. Que pouvons-nous faire avec ce vain fantôme d'une autorité, qui ne se communique jamais toute entière ? Nous ne représentons que foiblement la moitié de toi-même : nous ne pouvons que leur montrer une odieuse sévérité. Toi, tu tempères la crainte par
les

les esperances ; plus absolu , quand tu caresses , que tu ne l'ès , quand tu menaces.

Reviens donc , magnifique Seigneur , reviens dans ces lieux porter par tout les marques de ton Empire. Viens adoucir des passions desesperées : viens ôter tout pretexte de faillir : viens appaiser l'amour , qui murmure ; & rendre le devoir même aimable ; viens enfin soulager tes fidelles Eunuques d'un fardeau , qui s'appesantit chaque jour.

*Du Serrail d'Ispahan le 8. de la
Lune de Zilhagé 1716.*





LETTRE LXXXIV.

U S B E K à H A S S E I N D E R V I S
de la Montagne de Faron.

O Toi, sage Dervis, dont l'esprit curieux brille de tant de connoissances, écoute ce que je te vais dire.

Il y a ici des Philosophes, qui à la vérité n'ont point atteint jusqu'au faite de la Sagesse Orientale : ils n'ont point été ravis jusqu'au Trône lumineux : ils n'ont ni entendu les paroles ineffables, dont les Concerts des Anges rétentissent ; ni senti les formidables accès d'une fureur Divine : mais laissés à eux-mêmes, privés des saintes merveilles, ils suivent dans le silence les traces de la Raison humaine.

Tu

Tu ne ſçaurois croire juſqu'où ce Guide les a conduits. Ils ont débrouillé le Chaos ; & ont expliqué par une mécanique ſimple, l'ordre de l'Architecte Divine. L'Auteur de la Nature a donné du mouvement à la matiere: il n'en a pas fallu davantage pour produire cette prodigieufe variété d'effets, que nous voyons dans l'Univers.

Que les Legiſlateurs ordinaires nous propoſent des Loix, pour régler les Societez des hommes ; des Loix auſſi ſujettes au changement, que l'eſprit de ceux qui les propoſent, & des Peuples qui les obſervent : ceux-ci ne nous parlent que des Loix generales, immuables, éternelles, qui s'obſervent ſans aucune exception, avec un ordre, une regularité, & une promptitude infinie, dans l'imménſité des eſpaces.

Et que crois-tu, homme Divin,

vin, que soient ces Loix? Tu t'imagines peut-être qu'entrant dans le Conseil de l'Eternel, tu vas être étonné par la sublimité des mystères : tu renonces par avance à comprendre : tu ne te proposes que d'admirer.

Mais tu changeras bien-tôt de pensée : elles n'éblouissent point par un faux respect : leur simplicité les a faites long-tems méconnoître : & ce n'est qu'après bien des reflexions, qu'on en a connu toute la fécondité, & toute l'étendue.

La première est, que tout Corps tend à décrire une ligne droite; à moins qu'il ne rencontre quelque obstacle, qui l'en détourne : & la seconde, qui n'en est qu'une suite, c'est que tout Corps qui tourne autour d'un centre, tend à s'en éloigner; parce que plus il en est loin, plus la ligne, qu'il décrit, approche de la ligne droite. Voi-

Voilà, sublime Dervis, la Clef de la Nature. Voilà des principes feconds, dont on tire des conséquences à perte de vuë, comme je te le ferai voir dans une Lettre particuliere.

La connoissance de cinq ou six veritez a rendu leur Philosophie pleine de miracles; & leur a fait faire plus de prodiges & de merveilles, que tout ce qu'on nous raconte de nos Saints Prophètes.

Car enfin je suis persuadé qu'il n'y a aucun de nos Docteurs, qui n'eût été embarrassé, si on lui eût dit de peser dans une balance tout l'air, qui est autour de la Terre; ou de mesurer toute l'eau, qui tombe chaque année sur sa surface; & qui n'eût pensé plus de quatre fois, avant que de dire combien de lieuës le son fait dans une heure; & quel tems un rayon de lumiere employe à venir du Soleil à nous? Combien de toises il

y a d'ici à Saturne? Quelle est la courbe selon laquelle un Vaisseau doit être taillé, pour être le meilleur voilier qu'il soit possible.

Peut-être que si quelque homme Divin avoit orné les ouvrages de ces Philosophes de paroles hautes & sublimes; s'il y avoit mêlé des figures hardies, & des Allegories mystérieuses; il auroit fait un bel ouvrage, qui n'auroit cédé qu'au Saint Alcoran.

Cependant s'il faut te dire ce que je pense: je ne m'accommode gueres du stile figuré. Il y a dans notre Alcoran un grand nombre de choses pueriles, qui me paroissent toujours telles; quoiqu'elles soient relevées par la force, & la vie de l'expression: il semble d'abord que les Livres inspirez ne sont que les idées divines renduës en langage humain: au contraire dans nos Livres Saints, on trouve
le

le langage de Dieu, & les idées des hommes ; comme si par un admirable caprice, Dieu y avoit dicté les paroles, & que l'homme eût fourni les pensées.

Tu diras peut-être que je parle trop librement de ce qu'il y a de plus saint parmi nous ; tu croiras que c'est le fruit de l'indépendance, où l'on vit dans ce Pays. Non, graces au Ciel, l'Esprit n'a pas corrompu le Cœur ; & tandis que je vivrai, Hali sera mon Prophète.

*De Paris le 15. de la Lune
de Chahban 1716.*





LETTRE LXXXV.

U S B E K à I B B E N.

A Smirne.

IL n'y a point de Pays au monde où la Fortune soit si inconstante que dans celui-ci. Il arrive tous les dix ans des revolutions, qui precipitent le riche dans la misere, & enlevent le pauvre avec des aîles rapides, au comble des richesses. Celui ci est étonné de sa pauvreté; celui là l'est de son abondance. Le nouveau riche admire la sagesse de la Providence : le pauvre, l'aveugle fatalité du Destin.

Ceux qui levent les tributs nagent au milieu des tresors : parmi eux il y a peu de Tantales. Ils
com-

commencent pourtant ce métier par la dernière misère : ils sont méprisés comme de la bouë, pendant qu'ils sont pauvres : quand ils sont riches, on les estime assez : aussi ne négligent-ils rien pour acquérir de l'estime.

Ils sont à présent dans une situation bien terrible : On vient d'établir une Chambre qu'on appelle de Justice, parce qu'elle va leur ravir tout leur bien. Ils ne peuvent ni détourner, ni cacher leurs effets ; car on les oblige de les déclarer au juste sous peine de la vie : ainsi on les fait passer par un défilé bien étroit ; je veux dire entre la vie, & leur argent. Pour comble de fortune, il y a un Ministre connu par son esprit, qui les honore de ses plaisanteries, & badine sur toutes les délibérations du Conseil. On ne trouve pas tous les jours des Ministres disposés à faire rire le Peuple ; & l'on doit

Tome II. E sça-

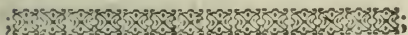
ſçavoir bon gré à celui-ci, de l'avoir entrepris.

Le Corps des Laquais eſt plus reſpectable en France, qu'ailleurs; c'eſt un ſeminaire de grands Seigneurs; il remplit le vuide des autres Etats. Ceux qui le compoſent prennent la place des Grands malheureux, des Magiſtrats ruinez, des Gentilhommes tuez dans les fureurs de la guerre : & quand ils ne peuvent pas ſuppléer par eux-mêmes; ils relevent toutes les grandes Maisons par le moyen de leurs filles, qui ſont comme une eſpece de fumier, qui engraiſſe les terres montagneuſes & arides.

Je trouve, Ibben, la Providence admirable dans la maniere dont elle a diſtribué les richesses : ſi elle ne les avoit accordées qu'aux gens de bien, on ne les auroit pas aſſez diſtinguées de la Vertu, & on n'en auroit plus ſenti
tout

tout le neant. Mais quand on examine qui sont les gens, qui en sont les plus chargez : à force de mepriser les riches, on vient enfin à mepriser les richesses.

*A Paris le 26. de la Lune
de Maharram 1717.*



LETTRE LXXXVI.

RICA à RHEDI.

A Venise.

JE trouve les caprices de la Mode chez les François, étonnans. Ils ont oublié comment ils étoient habillez cet Eté: ils ignorent encore plus comment ils le feront cet Hiver ; mais sur tout on ne sçauroit croire, combien il en coûte à un mari, pour mettre sa femme à la mode.

Que me serviroit de te faire u-

ne description exacte de leur habillement , & de leurs parures ? Une Mode nouvelle viendrait détruire tout mon ouvrage , comme celui de leurs Ouvriers ; & avant que tu eusses reçu ma Lettre , tout seroit changé.

Une femme qui quitte Paris , pour aller passer six mois à la Campagne , en revient aussi antique , que si elle s'y étoit oubliée trente ans. Le fils meconnoit le portrait de sa mere ; tant l'habit avec lequel elle est peinte , lui paroît étranger : il s' imagine que c'est quelque Americaine , qui y est représentée ; ou que le Peintre a voulu exprimer quelque une de ses fantaisies.

Quelquefois les Coëffures montent insensiblement , & une revolution les fait descendre tout à coup : il a été un tems que leur hauteur immense mettoit le visage d'une femme au milieu d'elle-même.

même. Dans un autre c'étoit les pieds , qui occupoient cette place : les talons faisoient un piedestal , qui les tenoit en l'air. Qui pourroit le croire ? Les Architectes ont été souvent obligez de hauffer , de baiffer , & d'élargir les portes , selon que les parures des femmes exigeoient d'eux ce changement ; & les regles de leur Art ont été asservies à ces fantaisies. On voit quelquefois sur un visage une quantité prodigieuse de mouches ; & elles disparoissent toutes le lendemain. Autrefois les femmes avoient de la taille , & des dents : aujourd'hui il n'en est pas question. Dans cette changeante Nation , quoiqu'en dise le Critique ; les filles se trouvent autrement faites que leurs meres.

Il en est des manieres & de la façon de vivre , comme des modes : les François changent de

mœurs selon l'âge de leur Roi. Le Monarque pourroit même parvenir à rendre la Nation grave , s'il l'avoit entrepris. Le Prince imprime le caractère de son Esprit à la Cour, la Cour à la Ville, la Ville aux Provinces. L'ame du Souverain est un moule, qui donne la forme à toutes les autres.

*De Paris le 8. de la Lune
de Saphar. 1717.*



LETTRE LXXXVII.

R I C A *au même.*

JE te parlois l'autre jour de l'inconstance prodigieuse des François sur leurs modes : Cependant il est inconcevable à quel point ils en sont entêtez ; c'est la regle avec laquelle ils jugent de tout ce
qui

qui se fait chez les autres Nations : ils y rappellent tout : ce qui est étranger leur paroît toujours ridicule. Je t'avouë que je ne sçau-rois gueres ajuster cette fureur pour leurs coûtures, avec l'inconstance, avec laquelle ils en changent tous les jours.

Quand je te dis qu'ils meprisent tout ce qui est étranger ; je ne te parle que des bagatelles : Car sur les choses importantes, ils semblent s'être méfiés d'eux mêmes, jusqu'à se dégrader. Ils avouent de bon cœur que les autres Peuples sont plus sages, pourvû qu'on convienne qu'ils sont mieux vêtus. Ils veulent bien s'affujettir aux Loix d'une Nation rivale, pourvû que les Per-ruquiers François décident en Législateurs sur la forme des per-ruques étrangères. Rien ne leur paroît si beau que de voir le goût de leurs Cuisiniers regner du Sep-

tentrion au Midi ; & les ordonnances de leurs Coëffeuses portées dans toutes les toilettes de l'Europe.

Avec ces nobles avantages, que leur importe que le Bon Sens leur vienne d'ailleurs , & qu'ils aient pris de leurs voisins tout ce qui concerne le Gouvernement Politique & Civil ?

Qui peut penser qu'un Royaume le plus ancien & le plus puissant de l'Europe , soit gouverné depuis plus de dix siècles par des Loix , qui ne sont pas faites pour lui ? Si les François avoient été conquis , ceci ne seroit pas difficile à comprendre : Mais ils sont les Conquerans.

Ils ont abandonné les Loix anciennes, faites par leurs premiers Rois dans les Assemblées générales de la Nation : & ce qu'il y a de singulier , c'est que les Loix Romaines qu'ils ont pris à la place ,

ce, étoient en partie faites, & en partie redigées par des Empereurs contemporains de leurs Législateurs.

Et afin que l'acquisition fût entière, & que tout le Bon Sens leur vînt d'ailleurs; ils ont adopté toutes les Constitutions des Papes; & en ont fait une nouvelle partie de leur Droit; nouveau genre de servitude !

Il est vrai que dans les derniers tems on a redigé par écrit quelques Statuts des Villes & des Provinces; mais ils sont presque tous pris du Droit Romain.

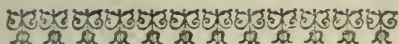
Cette abondance de Loix adoptées, & pour ainsi dire naturalisées, est si grande, qu'elle accable également la Justice, & les Juges. Mais ces volumes de Loix ne sont rien en comparaison de cette armée effroyable de Glossateurs, de Commentateurs, de Compilateurs; gens aussi foi-

bles par le peu de justesse de leur esprit , qu'ils sont forts par leur nombre prodigieux.

Ce n'est pas tout. Ces Loix étrangères ont introduit des formalitez , qui sont la honte de la Raison humaine. Il seroit assez difficile de decider , si la forme s'est renduë plus pernicieuse , lorsqu'elle est entrée dans la Jurisprudence , ou lorsqu'elle s'est logée dans la Medecine : si elle a fait plus de ravages sous la Robe d'un Jurisconsulte , que sous le large chapeau d'un Medecin ; & si dans l'une elle a plus ruiné de gens , qu'elle n'en a tué dans l'autre.

*A Paris le 12. de la Lune
de Saphar. 1717.*





L E T T R E LXXXVIII.

U S B E K à * * *.

ON parle toujours ici de la Constitution. J'entrai l'autre jour dans une maison, où je vis d'abord un gros homme avec un teint vermeil, qui disoit d'une voix forte : J'ai donné mon Mandement : je n'irai point repondre à tout ce que vous dites : mais lisez-le ce Mandement ; & vous verrez que j'y ai resolu tous-vos doutes. Il m'a fallu bien suer pour le faire, dit-il en portant la main sur le front : j'ai eu besoin de toute ma Doctrine, & il m'a fallu lire bien des Auteurs Latins. Je le crois, dit un homme qui se trouva là, car c'est un bel Ouvrage ; & je défie ce Jesuite, qui vient

si souvent vous voir, d'en faire un meilleur. Et bien lisez-le donc, reprit-il, & vous ferez plus instruit sur ces matieres dans un quart d'heure, que si je vous en avois parlé deux heures. Voilà comme il évitoit d'entrer en Conversation, & de commettre sa suffisance. Mais comme il se vit pressé, il fut obligé de sortir de ses retranchemens; & il commença à dire Theologiquement force sottises, soutenu d'un Dervis, qui les lui rendoit très-respectueusement. Quand deux hommes qui étoient là lui nioient quelque principe; il disoit d'abord; cela est certain; nous l'avons jugé ainsi, & nous sommes des Juges infailibles. Et comment, lui dis-je pour lors, êtes-vous des Juges infailibles? Ne voyez-vous pas, reprit-il, que le St. Esprit nous éclaire? Cela est heureux, lui repondis-je; car de la maniere dont vous avez parlé

lé

lé tout aujourd'hui, je reconnois
que vous avez grand besoin d'être
éclairé.

*A Paris le 18. de la Lune
de Rebiab 1. 1717.*

LETTRE LXXXIX.

U S B E K à I B B E N.

A Smirne.

LEs plus puissans Etats de l'Europe sont ceux de l'Empereur, des Rois des France, d'Espagne, & d'Angleterre. L'Italie, & une grande partie de l'Allemagne, sont partagées en un nombre infini de petits Etats, dont les Princes sont, à proprement parler, les Martyrs de la Souveraineté. Nos glorieux Sultans ont plus de femmes, que la plûpart de ces Princes n'ont de

E 7 Sujets.

Sujets. Ceux d'Italie, qui ne sont pas si unis, sont plus à plaindre : leurs Etats sont ouverts comme des Caravanfèrais, où ils sont obligez de loger les premiers qui viennent : il faut donc qu'ils s'attachent aux grands Princes, & leur fassent part de leur frayeur, plutôt que de leur amitié.

La plûpart des Gouvernemens d'Europe sont Monarchiques, ou plutôt sont ainsi appelez ; car je ne sçais pas s'il y en a jamais eu véritablement de tels : au moins est-il impossible qu'ils ayent subsisté long-tems : c'est un Etat violent qui degenerate toujours en Despotisme, ou en Republique : La puissance ne peut jamais être également partagée entre le Peuple & le Prince : l'équilibre est trop difficile à garder : il faut que le pouvoir diminuë d'un côté, pendant qu'il augmente de l'autre : mais l'avantage est ordinairement
du

du côté du Prince, qui est à la tête des Armées.

Aussi le pouvoir des Rois d'Europe est-il bien grand, & on peut dire qu'ils l'ont tel qu'ils le veulent : mais ils ne l'exercent point avec tant d'étenduë, que nos Sultans : premierement, parce qu'ils ne veulent point choquer les mœurs, & la Religion des Peuples. Secondement, parce qu'il n'est pas de leur intérêt de le porter si loin.

Rien ne rapproche plus les Princes de la condition de leurs Sujets, que cet immense pouvoir, qu'ils exercent sur eux : rien ne les soumet plus aux revers, & aux caprices de la fortune.

L'usage où ils sont de faire mourir tous ceux qui leur déplaisent au moindre signe qu'ils font, renverse la proportion, qui doit être entre les fautes & les peines, qui est comme l'ame des Etats,
&

& l'harmonie des Empires; & cette proportion scrupuleusement gardée par les Princes Chrétiens, leur donne un avantage infini sur nos Sultans.

Un Persan qui par imprudence, ou par malheur, s'est attiré la disgrâce du Prince, est sûr de mourir : la moindre faute, ou le moindre caprice le met dans cette nécessité. Mais s'il avoit attenté à la vie de son Souverain; s'il avoit voulu livrer ses places aux Ennemis; il en seroit aussi quitte pour perdre la vie : il ne court donc pas plus de risque dans ce dernier cas, que dans le premier.

Aussi dans la moindre disgrâce, voyant la mort certaine, & ne voyant rien de pis; il se porte naturellement à troubler l'Etat, & à conspirer contre le Souverain, seule ressource qui lui reste.

Il n'en est pas de même des Grands d'Europe, à qui la disgrâce

ce n'ôte rien , que la bienveillance & la faveur : ils se retirent de la Cour , & ne songent qu'à jouir d'une vie tranquille , & des avantages de leur naissance. Comme on ne les fait gueres perir que pour le crime de Leze-Majesté ; ils craignent d'y tomber par la consideration de ce qu'ils ont à perdre , & du peu qu'ils ont à gagner : ce qui fait qu'on voit peu de revoltes & peu de Princes morts d'une mort violente.

Si dans cette autorité illimitée qu'ont nos Princes , ils n'apportoient pas tant de precaution pour mettre leur vie en sûreté ; ils ne vivroient pas un jour : & s'ils n'avoient à leur solde un nombre innombrable de troupes , pour tyranniser le reste de leurs Sujets ; leur Empire ne subsisteroit pas un mois.

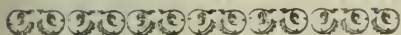
Il n'y a que quatre ou cinq siecles qu'un Roi de France prit
des

des Gardes, contre l'usage de ces tems là, pour se garantir des assassins, qu'un petit Prince d'Asie avoit envoyez pour le faire perir: jusques là les Rois avoient vécu tranquilles au milieu de leurs Sujets, comme des Peres au milieu de leurs Enfans.

Bien loin que les Rois de France pussent de leur propre mouvement ôter la vie à un de leurs Sujets, comme nos Sultans; ils portent au contraire toujours avec eux la grace de tous les Criminels: il suffit qu'un homme ait été assez heureux pour voir l'auguste visage de son Prince, pour qu'il cesse d'être indigne de vivre. Ces Monarques sont comme le Soleil, qui porte par tout la chaleur & la vie.

*A Paris le 8 de la Lune
de Rebiab 2. 1717.*

LET-



L E T T R E X C.

U S B E K *au même.*

P Our suivre l'idée de ma dernière Lettre, voici à peu près ce que me disoit l'autre jour un Européen assez sensé.

Le plus mauvais parti que les Princes d'Asie ayent pû prendre, c'est de se cacher comme ils font. Ils veulent se rendre plus respectables : mais ils font respecter la Royauté, & non pas le Roi ; & attachent l'esprit des Sujets à un certain Trône, & non pas à une certaine personne.

Cette puissance invisible, qui gouverne, est toujours la même pour le Peuple. Quoique dix Rois, qu'il ne connoît que de nom, se soient égorgez l'un après

pres l'autre , il ne sent aucune difference : c'est comme s'il a-voit été gouverné successivement par des Esprits.

Si le detestable Parricide de notre grand Roi Henri Quatre , avoit porté ce coup sur un Roi des Indes ; Maître du Sceau Royal , & d'un tresor immense , qui auroit semblé amassé pour lui ; il auroit pris tranquillement les rênes de l'Empire , sans qu'un seul homme eût pensé à reclamer son Roi , sa famille , & ses enfans.

On s'étonne de ce qu'il n'y a presque jamais de changement dans le Gouvernement des Princes d'Orient : & d'où vient cela ? si ce n'est de ce qu'il est tyrannique , & affreux.

Les Changemens ne peuvent être faits que par le Prince , ou par le Peuple ; mais là , les Princes n'ont garde d'en faire , parce que dans un si haut degré de puissance,

fance, ils ont tout ce qu'ils peuvent avoir; s'ils changeoient quelque chose, ce ne pourroit être qu'à leur prejudice.

Quant aux Sujets, si quelqu'un d'eux forme quelque resolution, il ne sçauroit l'executer sur l'E-tat : il faudroit qu'il contrebalançât tout à coup une puissance redoutable, & toujours unique : le tems lui manque comme les moyens : mais il n'a qu'à aller à la source de ce pouvoir ; & il ne lui faut qu'un bras, & qu'un instant.

Le meurtrier monte sur le Trône, pendant que le Monarque en descend, tombe, & va expirer à ses pieds.

Un Mecontent en Europe songe à entretenir quelque intelligence secrette ; à se jeter chez les Ennemis ; à se saisir de quelque place ; à exciter quelques vains murmures parmi les Sujets.

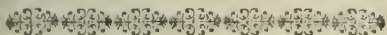
Un

Un Mecontent en Asie va droit au Prince, étonne, frappe, renverse; il en efface jusqu'à l'idée; dans un instant l'Esclave & le Maître; dans un instant Usurpateur & legitime.

Malheureux le Roi qui n'a qu'une tête : il semble ne réunir sur elle toute sa puissance, que pour indiquer au premier ambitieux l'endroit où il la trouvera toute entiere.

*A Paris le 17. de la Lune
de Rebiab 2. 1717.*





L E T T R E X C I.

A U M E M E.

TOus les Peuples d'Europe ne sont pas également soumis à leurs Princes: par exemple, l'humeur impatiente des Anglois ne laisse gueres à leur Roi le tems d'apesantir son autorité: la soumission, & l'obéissance sont les vertus, dont ils se piquent le moins. Ils disent là-dessus des choses bien extraordinaires. Selon eux il n'y a qu'un lien, qui puisse attacher les hommes, qui est celui de la gratitude: un mari, une femme, un pere, & un fils, ne sont liez entr'eux que par l'amour, qu'ils se portent, ou par les bienfaits qu'ils se procurent: & ces motifs divers de reconnoissance, sont l'origine

origine de tous les Royaumes, & de toutes les Societez.

Mais si un Prince, bien loin de faire vivre ses Sujets heureux, veut les accabler, & les détruire; le fondement de l'obéissance cesse; rien ne les lie, rien ne les attache à lui; & ils rentrent dans leur liberté naturelle. Ils soutiennent que tout pouvoir sans bornes ne sçauroit être légitime, parce qu'il n'a jamais pû avoir d'origine légitime. Car nous ne pouvons pas, disent-ils, donner à un autre plus de pouvoir sur nous, que nous n'en avons nous mêmes: or nous n'avons pas sur nous-mêmes un pouvoir sans bornes: par exemple, nous ne pouvons pas nous ôter la vie: personne n'a donc, concluent-ils, sur la terre, un tel pouvoir.

Le Crime de Leze-Majesté, n'est autre chose, selon eux, que le crime que le plus foible commet

met contre le plus fort , en lui desobéissant , de quelque maniere qu'il lui desobéisse. Aussi le Peuple d'Angleterre , qui se trouva le plus fort contre un de leurs Rois , declara-t-il que c'est un crime de Leze-Majesté à un Prince de faire la guerre à ses Sujets. Ils ont donc grande raison quand ils disent que le Précepte de leur Alcoran , qui ordonne de se soumettre aux Puissances , n'est pas bien difficile à suivre , puisqu'il leur est impossible de ne le pas observer ; d'autant que ce n'est pas au plus vertueux , qu'on les oblige de se soumettre , mais à celui qui est le plus fort.

Les Anglois disent qu'un de leurs Rois , qui avoit vaincu & pris prisonnier un Prince , qui s'étoit revolté , & lui disputoit la Couronne ; ayant voulu lui reprocher son infidelité & sa perfidie : Il n'y a qu'un moment, dit

le Prince infortuné , qu'il vient d'être décidé lequel de nous deux est le traître.

Un Usurpateur declare rebelles tous ceux qui n'ont point opprimé la Patrie comme lui: & croyant qu'il n'y a pas de Loix là où il ne voit point de Juges ; il fait reverer comme des Arrêts du Ciel, les caprices du hazard , & de la fortune.

*A Paris le 20 de la Lune
de Rebiab 2. 1717.*





L E T T R E X C I I .

R H E D I à U S B E K .

A Paris.

TU m'as beaucoup parlé dans une de tes Lettres des Sciences , & des Arts cultivez en Occident : tu me vas regarder comme un barbare : mais je ne sçais si l'utilité que l'on en retire, de-dommage les hommes du mauvais usage, que l'on en fait tous les jours.

J'ai ouï dire que la seule invention des bombes avoit ôté la liberté à tous les Peuples d'Europe. Les Princes ne pouvant plus confier la garde des places aux Bourgeois, qui à la première bombe se seroient rendus, ont eu un pretexte pour entretenir

de gros corps de troupes réglées, avec lesquelles ils ont dans la suite opprimé leurs Sujets.

Tu sçais que depuis l'invention de la poudre, il n'y a plus de place imprenable : c'est-à-dire, Usbek, qu'il n'y a plus d'Asie sur la terre contre l'injustice & la violence.

Je tremble toujours qu'on ne parvienne à la fin à decouvrir quelque secret, qui fournisse une voye plus abrégée pour faire périr les hommes, détruire les Peuples, & les Nations entières.

Tu as lu les Historiens ; fais y bien attention, presque toutes les Monarchies n'ont été fondées que sur l'ignorance des Arts, & n'ont été détruites, que parce qu'on les a trop cultivez. L'ancien Empire de Perse peut nous en fournir un exemple domestique.

Il n'y a pas long-tems que je
suis

fuis en Europe : mais j'ai ouï parler à des gens fenſez des ravages de la Chimie ; il ſemble que ce ſoit un quatrieme fleau , qui ruine les hommes , & les détruit en détail , mais continuellement ; tandis que la guerre , la peſte , la famine , les détruifent en gros ; mais par intervalles.

Que nous a ſervi l'invention de la Bouſſole , & la decouverte de tant de Peuples , qu'à nous communiquer leurs maladies , plutôt que leurs richesses ? L'or & l'argent avoient été établis par une convention generale , pour être le prix de toutes les marchandises , & un gage de leur valeur , par la raiſon que ces metaux étoient rares , & inutiles à tout autre uſage : que nous importoit-il donc qu'ils devinſſent plus communs ? Et que pour marquer la valeur d'une denrée , nous euſſions deux ou trois ſignes au lieu d'un ?

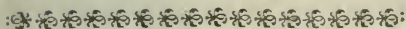
Cela n'en étoit que plus incommode.

Mais d'un autre côté cette invention a été bien pernicieuse aux pays, qui ont été découverts. Les Nations entières ont été détruites : & les hommes, qui ont échappé à la mort, ont été réduits à une servitude si rude, que le recit en a fait fremir les Mulsulmans.

Heureuse l'ignorance des enfans de Mahomet ! aimable simplicité si chérie de notre Saint Prophète , vous me rappelez toujours la naïveté des anciens tems, & la tranquillité , qui re-
gnoit dans le cœur de nos premiers peres !

*De Venise le 2. de la Lune
de Rhamazan. 1717.*





L E T T R E X C I I I.

U S B E K à R H E D I.

A Venise.

O U tu ne penses pas ce que tu dis ; ou bien tu fais mieux que tu ne penses. Tu as quitté ta Patrie pour t'instruire , & tu meprises toute instruction : tu viens pour te former dans un pays, où l'on cultive les beaux Arts ; & tu les regardes comme pernicious. Te le dirai-je , Rhedi ? Je suis plus d'accord avec toi , que tu ne l'es avec toi-même.

As-tu bien réfléchi à l'état barbare & malheureux , où nous entraîneroit la perte des Arts ? Il n'est pas nécessaire de se l'imaginer , on peut le voir. Il y a encore des peuples sur la terre,

chez lesquels un Singe passablement instruit pourroit vivre avec honneur : il s'y trouveroit à peu près à la portée des autres habitans : on ne lui trouveroit point l'esprit singulier, ni le caractère bisarre : il passeroit tout comme un autre ; & seroit distingué même par sa gentillesse.

Tu dis que les fondateurs des Empires ont presque tous ignoré les Arts. Je ne te nie pas que des Peuples barbares n'aient pu, comme des torrens impetueux, se repandre sur la terre, & couvrir de leurs Armées feroces les Royaumes les mieux policez ; mais prens y garde , ils ont appris les Arts, ou les ont fait exercer aux Peuples vaincus ; sans cela leur puissance auroit passé comme le bruit du tonnerre, & des tempêtes.

Tu crains, dis-tu, que l'on n'invente quelque maniere de destruction plus cruelle que celle
qui

qui est en usage. Non ; si une si fatale invention venoit à se découvrir ; elle seroit bien-tôt prohibée par le droit des gens ; & le consentement unanime des Nations enseveliroit cette decouverte : il n'est point de l'interêt des Princes de faire des Conquêtes par de pareilles voyes : ils cherchent des Sujets, & non pas des terres.

Tu te plains de l'invention de la poudre, & des bombes : tu trouves étrange qu'il n'y ait plus de place imprenable : c'est à-dire que tu trouves étrange que les guerres soient aujourd'hui terminées plutôt qu'elles ne l'étoient autrefois.

Tu dois avoir remarqué en lisant les Histoires, que depuis l'invention de la poudre, les batailles sont beaucoup moins sanglantes qu'elles ne l'étoient, parce qu'il n'y a presque plus de mêlée.

Et quand il se seroit trouvé quelque cas particulier, où un Art auroit été prejudiciable; doit-on pour cela le rejeter? Penses-tu, Rhedi, que la Religion que notre St. Prophète a apportée du Ciel, soit pernicieuse, parce qu'elle servira quelque jour à confondre les perfides Chrétiens?

Tu crois que les Arts amollissent les Peuples, & par là sont cause de la chute des Empires. Tu parles de la ruïne de celui des Anciens Perses, qui fut l'effet de leur mollesse: mais il s'en faut bien que cet exemple décide; puisque les Grecs, qui les subjuguèrent, cultivoient les Arts avec infiniment plus de soin qu'eux.

Quand on dit que les Arts rendent les hommes effeminez; on ne parle pas du moins des gens qui s'y appliquent; puisqu'ils ne sont jamais dans l'oïveté, qui de
tous

tous les vices est celui , qui amolit le plus le courage.

Il n'est donc question que de ceux qui en jouissent : mais comme dans un Pays policé , ceux qui jouissent des commoditez d'un Art sont obligez d'en cultiver un autre ; à moins que de se voir reduits à une pauvreté honteuse : il s'ensuit que l'oïfiveté & la mollesse sont incompatibles avec les Arts.

Paris est peut-être la ville du monde la plus sensuelle , & où l'on raffine le plus sur les plaisirs : mais c'est peut-être celle où l'on mène une vie plus dure. Pour qu'un homme vive délicieusement ; il faut que cent autres travaillent sans relâche. Une femme s'est mise dans la tête qu'elle devoit paroître à une assemblée avec une certaine parure ; il faut que dès ce moment cinquants Artisans ne dorment plus , &

n'ayent plus le loisir de boire & de manger : elle commande, & elle est obéïe plus promptement que ne seroit notre Monarque, parce que l'interêt est le plus grand Monarque de la terre.

Cette ardeur pour le travail : cette passion de s'enrichir passe de condition en condition , depuis les Artisans jusques aux Grands : personne n'aime à être plus pauvre que celui qu'il vient de voir immédiatement au dessous de lui. Vous voyez à Paris un homme, qui a de quoi vivre jusqu'au jour du jugement, qui travaille sans cesse, & court risque d'accourcir ses jours, pour amasser, dit-il, de quoi vivre.

Le même Esprit gagne la Nation : on n'y voit que travail, & qu'industrie : où est donc ce Peuple effeminé, dont tu parles tant ?

Je suppose, Rhedi, qu'on ne
sout-

souffrît dans un Royaume que les Arts, qui sont absolument nécessaires à la culture des terres, qui sont pourtant en grand nombre; & qu'on en bannît tous ceux, qui ne servent qu'à la volupté, ou à la fantaisie : je le soutiens, cet Etat seroit le plus miserable, qu'il y eût au monde.

Quand les Habitans auroient assez de courage pour se passer de tant de choses, qu'ils doivent à leurs besoins; le Peuple deperiroit tous les jours; & l'Etat deviendroît si foible, qu'il n'y auroit si petite Puissance, qui ne fût en état de le conquerir.

Je pourrois entrer ici dans un long détail, & te faire voir que les revenus des particuliers cesseroient presque absolument, & par conséquent ceux du Prince : il n'y auroit presque plus de relation de facultez entre les Citoyens : cette circulation de ri-

cheffes, & cette propagation de revenus, qui vient de la dependance où sont les Arts les uns des autres, cesseroit absolument : chacun ne tireroit du revenu que de sa terre, & n'en tireroit précisément que ce qu'il lui faut, pour ne pas mourir de faim : mais comme ce n'est pas la centieme partie du revenu d'un Royaume ; il faudroit que le nombre des Habitans diminuât à proportion, & qu'il n'en restât que la centieme partie.

Fais bien attention jusques où vont les revenus de l'industrie. Un fonds ne produit annuellement à son Maître que la vingtieme partie de sa valeur : mais avec une pistole de couleurs, un Peintre fera un tableau, qui lui en vaudra cinquante. On en peut dire de même des Orfevres, des Ouvriers en laine, en soye, & de toutes sortes d'Artisans.

De

De tout ceci il faut conclure, Rhedi, que pour qu'un Prince soit puissant, il faut que ses Sujets vivent dans les delices : il faut qu'il travaille à leur procurer toutes sortes de superfluitez, avec autant d'attention, que les necessitez de la vie.

*A Paris le 14. de la Lune
de Chalval. 1717.*



LETTRE XCIV.

R I C A à I B B E N.

A Smirne.

J'Ai vû le jeune Monarque : sa vie est bien precieuse à ses Sujets : elle ne l'est pas moins à toute l'Europe, par les grands troubles que sa mort pourroit produire. Mais les Rois sont comme les Dieux ; & pendant qu'ils

qu'ils vivent , on doit les croire immortels. Sa physionomie est majestueuse , mais charmante : une belle éducation semble concourir avec un heureux naturel, & promet déjà un grand Prince.

On dit que l'on ne peut jamais connoître le caractère des Rois d'Occident, jusques à ce qu'ils aient passé par les deux grandes épreuves de leur Maîtresse, & de leur Confesseur : on verra bientôt l'un & l'autre travailler à se saisir de l'esprit de celui-ci ; & il se livrera pour cela de grands combats. Car sous un jeune Prince ces deux Puissances sont toujours rivales : mais elles se concilient , & se réunissent sous un vieux. Sous un jeune Prince le Dervisa un rôle bien difficile à soutenir : la force du Roi fait sa foiblesse : mais l'autre triomphe également de sa foiblesse, & de sa force.

Lorf-

Lorsque j'arrivai en France, je trouvai le feu Roi absolument gouverné par les femmes: & cependant dans l'âge où il étoit, je crois que c'étoit le Monarque de la terre, qui en avoit le moins de besoin. J'entendis un jour une femme qui disoit: il faut que l'on fasse quelque chose pour ce jeune Colonel; sa valeur m'est connue; j'en parlerai au Ministre. Une autre disoit: il est surprenant que ce jeune Abbé ait été oublié: il faut qu'il soit Evêque: il est homme de naissance; & je pourrois répondre de ses mœurs. Il ne faut pas pourtant que tu t'imagines que celles, qui tenoient ces discours, fussent des favorites du Prince: elles ne lui avoient peut-être pas parlé deux fois en leur vie; chose pourtant très facile à faire chez les Princes Européens. Mais c'est qu'il n'y a personne, qui ait quelque emploi

à la Cour, dans Paris, ou dans les Provinces, qui n'ait une femme, par les mains de laquelle passent toutes les graces, & quelquefois les injustices qu'il peut faire. Ces femmes ont toutes des relations les unes avec les autres; & forment une espece de Republique, dont les Membres toujours actifs se secourent, & se servent mutuellement : c'est comme un nouvel Etat dans l'Etat : & celui qui est à la Cour, à Paris, dans les Provinces, qui voit agir des Ministres, des Magistrats, des Prelats; s'il ne connoît les femmes, qui les gouvernent, est comme celui, qui voit bien une machine qui jouë, mais qui n'en connoît point les ressorts.

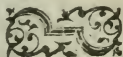
Crois-tu, Ibben, qu'une femme s'avise d'être la maîtresse d'un Ministre, pour coucher avec lui? quelle idée! c'est pour lui presenter cinq ou six placets tous les

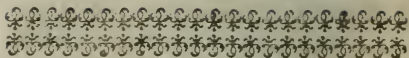
ma-

matins ; & la bonté de leur naturel paroît dans l'empressement qu'elles ont de faire du bien à une infinité de gens malheureux, qui leur procurent cent mille livres de rente.

On se plaint en Perse de ce que le Royaume est gouverné par deux ou trois femmes : c'est bien pis en France , où les femmes en general gouvernent , & prennent non seulement en gros , mais même se partagent en détail toute l'autorité.

*A Paris le dernier de la Lune
de Chalval 1717.*





L E T T R E XCV.

U S B E K à * . * . * .

IL y a une espece de Livres que nous ne connoissons point en Perse, & qui me paroissent ici fort à la mode : ce sont les Journaux. La paresse se sent flattée en les lisant : on est ravi de pouvoir parcourir trente Volumes en un quart d'heure.

Dans la plûpart des Livres, l'Auteur n'a pas fait les complimens ordinaires, que les Lecteurs font aux abois : il les fait entrer à demi morts dans une matiere noyée au milieu d'une mer de paroles. Celui-ci veut s'immortaliser par un *in Douze* : celui-là par un *in Quarto* : un autre qui a de plus belles inclinations, vise

à

à l'*in Folio* : il faut donc qu'il étende son sujet à proportion; ce qu'il fait sans pitié; comptant pour rien la peine du pauvre Lecteur, qui se tue à reduire ce que l'Auteur a pris tant de peine à amplifier.

Je ne sçais *.*.*. quel merite il y a à faire de pareils Ouvrages: j'en ferois bien autant, si je voulois ruïner ma santé, & un Libraire.

Le grand tort qu'ont les Journalistes, c'est qu'ils ne parlent que des Livres nouveaux; comme si la Verité étoit jamais nouvelle. Il me semble que jusques à ce qu'un homme ait lu tous les Livres anciens, il n'a aucune raison de leur preferer les nouveaux.

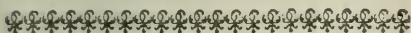
Mais lorsqu'ils s'imposent la Loi de ne parler que des Ouvrages encore tout chauds dé la forge; ils s'en imposent une autre,
qui

qui est d'être très-ennuyeux. Ils n'ont garde de critiquer les Livres, dont ils font les extraits, quelque raison qu'ils en ayent : & en effet quel est l'homme assez hardi, pour vouloir se faire dix ou douze ennemis tous les mois?

La plûpart des Auteurs ressemblent aux Poètes, qui souffriront une volée de coups de bâton sans se plaindre : mais qui, peu jaloux de leurs épaules, le sont si fort de leurs Ouvrages, qu'ils ne sçauroient soutenir la moindre Critique : il faut donc bien se donner de garde de les attaquer par un endroit si sensible : & les Journalistes le sçavent bien : ils font donc tout le contraire : Ils commencent par louer la matiere qui est traitée; premiere fadeur : de là ils passent aux louanges de l'Auteur; louanges forcées : car ils ont affaire à des gens, qui sont encore en haleine, tout prêts à se

se faire faire raison, & à foudroyer
à coups de plume un temeraire
Journaliste.

*De Paris le 5. de la Lune
de Zilcadé 1718.*



LET TRE XCVI.

R I C A à *. *. *.

L Université de Paris est la fille
aînée des Rois de France, &
très-aînée : car elle a plus de neuf
cens ans : aussi rêve-t-elle quelque-
fois.

On m'a conté qu'elle eut il y
a quelque tems un grand demêlé
avec quelques Docteurs à l'occa-
sion de la lettre * Qu'elle vou-
loit que l'on prononçât comme
un *K*. La dispute s'échauffa si
fort, que quelques-uns furent
de

* Il veut parler de la querelle de Ra-
mus.

dépouillez de leurs biens : il tal-
lut que le Parlement terminât le
different ; & il accorda permis-
sion par un Arrêt solennel à tous
les Sujets du Roi de France de
prononcer cette lettre à leur fan-
taisie. Il faisoit beau voir les deux
Corps de l'Europe les plus res-
pectables, occupez à décider du
fort d'une lettre de l'Alphabet.

Il semble, mon cher *. *. *.
que les têtes des plus grands hom-
mes s'étrecissent lorsqu'elles sont
assemblées ; & que là où il y a
plus de sages, il y ait aussi moins
de sagesse. Les grands Corpss'at-
tachent toujours si fort aux mi-
nuties, aux formalitez, aux vains
usages, que l'essentiel ne va ja-
mais qu'après. J'ai ouï dire qu'un
Roi d'Arragon * ayant assemblé
les Etats d'Arragon, & de Ca-
talogne, les premieres seances
s'employèrent à decider en quel-
le

* C'étoit en 1610.

le Langue les délibérations seroient conçues : la Dispute étoit vive , & les Etats se seroient rompus mille fois , si l'on n'avoit imaginé un expedient , qui étoit , que la demande seroit faite en langage Catalan , & la réponse en Arragonois.

*De Paris le 25. de la Lune
de Zilhagé 1718.*



LETTRE XCVII.

RICA à *.*.*.

LE Rôle d'une jolie femme est beaucoup plus grave que l'on ne pense : il n'y a rien de plus sérieux que ce qui se passe le matin à sa toilette , au milieu de ses domestiques ; un General d'Armée n'employe pas plus d'attention à poster sa droite , ou son

Tome II.

G

corp

corps de reserve , qu'elle en met à placer une mouche , qui peut manquer ; mais dont elle espere , ou prévoit le succès.

Quelle gêne d'esprit ! Quelle attention pour concilier sans cesse les intérêts de deux rivaux , pour paroître neutre à tous les deux , pendant qu'elle est livrée à l'un & à l'autre , & se rendre mediatrice sur tous les sujets de plainte , qu'elle leur donne !

Quelle occupation pour faire venir parties de plaisir sur parties , les faire succeder & renaître sans cesse , & prévenir tous les accidens , qui pourroient les rompre !

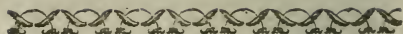
Avec tout cela la plus grande peine n'est pas de se divertir , c'est de le paroître : ennuyez-les tant que vous voudrez , elles vous le pardonneront , pourvû que l'on puisse croire qu'elles se sont bien jouïes.

Je fus il y a quelques jours d'un
fou-

souper, que des femmes firent à la Campagne. Dans le chemin elles disoient sans cesse ; au moins il faudra bien rire , & bien nous divertir.

Nous nous trouvâmes assez mal assortis , & par conséquent assez sérieux. *Il faut avouër* , dit une de ces femmes , *que nous nous divertissons bien ; il n'y a pas aujourd'hui dans Paris une partie si gaye que la nôtre.* Comme l'ennui me gagnoit, une femme me secoüa, & me dit : *Eh bien , ne sommes nous pas de bonne humeur ?* Oui , lui répondis-je en bâillant ; je crois que je creverai à force de rire. Cependant la tristesse triomphoit toujours des reflexions ; & quant à moi , je me sentis conduit de bâillement en bâillement dans un sommeil letargique, qui finit tous mes plaisirs.

*A Paris le 11. de la Lune
de Maharram 1718.*



LETTRE XCVIII.

R H E D I à U S B E K.

A Paris.

Pendant le séjour que je fais en Europe , je lis les Historiens anciens & modernes : je compare tous les tems : j'ai du plaisir à les voir passer , pour ainsi dire , devant moi ; & j'arrête sur tout mon esprit à ces grands changemens , qui ont rendu les âges si differens des âges , & la terre si peu semblable à elle-même.

Tu n'as peut-être pas fait attention à une chose , qui cause tous les jours ma surprise. Comment le monde est-il si peu peuplé en comparaison de ce qu'il étoit autrefois ? Comment la Nature a-t-elle pû perdre cette prodigieuse

digieuse fécondité des premiers tems ? Seroit-elle déjà dans sa vieillesse , & tomberoit-elle de langueur ?

J'ai resté plus d'un an en Italie , où je n'ai vû que le débris de cette ancienne Italie si fameuse autrefois. Quoique tout le monde habite les Villes , elles sont entierement desertes & dépeuplées : il semble qu'elles ne subsistent encore , que pour marquer le lieu , où étoient ces Cittez puissantes , dont l'Histoire a tant parlé.

Il y a des gens qui prétendent que la seule Ville de Rome contenoit autrefois plus de Péuple , que le plus grand Royaume de l'Europe n'en a aujourd'hui : il y a eu tel Citoyen Romain , qui avoit dix , & même vingt mille esclaves ; sans compter ceux qui travailloient dans les maisons de campagne : & comme on y comp-

toit quatre ou cinq cens mille Citoyens , on ne peut fixer le nombre de ses habitans , sans que l'imagination ne se revolte.

Il y avoit autrefois dans la Sicile de puissans Rayaumes , & des Peuples nombreux , qui en ont disparu depuis : cette Isle n'a plus rien de considerable , que ses Volcans.

La Grece est si deserte , qu'elle ne contient pas la centieme partie de ses anciens Habitans.

L'Espagne autrefois si remplie , ne fait voir aujourd'hui que des campagnes inhabitées : & la France n'est rien en comparaison de cette ancienne Gaule , dont parle César.

Les Pays du Nord sont fort degarnis ; & ils'en faut bien que les Peuples y soient comme autrefois obligez de se partager , & d'envoyer dehors comme des es-faims , des Colonies , & des Nations

tions entieres, chercher de nouvelles demeures.

La Pologne, & la Turquie en Europe, n'ont presque plus de Peuples.

On ne sçauroit trouver dans l'Amerique la deux-centieme partie des hommes, qui y formoient autrefois de si grands Empires.

L'Asie n'est gueres en meilleur état. Cette Asie Mineure, qui contenoit tant de puissantes Monarchies, & un nombre si prodigieux de grandes Villes, n'en a plus que deux ou trois. Quant à la grande Asie; celle qui est soumise au Turc, n'est pas plus pleine: & pour celle, qui est sous la domination de nos Rois; si on la compare à l'état florissant, où elle étoit autrefois; on verra qu'elle n'a qu'une très-petite partie des Habitans, qui y étoient sans nombre du tems des Xerxès, & des Darius.

Quant aux petits Etats, qui sont autour de ces grands Empires ; ils sont réellement deserts : tels sont les Royaumes d'Irimette, de Circassie, & de Guriel. Tous ces Princes, avec de vastes Etats, comptent à peine cinquante mille Sujets.

L'Egypte n'a pas moins manqué, que les autres Pays.

Enfin je parcours la terre, & je n'y trouve que délabrement : je crois la voir sortir des ravages de la peste, & de la famine.

L'Afrique a toujours été si inconnue, qu'on ne peut en parler aussi précisément, que des autres parties du Monde : mais à ne faire attention qu'aux Côtes de la Méditerranée, connues de tout tems ; on voit qu'elle a extrêmement déchu de ce qu'elle étoit, lorsqu'elle étoit Province Romaine. Aujourd'hui ses Princes sont si foibles, que ce sont
les

les plus petites Puissances du Monde.

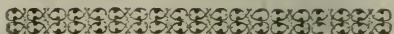
Après un calcul aussi exact qu'il peut l'être dans ces sortes de choses, j'ai trouvé qu'il y a à peine sur la terre la cinquantieme partie des hommes, qui y étoient du tems de Cesar. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'elle se depopule tous les jours : & si cela continuë, dans dix siecles elle ne fera qu'un desert.

Voilà, mon cher Usbek, la plus terrible Catastrophe qui soit jamais arrivée dans le monde : mais à peine s'en est-on apperçu, parce qu'elle est arrivée insensiblement : & dans le cours d'un grand nombre de Siecles : ce qui marque un vice interieur ; un venin secret & caché ; une maladie de langueur, qui afflige le Nature humaine.

*A Venise le 10. de la Lune
de Rbegeb. 1718.*

G 5

LET-



L E T T R E X C I X. .

U S B E ' K à R H E D I.

A Venise.

LE monde, mon cher Rhedi, n'est point incorruptible; les Cieux mêmes ne le sont pas : les Astronomes sont des témoins oculaires de tous les changemens qui y arrivent, qui sont des effets bien naturels du mouvement universel de la matiere.

La terre est soumise comme les autres Planetes , aux mêmes Loix des mouvemens : elle souffre au dedans d'elle un combat perpetuel de ses Principes : la Mer & le Continent semblent être dans une guerre éternelle ; chaque instant produit de nouvelles combinaisons.

Les

Les hommes dans une demeure si sujette aux changemens, sont dans un état aussi incertain : cent mille causes peuvent agir, dont la plus petite peut les détruire ; & à plus forte raison augmenter, ou diminuer leur nombre.

Je ne te parlerai pas de ces Catastrophes particulières, si communes chez les Historiens, qui ont détruit des Villes, & des Royaumes entiers : il y en a de générales, qui ont mis bien des fois le Genre Humain à deux doigts de sa perte.

Les Histoires sont pleines de ces pestes universelles, qui ont tour à tour desolé l'Univers. Elles parlent d'une, entr'autres, qui fut si violente, qu'elle brûla jusques à la racine des plantes, & se fit sentir dans tout le monde connu, jusques à l'Empire du Catay : un degré de plus de corruption auroit peut-être dans un seul jour

156 L E T T R E S
détruit toute la Nature humaine.

Il n'y a pas deux Siecles que la plus honteuse de toutes les maladies se fit sentir en Europe , en Asie , & en Afrique : elle fit dans très-peu de tems des effets prodigieux ; c'étoit fait des hommes , si elle avoit continué ses progrès avec la même furie. Accablez de maux dès leur naissance, incapables de soutenir le poids des charges de la Societé, ils auroient péri misérablement.

Qu'auroit-ce été si le venin eût été un peu plus exalté ? Et il le seroit devenu sans doute, si l'on n'avoit été assez heureux pour trouver un remede aussi puissant , que celui qu'on a découvert. Peut-être que cette maladie attaquant les parties de la génération, auroit attaqué la génération même.

Mais pourquoi parler de la
def-

destruction, qui auroit pû arriver au Genre Humain? N'est-elle pas arrivée en effet, & le Deluge ne le reduisit-il pas à une seule famille?

Ceux qui connoissent la Nature, & qui ont de Dieu une idée raisonnable, peuvent-ils comprendre que la matiere, & les choses créées n'ayent que six mille ans? Que Dieu ait differé pendant tout l'Eternité ses Ouvrages, & n'ait usé que d'hier de sa puissance Créatrice! Seroit-ce parce qu'il ne l'auroit pas pû, ou parce qu'il ne l'auroit pas voulu? Mais s'il ne l'a pas pû dans un tems, il ne l'a pas pû dans l'autre: c'est donc parce qu'il ne l'a pas voulu: mais comme il n'y a point de succession dans Dieu; si l'on admet qu'il ait voulu quelque chose une fois, il l'a voulu toujours, & dès le commencement.

Il ne faut donc pas compter

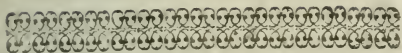
les années du monde : le nombre des grains de fable de la Mer ne leur est pas plus comparable qu'un instant.

Cependant tous les Historiens nous parlent d'un premier Pere: ils nous font voir la Nature humaine naissante. N'est-il pas naturel de penser , qu'Adam fut sauvé d'un malheur commun, comme Noé le fut du Deluge; & que ces grands Evenemens ont été frequens sur la terre , depuis la Création du Monde ?

J'ai été bien aise de te donner ces idées generales, avant de répondre plus particulièrement à ta Lettre sur la diminution des Peuples arrivée depuis dix-sept à dix-huit siecles : je te ferai voir dans une Lettre suivante , qu'indépendamment des causes physiques, il y en a de morales, qui ont produit cet effet.

*A Paris le 8. de la Lune
de Chahban 1718.*

LET-



L E T T R E C.

U S B E K *au même.*

TU cherches la raison pourquoi la terre est moins peuplée qu'elle ne l'étoit autrefois : & si tu y fais bien attention, tu verras que la grande difference vient de celle qui est arrivée dans les mœurs.

Depuis que la Religion Chrétienne & la Mahometane ont partagé le Monde Romain, les choses sont bien changées : il s'en faut bien que ces deux Religions soient aussi favorables à la propagation de l'espece, que celle de ces Maîtres de l'Univers.

Dans cette dernière, la Polygamie étoit défendue ; & en cela elle avoit un très-grand avantage
sur

sur la Religion Mahometane : le Divorce y étoit permis ; ce qui lui en donnoit un autre , non moins confiderable , sur la Chrétienne.

Je ne trouve rien de si contradictoire , que cette pluralité de femmes permises par le Saint Alcoran , & l'ordre de les satisfaire ordonné par le même Livre. Voyez vos femmes , dit le Prophète , parce que vous leur êtes nécessaire comme leurs vêtemens , & qu'elles vous sont nécessaires comme vos vêtemens. Voilà un Précepte qui rend la vie d'un véritable Musulman bien laborieuse. Celui qui a les quatre femmes établies par la Loi , & seulement autant de Concubines & d'Esclaves , ne doit-il pas être accablé de tant de vêtemens ?

Vos femmes sont vos labou-
rages , dit encore le Prophète : ap-
prochez-vous donc de vos labou-
rages ,

rages , faites du bien pour vos
ames , & vous le trouverez un
jour.

Je regarde un bon Musulman
comme un Athlete , destiné à
combattre sans relâche ; mais qui
bien-tôt foible , & accablé de ses
premieres fatigues , languit dans
le champ même de la Victoire , &
se trouve , pour ainsi dire , enseve-
li sous ses propres triumphes.

La Nature agit toujours avec
lenteur , & pour ainsi dire avec
épargne : ses operations ne sont
jamais violentes : jusques dans ses
productions elle veut de la tem-
perance : elle ne va jamais qu'a-
vec regle & mesure : si on la
precipite , elle tombe bien-tôt
dans la langueur : elle employe
toute la force , qui lui reste , à se
conserver ; perdant absolument sa
vertu productrice , & sa puissan-
ce generative.

C'est dans cet état de defail-
lance ,

lance, que nous met toujours ce grand nombre de femmes, plus propre à nous épuiser qu'à nous satisfaire : il est très-ordinaire parmi nous de voir un homme dans un Serrail prodigieux, avec un très-petit nombre d'enfans: ces enfans mêmes sont la plûpart du tems foibles, & mal sains; & se sentent de la langueur de leur Pere.

Ce n'est pas tout : ces femmes obligées à une continence forcée, ont besoin d'avoir des gens pour les garder, qui ne peuvent être que des Eunuques : la Religion, la jalousie, & la Raison même ne permettent pas d'en laisser approcher d'autres: ces gardiens doivent être en grand nombre ; soit afin de maintenir la tranquillité au dedans, parmi les guerres, que ces femmes se font sans cesse; soit enfin pour empêcher les entreprises du dehors.

Ainsi

Ainsi un homme qui a dix femmes, ou concubines, n'a pas trop d'autant d'Eunuques, pour les garder. Mais quelle perte pour la Société que ce grand nombre d'hommes morts dès leur naissance ! Quelle dépopulation ne doit-il pas s'ensuivre !

Les filles Esclaves , qui sont dans le Serrail pour servir avec les Eunuques ; ce grand nombre de femmes y vieillissent presque toujours dans une affligeante Virginité : elles ne peuvent pas se marier pendant qu'elles y restent ; & leurs maîtresses une fois accoutumées à elles, ne s'en défont presque jamais.

Voilà comme un seul homme occupe lui seul tant de sujets de l'un & de l'autre Sexe , à ses plaisirs ; les fait mourir pour l'E-tat ; & les rend inutiles à la propagation de l'espece.

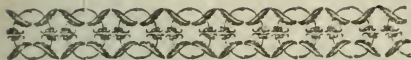
Constantinople & Ispahan sont
les

les Capitales des deux plus grands Empires du Monde : c'est là que tout doit aboutir , & que les Peuples attirez de mille manieres , se rendent de toutes parts. Cependant elles perissent d'elles-mêmes ; & elles feroient bien-tôt détruites , si les Souverains n'y faisoient venir presque à chaque siècle des Nations entieres pour les repeupler. J'épuiserai ce sujet dans une autre Lettre.

*A Paris le 13. de la Lune
de Chahban 1718.*



L E T.



L E T T R E C I.

U S B E K *au même.*

LEs Romains n'avoient pas moins d'Esclaves que nous, ils en avoient même plus : mais ils en faisoient un meilleur usage.

Bien loin d'empêcher par des voyes forcées la multiplication de ces Esclaves ; ils la favorisoient au contraire de tout leur pouvoir : ils les associoient le plus qu'ils pouvoient par des especes de mariages : par ce moyen ils remplissoient leurs maisons de Domestiques de tous les Sexes, de tous les âges ; & l'Etat d'un Peuple innombrable.

Ces enfans qui faisoient à la longue la richesse d'un Maître, naissoient sans nombre autour de lui :

il

il étoit seul chargé de leur nourriture, & de leur éducation : les Peres libres de ce fardeau, suivoient uniquement le penchant de la nature ; & multiplioient sans craindre une trop nombreuse famille.

Je t'ai dit que parmi nous, tous les esclaves sont occupez à garder nos femmes, & à rien de plus ; qu'ils sont à l'égard de l'Etat dans une perpetuelle letargie ; de maniere qu'il faut restreindre à quelques hommes libres, à quelques Chefs de famille la culture des Arts & des terres ; lesquels même s'y donnent le moins qu'ils peuvent

Il n'en étoit pas de même chez les Romains : la République se servoit avec un avantage infini de ce Peuple d'esclaves. Chacun d'eux avoit son pecule qu'il possédoit aux conditions que son Maître lui imposoit : avec ce pecule

cule il travailloit, & se tournoit du côté où le portoit son industrie. Celui-ci faisoit la Banque; celui-là se donnoit au Commerce de la Mer; l'un vendoit des marchandises en détail; l'autre s'appliquoit à quelque Art mécanique; ou bien affermoit & faisoit valoir des terres: mais il n'y en avoit aucun qui ne s'attachât de tout son pouvoir à faire profiter ce pecule, qui lui procuroit en même tems l'aisance dans la servitude presente; & l'espérance d'une liberté future: cela faisoit un Peuple laborieux, animoit les Arts & l'industrie.

Ces esclaves devenus riches par leurs soins & leur travail, se faisoient affranchir, & devenoient Citoyens. La République se reparoit sans cesse; & recevoit dans son sein de nouvelles familles, à mesure que les anciennés se détruisoient.

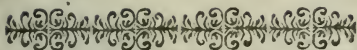
J'aurai

J'aurai peut-être dans mes Lettres suivantes occasion de te prouver, que plus il y a d'hommes dans un Etat, plus le Commerce y fleurit : je prouverai aussi facilement, que plus le Commerce y fleurit, plus le nombre des hommes y augmente : ces deux choses s'entr'aident, & se favorisent necessairement.

Si cela est ; combien ce nombre prodigieux d'Esclaves toujours laborieux devoit-il s'accroître & s'augmenter ? L'industrie, & l'abondance les faisoit naître ; & eux de leur côté faisoient naître l'abondance, & l'industrie.

*A Paris le 16. de la Lune
de Chahban 1718.*





L E T T R E CII.

U S B E K *au même.*

Nous avons jusques ici parlé des Pays Mahometans, & cherché la raison pourquoi ils étoient moins peuplez que ceux, qui étoient soumis à la Domination des Romains : examinons à present ce qui a produit cet effet chez les Chrétiens.

Le divorce étoit permis dans la Religion Payenne, & il fut défendu aux Chrétiens. Ce changement, qui parut d'abord de si petite conséquence, eut insensiblement des suites terribles, & telles qu'on peut à peine les croire.

On ôta non seulement toute la douceur du mariage, mais aussi l'on donna atteinte à sa fin : en

Tome II.

H

vou-

voulant resserrer ses nœuds , on les relâcha : & au lieu d'unir les cœurs , comme on le pretendoit , on les sépara pour jamais.

Dans une action si libre , & où le cœur doit avoir tant de part , on mit la gêne , la nécessité , & la fatalité du destin même. On compta pour rien les dégoûts , les caprices , & l'insociabilité des humeurs : on voulut fixer le cœur ; c'est à dire ce qu'il y a de plus variable , & de plus inconstant dans la nature : on attachas sans retour , & sans espérance , des gens accablez l'un de l'autre , & presque toujours mal assortis : & l'on fit comme ces Tyrans , qui faisoient lier des hommes vivans à des corps morts.

Rien ne contribuoit plus à l'attachement mutuel , que la faculté du divorce : un mari & une femme étoient portez à supporter patiemment les peines domestiques ,

ques, ſçachant qu'ils étoient maîtres de les faire finir ; & ils gardoient ſouvent ce pouvoir en main toute leur vie, ſans en uſer ; par cette ſeule conſideration , qu'ils étoient libres de le faire.

Il n'en eſt pas de même des Chrétiens, que leurs peines préſentes deſeſperent pour l'avenir : ils ne voyent dans les déſagrémens du mariage , que leur durée, & pour ainſi dire, leur éternité : de là viennent les degouts, les diſcordes, les mepris ; & c'eſt autant de perdu pour la poſterité. A peine a-t-on trois ans de mariage, qu'on en neglige l'eſſentiel : on paſſe enſemble trente ans de froideur : il ſe forme des ſeparations inteſtines auffi fortes, & peut-être plus pernicieuſes que ſi elles étoient publiques : chacun vit, & reſte de ſon côté ; & tout cela au préjudice des races futures. Bien-tôt un

homme degouté d'une femme éternelle, se livrera aux filles de joye; commerce honteux, & si contraire à la Societé; lequel, sans remplir l'objet du mariage, n'en représente tout au plus que les plaisirs.

Si de deux personnes ainsi liées, il y en a une, qui n'est pas propre au dessein de la nature, & à la propagation de l'espece, soit par son temperament, soit par son âge, elle ensevelit l'autre avec elle, & la rend aussi inutile qu'elle l'est elle-même.

Il ne faut donc pas s'étonner si l'on voit chez les Chrétiens tant de mariages fournir un si petit nombre de Citoyens : le divorce est aboli : les mariages mal assortis ne se raccommoient plus : les femmes ne passent plus comme chez les Romains successive-ment dans les mains de plusieurs maris, qui en tiroient dans le che-
min

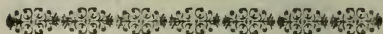
min le meilleur parti qu'il étoit possible.

J'ose le dire , si dans une République comme Lacedemone , où les Citoyens étoient sans cesse gênés par des Loix singulieres , & subtiles , & dans laquelle il n'y avoit qu'une famille , qui étoit la République ; il avoit été établi que les maris changeassent de femmes tous les ans , il en seroit né un Peuple innombrable.

Il est assez difficile de faire bien comprendre la raison qui a porté les Chrétiens à abolir le divorce : Le mariage , chez toutes les Nations du monde , est un contrat susceptible de toutes les Conventions , & on n'en a dû bannir que celles , qui auroient pû en affoiblir l'objet : mais les Chrétiens ne le regardent pas dans ce point de vuë : aussi ont-ils bien de la peine à dire ce que c'est : Ils ne le font pas consi-

ter dans le plaisir des sens : au contraire, comme je te l'ai déjà dit, il semble qu'ils veulent l'en bannir autant qu'ils peuvent: mais c'est une image, une figure, & quelque chose de mystérieux, que je ne comprends point.

*A Paris le 19. de la Lune
de Chahban. 1718.*



L E T T R E CIII.

U S B E K *au même.*

LA prohibition du divorce n'est pas la seule cause de la depopulation des Pays Chrétiens : le grand nombre d'Eunuques, qu'ils ont parmi eux, n'en est pas une moins considérable.

Je parle des Prêtres & des Dervis de l'un & de l'autre Sexe, qui se voient à une continence éter-

éternelle : c'est chez les Chrétiens la vertu par excellence ; en quoi je ne les comprends pas ; ne sçachant ce que c'est qu'une vertu , dont il ne résulte rien.

Je trouve que leurs Docteurs se contredisent manifestement , quand ils disent que le Mariage est saint , & que le Celibat , qui lui est opposé , l'est encore davantage : sans compter qu'en fait de préceptes , & de Dogmes fondamentaux , le bien est toujours le mieux.

Le nombre de ces gens faisant profession de Celibat , est prodigieux : les peres y condamnoient autrefois les enfans dès le berceau : aujourd'hui ils s'y voient eux-mêmes dès l'âge de quatorze ans ; ce qui revient à peu près à la même chose.

Ce metier de Continence a aneanti plus d'hommes , que les pestes , & les guerres les plus

sanglantes n'ont jamais fait. On voit dans chaque Maison Religieuse une famille éternelle, où il ne naît personne, & qui s'entretient aux depens de toutes les autres : ces maisons sont toujours ouvertes comme autant de gouffres, où s'ensevelissent les races futures.

Cette Politique est bien différente de celle des Romains, qui établissoient des Loix penales contre ceux, qui se refusoient aux Loix du mariage, & vouloient jouir d'une liberté, si contraire à l'utilité publique.

Je ne te parle ici que des pays Catholiques. Dans la Religion Protestante tout le monde est en droit de faire des enfans : elle ne souffre ni Prêtres ni Dervis : & si dans l'établissement de cette Religion, qui ramenoit tout aux premiers tems, ses fondateurs n'avoient été accusés sans cesse d'in-
tem-

temperance, il ne faut pas douter qu'après avoir rendu la pratique du mariage universelle, ils n'en eussent encore adouci le joug & achevé d'ôter toute la barrière, qui separe en ce point le Nazaréen, & Mahomet.

Mais quoiqu'il en soit; il est certain que la Religion donne aux Protestans un avantage infini sur les Catholiques.

J'ose le dire, dans l'état présent où est l'Europe; il n'est pas possible que la Religion Catholique y subsiste cinq cens ans.

Avant l'abaissement de la puissance d'Espagne, les Catholiques étoient beaucoup plus forts que les Protestans : ces derniers sont peu à peu parvenus à un Equilibre; & aujourd'hui la balance commence à l'emporter de leur côté: cette superiorité augmentera tous les jours; les Protestans deviendront plus riches, & plus

puissans; & les Catholiques plus foibles.

Les Pays Protestans doivent être, & sont réellement plus peuplez, que les Catholiques; d'où il suit premierement, que les tributs y sont plus considerables, parcequ'ils augmentent à proportion de ceux qui les payent.

Secondement, que les terres y sont mieux cultivées. Enfin que le Commerce y fleurit davantage, parce qu'il y a plus de gens qui ont une fortune à faire, & qu'avec plus de besoins, on y a plus de ressources pour les remplir. Quand il n'y a que le nombre de gens suffisans pour la culture des terres, il faut que le Commerce perisse : & lorsqu'il n'y a que celui qui est necessaire pour entretenir le Commerce, il faut que la culture des terres manque; c'est-à-dire, il faut que tous les deux

deux tombent en même tems ; parce que l'on ne s'attache jamais à l'un, que ce ne soit aux depens de l'autre.

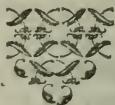
Quant aux Pays Catholiques, non seulement la culture des terres y est abandonnée ; mais même l'industrie y est pernicieuse : elle ne consiste qu'à apprendre cinq ou six mots d'une Langue morte : dès qu'un homme a cette provision par devers lui ; il ne doit plus s'embarasser de sa fortune : il trouve dans le Cloître une vie tranquille, qui dans le monde lui auroit coûté des sueurs, & des peines.

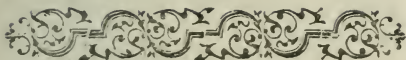
Ce n'est pas tout ; les Dervis ont en leurs mains presque toutes les richesses de l'Etat : c'est une Société de gens avares, qui prennent toujours, & ne rendent jamais : ils accumulent sans cesse des revenus, pour acquérir des capitaux : tant de richesses tom-
H 6 bent,

bent, pour ainsi dire, en paralysie; plus de circulation; plus de Commerce; plus d'Arts; plus de Manufactures.

Il n'y a point de Prince Protestant, qui ne leve sur ses Peuples dix fois plus d'impôts, que le Pape n'en leve sur ses Sujets : cependant ces derniers sont misérables, pendant que les autres vivent dans l'opulence : le Commerce ranime tout chez les uns; & le Monachisme porte la mort par tout chez les autres.

*A Paris le 26. de la Lune
de Chahban 1718.*





L E T T R E C I V.

U S B E K *au même.*

Nous n'avons plus rien à dire de l'Asie & de l'Europe : passons à l'Afrique. On ne peut gueres parler quē de ses Côtes, parce qu'on n'en connoît pas l'intérieur.

Celles de Barbarie, où la Religion Mahometane est établie, ne sont plus si peuplées qu'elles étoient du tems des Romains, par les raisons que nous avons déjà dites. Quant aux côtes de Guinée; elles doivent être furieusement degarnies depuis deux cens ans, que les petits Rois, ou Chefs des Villages vendent leurs Sujets aux Princes d'Europe, pour les

porter dans leurs Colonies en Amerique.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que cette Amerique, qui reçoit tous les ans tant de nouveaux Habitans, est elle-même deserte, & ne profite point des pertes continuelles de l'Afrique. Ces Esclaves qu'on transporte dans un autre Climat, y perissent à milliers : & les travaux des Mines où l'on occupe sans cesse & les naturels du Pays, & les étrangers ; les exhalaisons malignes, qui en sortent ; le vif argent, dont il faut faire un continuel usage, les détruisent sans ressource.

Il n'y a rien de si extravagant que de faire perir un nombre innombrable d'hommes, pour tirer du fond de la terre l'Or & l'Argent ; ces metaux d'eux-mêmes absolument inutiles ; & qui ne sont des richesses, que parce qu'on

P E R S A N E S. 183
qu'on les a choisis pour en être
les signes.

*A Paris le dernier de la Lune
de Chahban. 1718.*

L E T T R E C V.

U. S B E K *au même.*

LA fecondité d'un Peuple de-
pend quelquefois des plus pe-
tites circonstances du monde;
de maniere qu'il ne faut souvent
qu'un nouveau tour dans son ima-
gination , pour le rendre beau-
coup plus nombreux qu'il n'étoit.

Les Juifs toujours exterminiez,
& toujours renaissans, ont repa-
ré leurs pertes & leurs destruc-
tions continuelles, par cette seu-
le esperance qu'ont parmi eux
toutes les familles, d'y voir naî-
tre un Roi puissant , qui sera le
Maître de la terre.

Les

Les anciens Rois de Perse n'avoient tant de milliers de Sujets, qu'à cause de ce dogme de la Religion des Mages, que les actes les plus agreables à Dieu que les hommes pussent faire, c'étoit de faire un enfant, labourer un champ, & planter un arbre.

Si la chine a dans son sein un Peuple si prodigieux ; cela ne vient que d'une certaine maniere de penser : car comme les enfans regardent leurs peres comme des Dieux, qu'ils les respectent comme tels dès cette vie ; qu'ils les honorent après leur mort par des sacrifices, dans lesquels ils croient que leurs ames aneanties dans le Tyen, reprennent une nouvelle vie ; chacun est porté à augmenter une famille si soumise dans cette vie, & si necessaire dans l'autre.

D'un autre côté les Pays des Mahometans deviennent tous les
jours

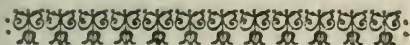
jours deserts, à cause d'une opinion, qui, toute sainte qu'elle est, ne laisse pas d'avoir des effets très-pernîcieux, lorsqu'elle est enracinée dans les esprits. Nous nous regardons comme des Voyageurs qui ne doivent penser qu'à une autre patrie : les travaux utiles & durables, les soins pour assûrer la fortune de nos enfans ; les projets qui tendent au delà d'une vie courte & passagere, nous paroissent quelque chose d'extravagant. Tranquilles pour le present, sans inquietude pour l'avenir, nous ne prenons la peine ni de reparer les édifices publics ; ni de defricher les terres incultes ; ni de cultiver celles qui sont en état de recevoir nos soins : nous vivons dans une insensibilité generale, & nous laissons tout faire à la Providence.

C'est un esprit de vanité qui a établi chez les Européens l'injuste
te

te droit d'Aînesse, si defavorable à la propagation ; en ce qu'il porte l'attention d'un pere sur un seul de ses enfans, & détourne ses yeux de tous les autres ; en ce qu'il l'oblige, pour rendre solide la fortune d'un seul, de s'opposer à l'établissement de plusieurs ; enfin en ce qu'il détruit l'égalité des Citoyens qui en fait toute l'opulence.

*De Paris le 4. de la Lune
de Rhamazan 1718.*





L E T T R E C V I.

U S B E K *au même.*

LEs Pays habitez par les Sauvages sont ordinairement peu peuplez , par l'éloignement qu'ils ont presque tous pour le travail , & la culture de la terre. Cette malheureuse aversion est si forte, que lorsqu'ils font quelque imprecation contre quelqu'un de leurs ennemis ; ils ne lui souhaitent autre chose, que d'être réduit à labourer un champ ; croyant qu'il n'y a que la chasse , & la pêche , qui soit un exercice noble , & digne d'eux.

Mais comme il y a souvent des années , où la chasse & la pêche rendent très-peu ; ils sont desolez par des famines frequentes :

sans

fans compter qu'il n'y a pas de Pays si abondant en gibier, & en poisson, qui puisse donner la subsistance à un grand Peuple: parce que les animaux fuient toujours les endroits trop habitez.

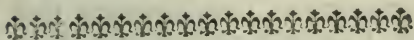
D'ailleurs les bourgades de Sauvages, au nombre de deux ou trois cens habitans, détachées les unes des autres, ayant des intérêts aussi separez que ceux de deux Empires, ne peuvent pas se soutenir : parce qu'elles n'ont pas la ressource des grands Etats, dont toutes les parties se répondent, & se secourent mutuellement.

Il y a chez les Sauvages une autre coûtume, qui n'est pas moins pernicieuse que la premiere; c'est la cruelle habitude où sont les femmes, de se faire avorter; afin que leur grossesse ne les rende pas desagreables à leurs maris.

Il y a ici des Loix terribles contre ce desordre; elles vont jusques

P E R S A N E S. 189
ques à la fureur. Toute fille,
qui n'a point été déclarer sa gros-
se au Magistrat, est punie de
mort, si son fruit perit : la pu-
deur & la honte, les accidens
mêmes, ne l'excusent jamais.

*A Paris le 9. de la Lune
de Rhamazan. 1718.*



LETTRE CVII.

U S B E K *au même.*

L'Effet ordinaire des Colonies
est d'affoiblir les Pays, d'où on
les tire ; sans peupler ceux où
on les envoie.

Il faut que les hommes restent
où ils sont : il y a des maladies qui
viennent de ce qu'on change un
bon air contre un mauvais ; d'au-
tres qui viennent précisément de
ce qu'on en change.

Quand

Quand un Pays est desert, c'est un prejugué de quelque vice particulier dans la nature du Climat : ainsi quand on ôte les hommes d'un Ciel heureux, pour les envoyer dans un tel Pays ; on fait précisément le contraire de ce qu'on se propose.

Les Romains sçavoient cela par experience : ils releguoient tous les Criminels en Sardaigne ; & ils y faisoient passer des Juifs ; ils falloit se consoler de leur perte, chose que le mépris qu'ils avoient pour ces miserables, rendoit très-facile.

Le grand Cha-Abas voulant ôter aux Turcs le moyen d'entretenir de grosses armées sur les frontieres, transporta presque tous les Armeniens hors de leur Pays, & en envoya plus de vint mille familles dans la Province de Guilan, qui perirent presque toutes en très-peu de tems.

Tous

Tous les transports de Peuples faits à Constantinople, n'ont jamais réuſſi.

Ce nombre prodigieux de Negres , dont nous avons parlé, n'a point rempli l'Amerique.

Depuis la destruction des Juifs ſous Adrien, la Palestine eſt ſans Habitans.

Il faut donc avouër, que les grandes destructions ſont preſque irreparables; parce qu'un Peuple qui manque à un certain point, reſte dans le même état : & ſi par hazard il ſe rétablit, il faut des ſiècles pour cela.

Que ſi dans un état de déſaillance, la moindre des circonſtances, dont nous avons parlé, vient à concourir; non ſeulement il ne ſe repare pas; mais il deperit tous les jours, & tend à ſon anéantiſſement.

L'expulſion des Maures d'Eſpagne, ſe fait encore ſentir comme

me le premier jour : bien loin que ce vuide se remplisse, il devient tous les jours plus grand.

Depuis la dévastation de l'Amerique, les Espagnols qui ont pris la place de ses anciens Habitans, n'ont pû la repeupler : au contraire, par une fatalité, que je ferois mieux de nommer une justice Divine, les Destructeurs se détruisent eux-mêmes, & se consomment tous les jours.

Les Princes ne doivent donc point songer à peupler de grands Pays par des Colonies : je ne dis pas qu'elles ne réussissent quelquefois : il y a des Climats si heureux, que l'Espece s'y multiplie toujours : témoin ces Isles * qui ont été peuplées par des malades que quelques Vaisseaux y avoient abandonnez, & qui y recouvroient aussi tôt la santé.

Mais

* L'Auteur parle peut-être de l'Isle de Bourbon.

Mais quand ces Colonies réussiroient ; au lieu d'augmenter la puissance, elles ne feroient que la partager, à moins qu'elles n'eussent très-peu d'étendue ; comme sont celles, que l'on envoie pour occuper quelque place pour le Commerce.

Les Cartaginois avoient comme les Espagnols découvert l'Amérique, ou au moins de grandes Îles dans lesquelles ils faisoient un Commerce prodigieux : mais quand ils virent le nombre de leurs Habitans diminuer ; cette sage République défendit à ses Sujets ce Commerce, & cette Navigation.

J'ose le dire : au lieu de faire passer les Espagnols dans les Indes, il faudroit faire repasser tous les Indiens, & tous les Metifs en Espagne : il faudroit rendre à cette Monarchie tous ses Peuples dispersés : & si la moitié seule-

ment de ces grandes Colonies le conservoit, l'Espagne deviendrait la Puissance de l'Europe la plus redoutable.

On peut comparer les Empires à un arbre, dont les branches trop étenduës ôtent tout le suc du tronc, & ne servent qu'à faire de l'ombrage.

Rien ne devoit corriger les Princes de la fureur des Conquêtes lointaines, que l'exemple des Portugais, & des Espagnols.

Ces deux Nations ayant conquis avec une rapidité inconcevable des Royaumes immenses; plus étonnez de leurs victoires, que les Peuples vaincus de leur défaite; songerent aux moyens de les conserver : ils prirent chacun pour cela une voye differente.

Les Espagnols desesperans de retenir les Nations vaincuës dans la fidelité, prirent le parti de les exterminer, & d'y envoyer d'Es-
pagne

pagne des Peuples fidèles : jamais dessein horrible ne fut plus ponctuellement exécuté. On vit un Peuple aussi nombreux que tous ceux de l'Europe ensemble, disparaître de la terre à l'arrivée de ces Barbares, qui semblerent, en découvrant les Indes, avoir voulu en même tems découvrir aux hommes, quel étoit le dernier période de la cruauté.

Par cette barbarie ils conserverent ce Pays sous leur domination. Juge par là combien les Conquêtes sont funestes, puisque les effets en sont tels. Car enfin ce remede affreux étoit unique : comment auroient-ils pû retenir tant de millions d'hommes dans l'obéissance ? Comment soutenir une guerre civile de si loin ? Que feroient-ils devenus, s'ils avoient donné le tems à ces Peuples de revenir de l'admiration où ils étoient de l'arrivée de ces nou-

veaux Dieux, & de la crainte de leurs foudres?

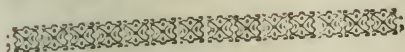
Quant aux Portugais, ils prirent une voye toute opposée: ils n'employèrent pas les cruautéz: aussi furent-ils bien-tôt chassés de tous les Pays, qu'ils avoient decouvert: les Hollandois favorisèrent la rebellion de ces Peuples, & en profiterent.

Quel Prince envieroit le sort de ces Conquerans? qui voudroit de ces Conquêtes à ces conditions? Les uns en furent aussi-tôt chassés; les autres en firent des deserts, & rendirent de même leur propre pays.

C'est le destin des Heros de se ruiner à conquerir des Pays, qu'ils perdent soudain; ou à soumettre des Nations qu'ils sont obligez eux-mêmes de détruire; comme cet insensé, qui se consumoit à acheter des Statuës, qu'il jettoit dans la Mer,
&

P E R S A N E S. 197
& des glaces , qu'il brisoit
aussi-tôt.

*A Paris le 18 de la Lune
de Rhamazan. 1718.*



LETTRE CVIII.

U S B E K *au même.*

LA douceur du Gouvernement
contribuë merveilleusement à
la propagation de l'espece. Tou-
tes les Républiques en sont une
preuve constante ; & plus que
toutes, la Suisse & la Hollande, qui
sont les deux plus mauvais Pays
de l'Europe, si l'on considère la
nature du terrain ; & qui cepen-
dant sont les plus peuplés.

Rien n'attire plus les Etran-
gers que la liberté, & l'opulen-
ce, qui la suit toujours : l'une se
fait rechercher par elle-même ; &

les besoins attirent dans les Pays, où l'on trouve l'autre.

L'Espèce se multiplie dans un Pays où l'abondance fournit aux enfans; sans rien diminuer de la subsistance des peres.

L'Egalité même des Citoyens, qui produit ordinairement de l'égalité dans les fortunes, porte l'abondance, & la vie dans toutes les parties du Corps Politique, & la répand par tout.

Il n'en est pas de même des Pays soumis au pouvoir arbitraire : le Prince, les Courtisans, & quelques particuliers possèdent toutes les richesses; pendant que tous les autres gemissent dans une pauvreté extrême.

Si un homme est mal à son aise, & qu'il sente qu'il fera des enfans plus pauvres que lui; il ne se mariera pas; ou s'il se marie, il craindra d'avoir un trop grand nombre d'enfans, qui pourroient achever

chever de déranger sa fortune, & qui descendroient de la condition de leur pere.

J'avouë que le Rustique ou Pay-san étant une fois marié, peuplera indifferemment, soit qu'il soit riche, soit qu'il soit pauvre : cette consideration ne le touche pas : il a toujours un heritage sûr à laisser à ses enfans, qui est son hoyau ; & rien ne l'empêche jamais de suivre aveuglément l'instinct de la Nature.

Mais à quoi servent dans un Etat ce nombre d'enfans, qui languissent dans la misere ? Ils perissent presque tous à mesure qu'ils naissent : ils ne prospèrent jamais : foibles & debiles, ils meurent en détail de mille manieres, tandis qu'ils sont emportez en gros par les frequentes maladies populaires, que la misere & la mauvaise nourriture produisent toujours : ceux qui en échappent, attei-

gnent l'âge viril, sans en avoir la force, & languissent tout le reste de leur vie.

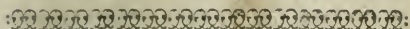
Les hommes sont comme les plantes, qui ne croissent jamais heureusement, si elles ne sont bien cultivées : chez les peuples misérables l'Espèce perd, & même quelquefois degénere.

La France peut fournir un grand exemple de tout ceci. Dans les guerres passées, la crainte où étoient tous les enfans de famille qu'on ne les enrôlât dans la milice, les obligeoit de se marier, & cela dans un âge trop tendre, & dans le sein de la pauvreté. De tant de Mariages il naissoit bien des enfans, que l'on cherche encore en France, & que la misère, la famine, & les maladies en ont fait disparoître.

Que si dans un Ciel aussi heureux, dans un Royaume aussi policé que la France, on fait de
pareilles

pareilles remarques ; que fera ce dans les autres États ?

*A Paris le 23. de la Lune
de Rhamazan. 1718.*



LETTRE CIX.

USBEK AU MOLLACK ME-
HEMET ALI, *Gardien des
trois Tombeaux à Com.*

Que nous servent les Jeûnes des Immaums, & les Cilices des Mollacks ? La main de Dieu s'est deux fois apesantie sur les enfans de la Loi : le Soleil s'obscurcit, & semble n'éclairer plus que leurs défaites : leurs armées s'assembloient, & elles sont dissipées comme la poussière.

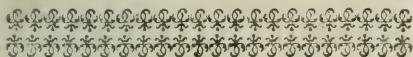
L'Empire des Osmanlins est ébranlé par les deux plus grands échecs, qu'il ait jamais reçu : un

Moufti Chrétien ne le foutient qu'à peine : le grand Vizir d'Allemagne eft le fleau de Dieu, envoyé pour châtier les Sectateurs d'Omar; il porte par tout la colere du Ciel irrité contre leur rebellion, & leur perfidie.

Eſprit ſacré des Immaums, tu pleures nuit & jour ſur les enfans du Prophète que le deteſtable Omar a devoyez : tes entrailles ſ'émeuvent à la vuë de leurs malheurs : tu deſires leur converſion & non pas leur perte : tu voudrois les voir réunis ſous l'étendart d'Ally, par les larmes des Saints, & non pas diſperſez dans les Montagnes, & dans les deſerts, par la terreur des Infidelles.

*A Paris le 1. de la Lune
de Chalval. 1718.*





L E T T R E C X.

R I C A à ***.

ON est bien embarrassé dans toutes les Religions, quand il s'agit de donner une idée des plaisirs, qui sont destinez à ceux qui ont bien vécu. On épouvante facilement les mechans par une longue suite de peines, dont on les menace : mais pour les gens vertueux, on ne sçait que leur promettre : il semble que la nature des plaisirs soit d'être d'une courte durée ; l'imagination a peine à en représenter d'autres.

J'ai vû des Descriptions du Paradis capables d'y faire renoncer tous les gens de bon sens ; les uns font jouer sans cesse de la flute ces ombres heureuses : d'autres

les condamnent au supplice de se promener éternellement : d'autres enfin qui les font rêver là haut aux maîtresses d'ici bas , n'ont pas cru que cent millions d'années fussent un terme assez long , pour leur ôter le goût de ces inquietudes amoureuses.

Je me souviens à ce propos d'une Histoire que j'ai ouï raconter à un homme qui avoit été dans le Pays du Mogol : elle fait voir que les Prêtres Indiens ne sont pas moins steriles que les autres, dans les idées qu'ils ont des plaisirs du Paradis.

Une femme qui venoit de perdre son mari vint en ceremonie chez le Gouverneur de la Ville , lui demander permission de se brûler : mais comme dans les Pays soumis aux Mahometans , on abolit tant qu'on peut cette cruelle coutume , il la refusa absolument.

Lorsqu'elle vit ses prieres impuis-

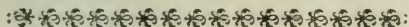
puissantes, elle se jetta dans un furieux emportement. Voyez, disoit-elle, comme on est gêné; il ne sera seulement pas permis à une pauvre femme de se brûler, quand elle en a envie! A-t-on jamais vû rien de pareil? Ma mere, ma tante, mes sœurs se sont bien brûlées: & quand je vais demander permission à ce maudit Gouverneur, il se fâche, & se met à crier comme un enragé.

Il se trouva là par hazard un jeune Bonze. Homme infidelle, lui dit le Gouverneur, est-ce toi qui as mis dans l'esprit de cette femme cette fureur? Non, dit-il, je ne lui ai jamais parlé: mais si elle m'en croit, elle consommera son Sacrifice; elle fera une action agreable au Dieu Brama; aussi en sera-t-elle bien recompensée, car elle retrouvera dans l'autre monde son mari, & elle recommencera avec lui un second mariage.

Que dites-vous , dit la femme surprise , je retrouverai mon mari ? Ah je ne me brûle pas ; il étoit jaloux , chagrin , & d'ailleurs si vieux , que si le Dieu Brama n'a point fait sur lui quelque reforme , sûrement il n'a pas besoin de moi : me brûler pour lui ? pas seulement le bout du doigt pour le retirer du fond des Enfers. Deux vieux Bonzes qui me séduisoient , & qui sçavoient de quelle maniere je vivois avec lui , n'avoient garde de me tout dire : mais si le Dieu Brama n'a que ce present à me faire , je renonce à cette beatitude. Monsieur le Gouverneur , je me fais Mahometane : & pour vous , dit-elle en regardant le Bonze , vous pouvez , si vous voulez , aller dire à mon mari , que je me porte fort bien.

*A Paris le 2. de la Lune
de Chalval 1718.*

L E T.



LETTRE CXI.

R I C A *à* U S B E K.

A * * *

JE t'attens ici demain; cependant je t'envoie tes Lettres d'Ispahan : les miennes portent que l'Ambassadeur du Grand Mogol a reçu ordre de sortir du Royaume. On ajoute qu'on a fait arrêter le Prince oncle du Roi, qui est chargé de son éducation, qu'on l'a fait conduire dans un Château, où il est très-étroitement gardé ; & qu'on l'a privé de tous ses honneurs : je suis touché du sort de ce Prince, & je le plains.

Je te l'avouë, Usbek, je n'ai jamais vû couler les larmes de personne, sans en être attendri : je sens de l'humanité pour les malheureux.

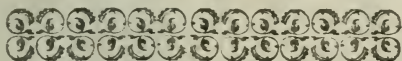
heureux , comme s'il n'y avoit qu'eux qui fussent hommes : & les Grands mêmes , pour lesquels je trouve dans mon cœur de la dureté , quand ils sont élevés ; je les aime si tôt qu'ils tombent.

En effet , qu'ont-ils affaire dans la prospérité d'une inutile tendresse ? Elle approche trop de l'égalité : ils aiment bien mieux du respect , qui ne demande point de retour : mais si tôt qu'ils sont déchus de leur grandeur ; il n'y a que nos plaintes , qui puissent leur en rappeler l'idée.

Je trouve quelque chose de bien naïf , & même de bien grand dans les paroles d'un Prince , qui prêt de tomber entre les mains de ses Ennemis , voyant ses Courtisans autour de lui qui pleuroient : je sens , leur dit-il , à vos larmes que je suis encore votre Roi.

*A Paris le 3. de la Lune.
de Chalval. 1718.*

L E T-



L E T T R E C X I I .

R I C A à I B B E N .

A Smirne.

TU as ouï parler mille fois du fameux Roi de Suede : il asiegeoit une place dans un Royaume qu'on nomme la Norwege ; comme il visitoit la tranchée seul avec un Ingenieur ; il a reçu un coup dans la tête dont il est mort. On a fait sur le champ arrêter son premier Ministre ; les Etats se sont assemblez , & l'ont condamné à perdre la tête.

Il étoit accusé d'un grand Crime : c'étoit d'avoir calomnié la Nation , & de lui avoir fait perdre la confiance de son Roi : forfait qui, selon moi, merite mille morts.

Car

Car enfin, si c'est une mauvaise action de noircir dans l'esprit du Prince, le dernier de ses Sujets: qu'est-ce lorsque l'on noircit la Nation entiere, & qu'on lui ôte la bienveillance de celui, que la Providence a établi pour faire son bonheur?

Je voudrois que les hommes parlassent aux Rois, comme les Anges parlent à notre St. Prophète.

Tu sçais que dans les banquets sacrez, où le Seigneur des Seigneurs descend du plus sublime Trône du monde, pour se communiquer à ses Esclaves; je me suis fait une Loi severe de captiver une Langue indocile : on ne m'a jamais vû abandonner une seule parole, qui pût être amere au dernier de ses Sujets : quand il m'a fallu cesser d'être sobre, je n'ai point cessé d'être honnête homme; & dans cette épreuve de notre fidelité,

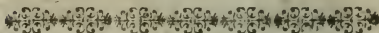
lité, j'ai risqué ma vie, & jamais ma vertu.

Je ne sçais comment il arrive qu'il n'y a presque jamais de Prince si mechant, que son Ministre ne le soit encore davantage : s'il fait quelque action mauvaise, elle a presque toujours été suggérée : de maniere que l'ambition des Princes n'est jamais si dangereuse, que la bassesse d'ame de ses Conseillers : mais comprends-tu qu'un homme, qui n'est que d'hier dans le Ministère, qui peut-être n'y sera pas demain, puisse devenir dans un moment l'Ennemi de lui-même, de sa famille, de sa Patrie, & du Peuple qui naîtra à jamais de celui qu'il va faire opprimer ?

Un Prince a des passions; le Ministre les remuë : c'est de ce côté-là qu'il dirige son Ministère : il n'a point d'autre but, ni n'en veut connoître : les Courtisans

le seduisent par leurs loüanges;
& lui le flatte plus dangereuse-
ment par ses Conseils, par les
deffeins qu'il lui inspire, & par les
maximes qu'il lui propose.

*A Paris le 25. de la Lune
de Saphar. 1719.*



L E T T R E C X I I I.

R I C A à U S B E K.

*A * * *.*

JE passois l'autre jour sur le Pont
neuf avec un de mes amis : il
rencontra un homme de sa con-
noissance qu'il me dit être un
Geometre ; & il n'y avoit rien
qui n'y parût : car il étoit d'une
réverie profonde : il fallut que
mon ami le tirât long-tems par
la manche, & le secouât pour
le faire descendre jusques à lui ;
tant il étoit occupé d'une Cour-
be,

be, qui le tourmentoit peut-être depuis plus de huit jours : ils se firent tous deux beaucoup d'honnêtetés, & s'apprirent réciproquement quelques nouvelles Littéraires : ces discours les menerent jusques sur la porte d'un Caffé, où j'entrai avec eux.

Je remarquai que notre Geometre y fut reçu de tout le monde avec empressement, & que les Garçons du Caffé en faisoient beaucoup plus de cas, que de deux Mousquetaires qui étoient dans un coin : pour lui, il parut qu'il se trouvoit dans un lieu agréable ; car il derida un peu son visage, & se mit à rire, comme s'il n'avoit pas eu la moindre teinture de Geometrie.

Cependant son esprit regulier toisoit tout ce qui se disoit dans la Conversation : il ressembloit à celui, qui dans un Jardin coupoit avec son épée la tête des fleurs, qui
s'ele-

s'élevoient au dessus des autres : martyr de sa justesse , il étoit offensé d'une saillie , comme une vuë délicate est offensée par une lumiere trop vive : rien pour lui n'étoit indifferant , pourvû qu'il fût vrai : aussi sa conversation étoit-elle singuliere. Il étoit arrivé ce jour-là de la Campagne avec un homme , qui avoit vû un Château superbe , & des Jardins magnifiques : & il n'avoit vu lui qu'un bâtiment de soixante pieds de long , sur trente-cinq de large ; & un bosquet barlong de dix arpens : il auroit fort souhaitté que les regles de la perspective eussent été tellement observées , que les Allées des avenues eussent paru par tout de même largeur ; & il auroit donné pour cela une methode infaillible. Il parut fort fatisfait d'un Cadran qu'il y avoit demêlé , d'une structure fort singuliere :

&

& ils'échauffa fort contre un Sçavant qui étoit auprès de moi , qui malheureusement lui demanda , si ce Cadran marquoit les heures Babylonniennes. Un Nouvelliste parla du bombardement du Château de Fontarabie , & il nous donna soudain les proprietez de la ligne , que les bombes avoient décrite en l'air ; & charmé de sçavoir cela , il voulut en ignorer entierement le succès. Un homme se plaignoit d'avoir été ruiné l'Hiver d'auparavant par une inondation : Ce que vous me dites là m'est fort agreable , dit alors le Geometre : je vois que je ne me suis pas trompé dans l'observation , que j'ai faite ; & qu'il est au moins tombé sur la terre deux pouces d'eau , plus que l'année passée.

Un moment après il sortit , & nous le suivîmes : comme il alloit assez vite , & qu'il negligeoit de
regar-

regarder devant lui , il fut rencontré directement par un autre homme : ils se choquerent rudement ; & de ce coup ils rejaillirent chacun de leur côté en raison reciproque de leur vîtesse , & de leurs masses : quand ils furent un peu revenus de leur étourdissement ; cet homme portant la main sur le front , dit au Geometre. Je suis bien aise que vous m'ayez heurté ; car j'ai une grande nouvelle à vous apprendre : je viens de donner mon Horace au public. Comment , dit le Geometre , il y a deux mille ans qu'il y est. Vous ne m'entendez pas , reprit l'autre ; c'est une Traduction de cet ancien Auteur, que je viens de mettre au jour ; il y a vint ans que je m'occupe à faire des Traductions.

Quoi , Monsieur , dit le Geometre ; il y a vint ans que vous ne pensez pas ? Vous parlez pour
les

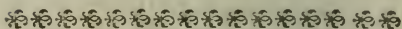
les autres , & ils pensent pour vous ? Monsieur , dit le Sçavant , croyez-vous que je n'aye pas rendu un grand service au public de lui rendre la lecture des bons Auteurs familiere ? Je ne dis pas tout-à-fait cela ; j'estime autant qu'un autre les sublimes Genies , que vous travestissez : mais vous ne leur ressemblerez point ; car si vous traduisez toujours , on ne vous traduira jamais.

Les Traductions sont comme ces monnoyes de Cuivre , qui ont bien la même valeur qu'une piece d'or , & même sont d'un plus grand usage pour le Peuple ; mais elles sont toujours foibles , & de mauvais alloi.

Vous voulez , dites-vous , faire renaître parmi nous ces illustres morts ; & j'avouë que vous leur donnez bien un corps ; mais vous ne leur rendez pas la vie ; il y manque toujours un esprit pour les animer.

Que ne vous appliquez . vous plutôt à la recherche de tant de belles veritez , qu'un Calcul facile nous fait découvrir tous les jours ? Après ce petit conseil , ils se separerent , je crois , très-mécontents l'un de l'autre.

*De Paris le dernier de la Lune
de Rebiab 2. 1719.*



L E T T R E C X I V .

R I C A à * . * . *

JE te parlerai dans cette Lettre d'une certaine Nation qu'on appelle les Nouvellistes , qui s'assembtent dans un Jardin magnifique où leur oisiveté est toujours occupée. Ils sont très inutiles à l'Etat , & leurs discours de cinquante ans n'ont pas un effet different de celui , qu'auroit pû produire un silence aussi long :
cepen-

cependant ils se croient confidérables , parce qu'ils s'entretiennent de projets magnifiques , & traitent de grands intérêts.

La baze de leurs Conversations est une curiosité frivole & ridicule : il n'y a point de Cabinet si mystérieux , qu'ils ne prétendent pénétrer : ils ne sçauroient consentir à ignorer quelque chose : ils sçavent combien notre Auguste Sultan a de femmes ; combien il fait d'enfans toutes les années ; & quoi qu'ils ne fassent aucune depense en Espions , ils sont instruits des mesures qu'il prend pour humilier l'Empereur des Turcs , & celui des Mogols.

A peine ont-ils épuisé le present , qu'ils se précipitent dans l'avenir ; & marchent au devant de la Providence , la préviennent sur toutes les demarches des hommes : ils conduisent un General par la main ; & après l'avoir loué

de mille sotises, qu'il n'a pas faites ; ils lui en préparent mille autres, qu'il ne fera pas.

Ils font voler les armées comme les Gruës, & tomber les murailles comme des Cartons : ils ont des ponts sur toutes les Rivières ; des routes secrètes dans toutes les montagnes ; des magasins immenses dans les sables brûlans : il ne leur manque que le bon sens.

Il y a un homme avec qui je loge, qui reçut cette Lettre d'un Nouvelliste : comme elle m'a paru singulière, je la gardai ; la voici.

MONSIEUR,

JE me trompe rarement dans mes conjectures sur les affaires du tems : le premier Janvier 1711. je predis que l'Empereur Joseph mourroit dans le cours de l'année : il est vrai que

que comme il se portoit fort bien, je crus que je me ferois moquer de moi, si je m'expliquois d'une maniere bien claire; ce qui fit que je me servis de termes un peu énigmatiques: mais les gens qui sçavent raisonner, m'entendirent bien. Le 17. Avril de la même année il mourut de la petite vérole.

Dès que la guerre fut déclarée entre l'Empereur & les Turcs, j'allai chercher nos Messieurs dans tous les coins des Tuilleries; je les assemblai près du bassin, & leur predis qu'on feroit le siege de Belgrade, & qu'il seroit pris. J'ai été assez heureux pour que ma prediction ait été accomplie: il est vrai que vers le milieu du siege je pariai cent Pistoles qu'il seroit pris le 18. Août*; il ne fut pris que le lendemain: peut-on perdre à si beau jeu?

Lorsque je vis que la Flotte d'Espagne débarquoit en Sardaigne; je

K 3

jugeai

* 1717.

jugeai qu'elle en feroit la Conquête : je le dis ; & cela se trouva vrai. Enflé de ce succès, j'ajoutai que cette Flotte victorieuse iroit débarquer à Final, pour faire la Conquête du Milanez : comme je trouvai de la résistance à faire recevoir cette idée, je voulus la soutenir glorieusement : je pariai cinquante Pistoles, & je les perdis encore : car ce Diable d'Alberoni, malgré la foi des Traitez, envoya sa Flotte en Sicile, & trompa tout à la fois deux grands Politiques, le Duc de Savoye, & moi. Tout cela, Monsieur, me dérouta si fort que j'ai résolu de prédire toujours, & de ne parier jamais. Autrefois nous ne connoissions point aux Tuilleries l'usage des paris ; & feu M. l. C. d. L. ne les souffroit gueres : mais depuis qu'une troupe de petits maitres s'est mêlée parmi nous ; nous ne sçavons plus où nous en sommes. A peine ouvrons-nous la bouche pour dire une nouvelle,

velle , qu'un de ces jeunes gens propose de parier contre.

L'autre jour comme j'ouvrois mon Manuscrit , & accommodois mes lunettes sur mon nez ; un de ces Fanfarons , saisissant justement l'intervalle du premier mot au second , me dit ; je parie cent Pistoles que non : je fis semblant de n'avoir pas fait d'attention à cette extravagance ; & reprenant la parole d'une voix plus forte , je dis : M. le Maréchal de * * *. ayant appris cela est faux , me dit-il , vous avez toujours des nouvelles extravagantes ; il n'y a pas le sens commun à tout cela. Je vous prie , Monsieur , de me faire le plaisir de me prêter trente Pistoles ; car je vous avouë que ces paris m'ont fort derangé : je vous envoie la Copie de deux Lettres que j'ai écrites au Ministre. Je suis , &c.

Lettre d'un Nouvelliste au
Ministre.

MONSEIGNEUR,

JE suis le sujet le plus zélé que le Roi ait jamais eu ; c'est moi , qui obligeai un de mes amis d'exécuter le projet , que j'avois formé d'un Livre , pour démontrer que Louis le Grand étoit plus Grand que tous les Princes , qui ont mérité le nom de Grand. Je travaille depuis long-tems à un autre Ouvrage , qui fera encore plus d'honneur à notre Nation, si votre Grandeur veut m'accorder un Privilege : mon dessein est de prouver que depuis le commencement de la Monarchie , les François n'ont jamais été battus ; & que ce que les Historiens ont dit jusques ici de nos desavantagei , sont de véritables impostures : je suis obligé de les redresser en bien des occasions ; & j'ose me flatter que je brille sur tout dans

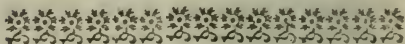
dans la Critique. Je suis, Monseigneur, &c.

MONSEIGNEUR,

DEpuis la perte que nous avons faite de M. le C. d. L. nous vous supplions d'avoir la bonté de nous permettre d'élire un President : le desordre se met dans nos Conférences ; & les affaires d'Etat n'y sont pas traitées avec la même discussion que par le passé : nos jeunes gens vivent absolument sans égard pour les Anciens ; & entr'eux sans discipline : c'est le véritable Conseil de Roboam, où les jeunes imposent aux Vieillards. Nous avons beau leur représenter que nous étions paisibles possesseurs des Tuilleries vint ans avant qu'il ne fussent au monde ; je crois qu'ils nous en chasseront à la fin , & qu'obligez de quitter ces lieux , où nous avons tant de fois évoqué les ombres de nos Heros Fran-

çois ; il faudra que nous allions tenir nos Conférences au Jardin du Roi , où dans quelque lieu plus écarté. Je suis

*A Paris le 7. de la Lune
de Gemmadi 2. 1719.*



L E T T R E C X V.

R H E D I à R I C A.

A Paris.

U N E des choses qui a le plus exercé ma curiosité en arrivant en Europe , c'est l'Histoire & l'origine des Républiques. Tu sçais que la plûpart des Asiati-ques n'ont pas seulement d'idée de cette sorte de Gouvernement, & que l'imagination ne les a pas servis jusques à leur faire comprendre qu'il puisse y en avoir
sur

sur la terre d'autre que le despotique.

Les premiers Gouvernemens du Monde furent Monarchiques: ce ne fut que par hazard, & par la succession des Siecles, que les Républiques se formerent.

La Grece ayant été abîmée par un Deluge; de nouveaux Habitans vinrent la peupler: elle tira presque toutes ses Colonies d'Egypte, & des contrées de l'Asie les plus voisines: & comme ces Pays étoient gouvernez par des Rois, les Peuples qui en sortirent furent gouvernez de même. Mais la Tyrannie de ces Princes devenant trop pesante; on secoua le joug; & du débris de tant de Royaumes s'éleverent ces Républiques, qui firent si fort fleurir la Grece, seule polie au milieu des Barbares.

L'amour de la liberté, la haine des Rois, conserva long-tems la

Grece dans l'indépendance ; & étendit au loin le Gouvernement Républicain. Les Villes Grecques trouverent des alliées dans l'Asie Mineure : elles y envoyerent des Colonies aussi libres qu'elles , qui leur servirent de ramparts contre les entreprises des Rois de Perse. Ce n'est pas tout : la Grece peupla l'Italie ; l'Italie, l'Espagne , & peut-être les Gaules. On sçait que cette grande Hesperie , si fameuse chez les Anciens , étoit au commencement la Grece , que ses voisins regardoient comme un séjour de félicité : les Grecs qui ne trouvoient point chez eux ce Pays heureux , l'allerent chercher en Italie ; ceux d'Italie , en Espagne ; ceux d'Espagne , dans la Betique, ou le Portugal : de maniere que toutes ces regions porterent ce nom chez les Anciens. Ces Colonies Grecques apporterent avec elles un esprit de
de

de liberté : qu'elles avoient pris dans ce doux Pays. Ainsi on ne voit gueres dans ces tems reculez de Monarchies dans l'Italie, l'Espagne, les Gaules. On verra bien-tôt que les Peuples du Nord & d'Allemagne n'étoient pas moins libres : & si l'on trouve des vestiges de quelque Royauté parmi eux ; c'est qu'on a pris pour des Rois, les Chefs des Armées, ou des Republiques.

Tout ceci se passoit en Europe : car pour l'Asie & l'Afrique elles ont toujours été accablées sous le Despotisme ; si vous en exceptez quelques villes de l'Asie Mineure, dont nous avons parlé ; & la Republique de Cartage en Afrique.

Le monde fut partagé entre deux puissantes Républiques : celle de Rome, & celle de Cartage : il n'y a rien de si connu que les commencemens de la Répu-

blique Romaine ; & rien qui le soit si peu , que l'origine de celle de Cartage. On ignore absolument la suite des Princes Africains depuis Didon ; & comment ils perdirent leur puissance. C'eût été un grand bonheur pour le monde que l'agrandissement prodigieux de la République Romaine ; s'il n'y avoit pas eu cette difference injuste entre les Citoyens Romains , & les Peuples vaincus ; si l'on avoit donné aux Gouverneurs des Provinces une autorité moins grande ; si les Loix si saintes pour empêcher leur Tyrannie , avoient été observées ; & s'ils ne s'étoient pas servis pour les faire taire , des mêmes trefors que leur injustice avoit amassez.

Il semble que la liberté soit faite pour le genie des Peuples d'Europe ; & la servitude pour celui des Peuples d'Asie. C'est en vain que les Romains offrirent aux

Cap-

Cappadociens ce précieux trésor : cette Nation lâche le refusa ; & elle courut à la servitude avec le même empressement , que les autres Peuples couroient à la liberté.

Cesar opprima la République Romaine , & la soumit à un pouvoir arbitraire.

L'Europe gemit long-tems sous un Gouvernement militaire & violent ; & la douceur Romaine fut changée en une cruelle oppression.

Cependant une infinité de Nations inconnuës sortirent du Nord ; se répandirent comme des torrens dans les Provinces Romaines ; & trouvant autant de facilité à faire des Conquêtes , qu'à exercer leurs pirateries , les demembrèrent , & en firent des Royaumes. Ces Peuples étoient libres ; & ils bernoient si fort l'autorité de leurs Rois , qu'ils n'étoient proprement que des Chefs , ou
des

des Generaux. Ainfi ces Royaumes, quoique fondez par la force, ne sentirent point le joug du vainqueur. Lorsque les Peuples d'Asie, comme les Turcs & les Tartares, firent des Conquêtes; soumis à la volonté d'un seul, ils ne songerent qu'à lui donner de nouveaux Sujets, & à établir par les armes son autorité violente: mais les Peuples du Nord, libres dans leur Pays, s'emparant des Provinces Romaines, ne donnerent point à leurs Chefs une grande autorité. Quelques-uns même de ces Peuples, comme les Vandales en Afrique, les Goths en Espagne, deposeroient leurs Rois dès qu'ils n'en étoient pas satisfaits; & chez les autres, l'autorité du Prince étoit bornée de mille manieres différentes: un grand nombre de Seigneurs la partageoient avec lui; les guerres n'étoient entreprises que de leur consentement;

les

les dépouilles étoient partagées entre le Chef & les Soldats ; aucun Impôt en faveur du Prince ; les Loix étoient faites dans les assemblées de la Nation. Voilà le principe fondamental de tous ces Etats, qui se formerent des débris de l'Empire Romain.

*A Venise le 20. de la Lune
de Regeb 1719.*

LETTRE CXVI.

R I C A à * . * . *

J'E fus il y a cinq ou six mois dans un Caffé : j'y remarquai un Gentilhomme assez bien mis, qui se faisoit écouter : il parloit du plaisir qu'il y avoit de vivre à Paris, & deploroit sa situation d'être obligé de vivre dans la Province. J'ai, dit-il, quinze

ze

ze mille livres de rente en fonds de terre; & je me croirois plus heureux si j'avois le quart de ce bien-là en argent, & en effets portables par tout. J'ai beau presser mes fermiers, & les accabler de frais de Justice; je ne fais que les rendre plus insolvables: je n'ai jamais pû voir cent Pistoles à la fois: si je devois dix mille Francs, on me feroit saisir toutes mes terres, & je serois à l'Hôpital.

Je sortis sans avoir fait grande attention à tout ce discours; mais me trouvant hier dans ce quartier, j'entrai dans la même maison, & j'y vis un homme grave, d'un visage pâle & allongé, qui au milieu de cinq ou six discoureurs paroïssoit morne & pensif, jusques à ce que prenant brusquement la parole: Oui, Messieurs, dit-il en haussant la voix, je suis ruiné; je n'ai plus de quoi vivre: car j'ai actuellement chez moi
deux

deux cens mille livres en Billets de Banque, & cent mille écus d'argent : je me trouve dans une situation affreuse : je me suis cru riche, & me voilà à l'Hôpital : au moins si j'avois seulement une petite terre, où je pusse me retirer ; je serois sûr d'avoir de quoi vivre : mais je n'ai pas grand comme ce chapeau en fonds de terre.

Je tournai par hazard la tête d'un autre côté, & je vis un autre homme, qui faisoit des grimaces de possédé. A qui se fier désormais, s'écrioit-il ? Il y a un traître que je croyois si fort de mes amis, que je lui avois prêté mon argent ; & il me l'a rendu : quelle perfidie horrible ! Il a beau faire, dans mon esprit il sera toujours deshonoré.

Tout près de là étoit un homme très mal vêtu, qui élevant les yeux au Ciel, disoit : Dieu ben-
niffe

nisse les projets de nos Ministres! puisse-je voir les actions à deux mille, & tous les Laquais de Paris plus riches que leurs Maîtres. J'eus la curiosité de demander son nom. C'est un homme extrêmement pauvre, me dit-on; aussi a-t-il un pauvre métier: il est Généalogiste; & il espere que son Art rendra, si les fortunes continuent; & que tous ces nouveaux riches auront besoin de lui, pour reformer leur nom, decrasser leurs Ancêtres, & orner leurs Carosses: il s'imagine qu'il va faire autant de gens de qualité qu'il voudra; & il tressaillit de joye de voir multiplier ses pratiques.

Enfin je vis entrer un Vieillard pâle & sec, que je reconnus pour Nouvelliste avant qu'il se fût assis: il n'étoit pas du nombre de ceux qui ont une assurance victorieuse contre tous les revers, & presagent toujours les victoires, &
les

les trophées : c'étoit au contraire un de ces trembleurs, qui n'ont que des nouvelles tristes. Les affaires vont bien mal du côté d'Espagne, dit-il ; nous n'avons point de Cavalerie sur la frontiere ; & il est à craindre que le Prince Pio, qui en a un gros Corps, ne fasse contribuer tout le Languedoc. Il y avoit vis à vis de moi un Philosophe assez mal en ordre, qui prenoit le Nouvelliste en pitié, & haussait les épaules à mesure que l'autre haussait la voix : je m'approchai de lui, & il me dit à l'oreille ; vous voyez, que ce fat nous entretient il y a une heure de sa frayeur pour le Languedoc : & moi j'aperçus hier au soir une tache dans le Soleil, qui, si elle augmentoit, pourroit faire tomber toute la Nature en engourdissement ; & je n'ai pas dit un seul mot.

*A Paris le 17. de la Lune
de Rhamazan 1719.*

LET-



L E T T R E C X V I I .

R I C A à * . * . *

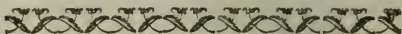
J'Allai l'autre jour voir une grande Bibliotheque dans un Couvent de Dervis, qui en sont comme les depositaires; mais qui sont obligez d'y laisser entrer tout le monde à certaines heures.

En entrant je vis un homme grave, qui se promenoit au milieu d'un nombre innombrable de Volumes qui l'entouroient. J'allai à lui, & le priai de me dire quels étoient quelques-uns de ces Livres, que je voyois mieux relier que les autres. Monsieur, dit-il, j'habite ici une terre étrangere; je n'y connois personne: bien des gens me font de pareilles questions; mais vous voyez bien

bien que je n'irai pas lire tous ces Livres pour les satisfaire : mais j'ai mon Bibliothecaire qui vous donnera satisfaction ; car ils'occupe nuit & jour à déchiffrer tout ce que vous voyez là : c'est un homme qui n'est bon à rien , & qui nous est très à charge , parce qu'il ne travaille point pour le Couvent : Mais j'entens l'heure du refectoire qui sonne ; ceux qui comme moi sont à la tête d'une Communauté, doivent être les premiers à tous les exercices. En disant cela, le Moine me poussa dehors , ferma la porte ; & comme s'il eût volé , disparut à mes yeux.

*De Paris le 21. de la Lune
de Rhamazan 1719.*





LETTRE CXVIII.

R I C A *au même.*

JE retournai le lendemain à cette Bibliotheque, où je trouvai tout un autre homme, que celui que j'avois vû la premiere fois : son air étoit simple ; sa physionomie spirituelle , & son abord très-affable. Dès que je lui eus fait connoître ma curiosité, il se mit en devoir de la satisfaire, & même en qualité d'étranger, de m'instruire.

Mon Pere, lui dis-je, quels sont ces gros Volumes qui tiennent tout ce côté de Bibliotheque ? Ce sont , me dit-il , les Interpretes de l'Ecriture. Il y en a un grand nombre, lui repartis-je ; il faut que l'Ecriture fût bien obscure autrefois, & bien claire
à

à présent ; reste-t-il encore quelques doutes ? Peut-il y avoir des points contestez ? S'il y en a, bon Dieu , s'il y en a , me répondit-il ! Il y en a presque autant que de lignes. Oui ? lui dis-je ; Et qu'ont donc fait tous ces Auteurs ? Ces Auteurs , me repartit-il , n'ont point cherché dans l'Ecriture ce qu'il faut croire ; mais ce qu'ils croient eux-mêmes : ils ne l'ont point regardée comme un Livre , où étoient contenus les Dogmes qu'ils devoient recevoir ; mais comme un Ouvrage qui pourroit donner de l'autorité à leurs propres idées : c'est pour cela qu'ils en ont corrompu tous les sens , & ont donné la torture à tous les passages : C'est un Pays où les hommes de toutes les Sectes font des descentes , & vont comme au pillage : c'est un champ de bataille où les Nations Ennemies , qui se rencontrent , livrent bien des combats ,

où l'on s'attaque , où l'on escarmouche de bien des manieres.

Tout près de là vous voyez les Livres Ascetiques , ou de Devotion : Ensuite les Livres de Morale bien plus utiles : Ceux de Theologie doublement intelligibles , & par la matiere qui y est traitée , & par la maniere de la traiter. Les ouvrages des Mystiques , c'est à dire des devots, qui ont le cœur tendre. Ah mon Pere, lui dis-je, un moment, n'allez pas si vite ; parlez-moi de ces Mystiques. Monsieur, dit-il, la devotion échauffe un cœur disposé à la tendresse , & lui fait envoyer des esprits au cerveau, qui l'échauffent de même, d'où naissent les extases, & les ravissemens. Cet état est le delire de la devotion : souvent il se perfectionne , ou plutôt dégénere en Quietisme : vous sçavez qu'un Quietiste n'est autre chose qu'un
homme

homme fou, devot, & libertin.

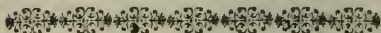
Voyez les Casuistes qui mettent au jour les secrets de la nuit; qui forment dans leur imagination tous les monstres, que le Demon d'Amour peut produire; les rassemblent, les comparent, & en font l'objet éternel de leurs pensées: heureux si leur cœur ne se met pas de la partie, & ne devient pas lui-même complice de tant d'égaremens si naïvement decrits, & si nuëment peints.

Vous voyez, Monsieur, que je pense librement, & que je vous dis tout ce que je pense; je suis naturellement naïf, & plus encore avec vous qui êtes un Etranger, qui voulez sçavoir les choses, & les sçavoir telles qu'elles sont: si je voulois, je ne vous parlerois de tout ceci qu'avec admiration: je vous dirois sans cesse; cela est divin; cela est res-

pectable ; il y a du merveilleux : & il en arriveroit de deux choses l'une ; ou que je vous tromperois ; ou que je me deshonorerois dans votre esprit.

Nous en restâmes là ; une affaire qui survint au Dervis rompit notre conversation jusques au lendemain.

*De Paris le 27. de la Lune
de Rhamazan 1719.*



L E T T R E C X I X.

U S B E K *au même.*

JE revins à l'heure marquée, & mon homme me mena précisément dans l'endroit où nous nous étions quittez. Voici, me dit-il, les Grammairiens , les Glossateurs, & les Commentateurs. Mon Pere, lui dis-je, tous ces gens-là
ne

ne peuvent-ils pas se dispenser d'avoir du Bon Sens ? Oui, dit-il, ils le peuvent ; & même il n'y paroît pas : leurs Ouvrages n'en sont pas plus mauvais, ce qui est très commode pour eux. Cela est vrai, lui dis-je, & je connois bien des Philosophes, qui feroient bien de s'appliquer à ces sortes de Sciences-là.

Voilà, poursuivit-il, les Orateurs, qui ont le talent de persuader indépendamment des raisons ; & les Géometres, qui obligent un homme malgré lui d'être persuadé, & le convainquent avec tyrannie.

Voici les Livres de Mataphysique, qui traitent de si grands intérêts, & dans lesquels l'infini se rencontre par tout : les Livres de Physique, qui ne trouvent pas plus de merveilleux dans l'économie du vaste Univers, que dans la machine la plus simple de nos Artisans.

Les Livres de Medecine ; ces monumens de la fragilité de la Nature , & de la puissance de l'Art , qui font trembler , quand ils traitent des maladies même les plus legeres , tant ils nous rendent la mort presente : mais qui nous mettent dans une securité entiere , quand ils parlent de la vertu des remedes , comme si nous étions devenus immortels.

Tout près de là sont les Livres d'Anatomie , qui contiennent bien moins la description des parties du Corps humain , que les noms barbares qu'on leur a donnez : chose qui ne guerit ni le malade de son mal ; ni le Medecin de son ignorance.

Voici la Chymie qui habite tantôt l'Hôpital , & tantôt les Petites-Maisons , comme des demeures qui lui sont également propres.

Voici les Livres de Science,
ou

ou plutôt d'ignorance occulte : tels sont ceux qui contiennent quelque espece de diablerie ; execrables selon la plûpart des gens ; pitoyables selon moi. Tels sont encore les Livres d'Astrologie judiciaire. Que dites-vous, mon Pere ? les Livres d'Astrologie judiciaire , repartis-je avec feu ? Et ce sont ceux dont nous faisons plus de cas en Perse : ils reglent toutes les actions de notre vie ; & nous déterminent dans toutes nos entreprises : les Astrologues sont proprement nos Directeurs : ils font plus ; ils entrent dans le Gouvernement de l'Etat. Si cela est, me dit-il, vous vivez sous un joug bien plus dur que celui de la Raison : voilà ce qui s'appelle le plus étrange de tous les Empires : je plains bien une famille , & encore plus une Nation , qui se laisse si fort dominer par les Planetes. Nous nous servons , lui repartis-je , de

l'Astrologie , comme vous vous servez de l'Algebre : chaque Nation a sa Science , selon laquelle elle regle sa Politique : tous les Astrologues ensemble n'ont jamais fait tant de sotises en notre Perse , qu'un seul de vos Algebristes en a fait ici. Croyez-vous que le concours fortuit des Astres ne soit pat une regle aussi sure , que les beaux raisonnemens de votre faiseur de systême ? Si l'on comptoit les voix là-dessus en France , & en Perse , ce seroit un beau sujet de triomphe pour l'Astrologie : vous verriez les Mathematiciens bien humiliez : quel accablant Corollaire en pourroit-on tirer contr'eux ?

Notre dispute fut interrompue , & il fallut nous quitter.

*A Paris le 26. de la Lune
de Rhamazan. 1719.*



L E T T R E C X X.

R I C A *au même.*

DAns l'Entrevuë suivante, mon Scavant me mena dans un Cabinet particulier. Voici les Livres d'Histoire moderne, me dit-il, voyez premierement les Historiens de l'Eglise & des Papes; Livres que je lis pour m'édifier, & qui font souvent en moi un effet tout contraire.

Là ce sont ceux, que ont écrit de la décadence du formidable Empire Romain, qui s'étoit formé du debris de tant de Monarchies; & sur la chute duquel il s'en forma aussi tant de nouvelles: Un nombre infini de Peuples barbares, aussi inconnus que les pays qu'ils habitoient, parurent tout

à coup, l'inonderent, le ravagerent, le depecerent, & fonderent tous les Royaumes, que vous voyez à present en Europe. Ces Peuples n'étoient point proprement barbares, puisqu'ils étoient libres : mais ils le sont devenus depuis que soumis pour la plûpart à une puissance absoluë, ils ont perdu cette douce liberté, si conforme à la Raison, à l'Humanité, & à la Nature.

Vous voyez ici les Historiens de l'Allemagne, laquelle n'est qu'une ombre du premier Empire; mais qui est, je crois, la seule puissance qui soit sur la terre, que la division n'a point affoiblie; la seule, je crois encore, qui se fortifie à proportion de ses pertes; & qui lente à profiter des succès, devient indomptable par ses défaites.

Voici les Historiens de France, où l'on voit d'abord la puissance

fance des Rois se former ; mourir deux fois ; renaître de même ; languir ensuite pendant plusieurs siècles ; mais prenant insensiblement des forces , accruë de toutes parts , monter à son dernier période : semblable à ces fleuves qui dans leur course perdent leurs eaux , ou se cachent sous terre ; puis reparoissent de nouveau , grossis par les Rivières qui s'y jettent ; entraînent avec rapidité tout ce qui s'oppose à leur passage.

Là vous voyez la Nation Espagnole sortir de quelques Montagnes : les Princes Mohometans subjugués aussi insensiblement , qu'ils avoient rapidement conquis : tant de Royaumes réunis dans une vaste Monarchie , qui devint presque la seule ; jusques à ce qu'accablée de sa fausse opulence , elle perdit sa force , & sa réputation même , & ne conser-

va que l'orgueil de sa premiere puissance.

Ce sont ici les Historiens d'Angleterre, où l'on voit la liberté sortir sans cesse des feux de la discorde, & de la sedition; le Prince toujours chancelant sur un Trône inébranlable; une Nation impatiente, sage dans sa fureur même; & qui Maîtresse de la Mer (chose inouïe jusqu'alors) a sçu mêler le Commerce avec l'Empire.

Tout près de là sont les Historiens de cette autre Reine de la Mer, la République de Hollande, si respectée en Europe, & si formidable en Asie, où ses Négocians voyent tant de Rois prosterner devant eux.

Les Historiens d'Italie vous représentent une Nation autrefois Maîtresse du Monde; aujourd'hui, esclave de toutes les autres; ses Princes divisez & foibles; & sans autre attribut de Souveraineté, qu'une

qu'une vaine Politique.

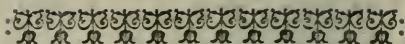
Voilà les Historiens des Républiques; de la Suisse, qui est l'image de la liberté; de Venise, qui n'a de ressources, qu'en son économie; & de Genes, qui n'est superbe que par ses bâtimens.

Voici ceux du Nord; & entr'autres de la Pologne, qui use si mal de la liberté, & du droit qu'elle a d'élire ses Rois, qu'il semble qu'elle veuille consoler par là les Peuples ses voisins, qui ont perdu l'un & l'autre.

Là-dessus nous nous séparâmes jusques au lendemain.

*De Paris le 2. de la Lune
de Chalval 1719.*





L E T T R E CXXI.

R I Ç A *au même.*

LE lendemain il me mena dans un autre Cabinet. Ce sont ici les Poètes, me dit-il; c'est à dire, ces Auteurs dont le métier est de mettre des entraves au Bon Sens, & d'accabler la Raison sous les agrémens; comme on enlevellissoit autrefois les femmes sous leurs parures, & leurs ornemens: vous les connoissez, ils ne sont pas rares chez les Orientaux, où le Soleil plus ardent semble échauffer les imaginations mêmes.

Voilà les Poèmes Epiques. Eh qu'est-ce que les Poèmes Epiques? En verité, me dit-il, je n'en sçais rien : les Connoisseurs disent qu'on n'en a jamais fait que deux;
&

& que les autres qu'on donne sous ce nom, ne le sont point : c'est aussi ce que je ne sçais pas : ils disent de plus qu'il est impossible d'en faire de nouveaux ; & cela est encore plus surprenant.

Voici les Poètes Dramatiques, qui, selon moi, sont les Poètes par excellence, & les Maîtres des passions : il y en a de deux sortes ; les Comiques, qui nous remuent si doucement, & les Tragiques, qui nous troublent & nous agitent avec tant de violence.

Voici les Lyriques, que je méprise autant que je fais cas des autres, & qui font de leur Art une harmonieuse extravagance.

On voit ensuite les Auteurs des Idylles & des Eglogues, qui plaisent même aux gens de Cour, par l'idée qu'ils leur donnent d'une certaine tranquillité qu'ils n'ont
pas,

pas , & qu'ils leur montrent dans la condition des Bergers.

De tous les Auteurs que nous avons vû , voici les plus dangereux : ce sont ceux qui aiguïsent les Épigrammes , qui sont de petites flèches déliées , qui font une playe profonde , & inaccessible aux remedes.

Vous voyez ici les Romans , qui sont des especes de Poëtes , & qui outrent également le langage de l'esprit , & celui du cœur ; qui passent leur vie à chercher la Nature , & la manquent toujours ; & qui font des Heros , qui y sont aussi étrangers , que les Dragons aîlez , & les Hippocentaures.

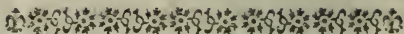
J'ai vû , lui dis-je , quelques-uns de vos Romans ; & si vous voyiez les nôtres , vous en seriez encore plus choqué : ils sont aussi peu naturels ; & d'ailleurs extrêmement gênés par nos mœurs : il faut dix années de passion , avant qu'un

qu'un Amant ait pû voir seulement le visage de sa Maîtresse : cependant les Auteurs sont forcez de faire passer les Lecteurs dans ces ennuyeux preliminaires : or il est impossible que les incidens soient varieez : on a recours à un artifice pire que le mal même qu'on veut guerir ; c'est aux prodiges : je suis sûr que vous ne trouverez pas bon qu'une Magicienne fasse sortir une armée de dessous terre ; qu'un Heros lui seul en détruise une de cent mille hommes. Cependant voilà nos Romans : ces aventures froides & souvent répétées nous font languir , & ces prodiges extravagans nous revoltent.

*De Paris le 6. de la Lune
de Chalval. 1719.*



LET-



L E T T R E CXXII.

R I C A à I B B E N.

A Smirne.

LEs Ministres se succedent, & se détruisent ici comme les Saisons : depuis trois ans j'ai vû changer quatre fois de Système sur les finances. On leve aujourd'hui en Perse & en Turquie les subsides de la même maniere, que les Fondateurs de ces Monarchies les levoient : il s'en faut bien qu'il en soit ici de même. Il est vrai que nous n'y mettons pas tant d'esprit que les Occidentaux : nous croyons qu'il n'y a pas plus de difference entre l'administration des revenus du Prince, & de ceux d'un particulier, qu'il y en a entre compter cent mille Tomans; ou

ou en compter cent. Mais il y a ici bien plus de finesse & de mystere. Il faut que de grands genies travaillent nuit & jour ; qu'ils enfantent sans cesse & avec douleur de nouveaux projets ; qu'ils écoutent les avis d'une infinité de gens , qui travaillent pour eux sans en être priez, qu'ils se retirent & vivent dans le fond d'un Cabinet impénétrable aux Grands, & sacré aux petits, qu'ils ayent toujours la tête remplie de secrets importants, de desseins miraculeux, de Systêmes nouveaux ; & qu'absorbez dans les meditations, ils soient privez non seulement de l'usage de la parole, mais même quelquefois de la politesse.

Dès que le feu Roi eut fermé les yeux, on pensa à établir une nouvelle administration. On sentoit qu'on étoit mal ; mais on ne sçavoit comment faire pour être mieux.

mieux. On s'étoit mal trouvé de l'autorité sans bornes des Ministres précédens ; on la voulut partager : on créa pour cet effet six ou sept Conseils : & ce Ministère est peut-être celui de tous qui a gouverné la France avec plus de sens : la durée en fut courte aussi bien que celle du bien qu'il produisit.

La France à la mort du feu Roi étoit un Corps accablé de mille maux : N***. prit le fer à la main , retrancha les chairs inutiles , & appliqua quelques remèdes topiques : Mais il restoit toujours un vice intérieur à guerir. Un Etranger est venu qui a entrepris cette cure : après bien des remèdes violens , il a cru lui avoir rendu son embonpoint ; & il l'a seulement renduë bouffie.

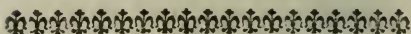
Tous ceux qui étoient riches, il y a six mois, sont à présent dans la pauvreté : & ceux qui n'avoient.

voient pas de pain regorgent de richesses. Jamais ces deux extrémités ne se sont touchées de si près. L'Etranger a tourné l'Etat comme un fripier tourne un habit; il fait paroître dessus ce qui étoit dessous; & ce qui étoit dessous il le met à l'envers. Quelles fortunes inespérées, incroyables même à ceux qui les ont faites! Dieu ne tire pas plus rapidement les hommes du néant. Que de valets servis pas leurs camarades, & peut-être demain par leurs Maîtres!

Tout ceci produit souvent des choses bisarres. Les Laquais qui avoient fait fortune sous le regne passé, vantent aujourd'hui leur naissance : ils rendent à ceux qui viennent de quitter la livrée dans une certaine rue, tout le mépris qu'on avoit pour eux il y a six mois : ils crient de toute leur force; la Noblesse est ruinée; quel
desordre

desordre dans l'Etat ! Quelle confusion dans les rangs ! On ne voit que des inconnus faire fortune ! Je t'assure que ceux-ci prendront bien leur revanche sur ceux, qui viendront après eux ; & que dans trente ans, ces gens de qualité feront bien du bruit.

*(A Paris le 1. de la Lune
de Zilcadé 1720.*



LETTRE CXXIII.

R I C A *au même.*

VOici un grand exemple de la tendresse conjugale, non seulement dans une femme, mais dans une Reine. La Reine de Suede voulant à toute force associer le Prince son Epoux à la Couronne, pour applanir toutes les difficultez, a envoyé aux E-
tats

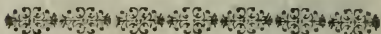
tats une declaration par laquelle elle se desiste de la Regence, en cas qu'il soit élu.

Il y a soixante & quelques années qu'une autre Reine, nommée Christine, abdiqua la Couronne pour se donner toute entiere à la Philosophie. Je ne sçais lequel de ces deux exemples nous devons admirer davantage.

Quoique j'approuve assez que chacun se tienne ferme dans le poste, où la Nature l'a mis; & que je ne puisse louer la foiblesse de ceux, qui se trouvant au dessous de leur état, le quittent comme par une espece de desertion; je suis cependant frappé de la grandeur d'ame de ces deux Princesses; & de voir l'esprit de l'une & le cœur de l'autre superieurs à leur fortune. Christine a songé à connoître, dans le tems que les autres ne songent qu'à jouir : & l'autre ne
veut

264 L E T T R E S
veut jouir , que pour mettre
tout son bonheur entre les mains
de son Auguste Epoux.

*De Paris le 27. de la Lune
de Maharram. 1720.*



LETTRE CXXIV.

R I C A à U S B E K.

A * . * . * .

LE Parlement de Paris vient
d'être rélégué dans une peti-
te Ville qu'on appelle Pontoise.
Le Conseil lui a envoyé enregis-
trer, ou approuver une declara-
tion, qui le deshonore : & il l'a
enregistrée d'une manière qui des-
honore le Conseil.

On menace d'un pareil traite-
ment quelques Parlemens du Ro-
yaume.

Ces Compagnies sont toujours
odieu-

odieuses : elles n'approchent des Rois, que pour leur dire de tristes veritez : & pendant qu'une foule de Courtisans leur representent sans cesse un Peuple heureux sous leur Gouvernement; elles viennent dementir la flatterie, & apporter aux pieds du Trône les gemissemens & les larmes dont elles sont depositaires.

C'est un pesant fardeau, mon cher Usbek, que celui de la Verité, lorsqu'il faut la porter jusques aux Princes : ils doivent bien penser que ceux qui le font, y sont contraincts; & qu'ils ne se resoudroient jamais à faire des démarches si tristes, & si affligeantes pour ceux qui les font, s'ils n'y étoient forcez par leur devoir, leur respect, & même leur amour.

*A Paris le 21 de la Lune
de Gemmadi I. 1720.*

LETTRE CXXV.

RICA à USEEK

A***.

J'Irai te voir sur la fin de la semaine ; que les jours couleront agreablemens avec toi !

Je fus présenté il y a quelques jours à une Dame de la Cour, qui avoit quelque envie de voir ma figure étrangere. Je la trouvai belle, digne des regards de notre Monarque , & d'un rang auguste dans le lieu sacré où son cœur repose.

Elle me fit mille questions sur les mœurs des Persans , & sur la maniere de vivre des Persanes : il me parut que la vie du Serrail n'étoit pas de son goût , & qu'elle trouvoit de la repugnance à voir un homme partagé entre dix ou douze femmes. Elle ne put voir
fans

sans envie le bonheur de l'un , & sans pitié la condition des autres. Comme elle aime la Lecture , sur tout celle des Poètes & des Romans ; elle souhaitta que je lui parlasse des nôtres : ce que je lui en dis redoubla sa curiosité : elle me pria de lui faire traduire un fragment de quelques-uns de ceux , que j'ai apportés. Je le fis ; & je lui envoyai quelques jours après un Conte Persan : peut-être seras-tu bien aise de le voir travesti.

„ DU TEMS de Cheik-Ali-Can,
 „ il y avoit en Perse une femme
 „ nommée Zulema : elle sçavoit
 „ par cœur tout le St. Alcoran : il
 „ n'y avoit point de Dervis qui
 „ entendît mieux qu'elle les Tra-
 „ ditions des Sts. Prophètes ; les
 „ Docteurs Arabes n'avoient rien
 „ dit de si mystérieux, qu'elle n'en
 „ comprît tous les sens : & elle joi-
 „ gnoit à tant de connoissances un

M 2 „ certain

„ certain caractère d'esprit en-
 „ joué, qui laissoit à peine deviner,
 „ si elle vouloit amuser ceux à qui
 „ elle parloit, ou les instruire.

„ Un jour qu'elle étoit avec ses
 „ Compagnes dans une des sales
 „ du Serrail ; une d'elles lui de-
 „ manda ce qu'elle pensoit de
 „ l'autre vie ; & si elle ajoutoit foi
 „ à cette ancienne Tradition de
 „ nos Docteurs , que le Paradis
 „ n'est fait que pour les hommes.

„ C'est le sentiment commun,
 „ leur dit-elle ; il n'y a rien que l'on
 „ n'ait fait pour degrader notre
 „ Sexe : il y a même une Nation
 „ repandue par toute la Perse,
 „ qu'on appelle la Nation Juive,
 „ qui soutient par l'autorité de
 „ ses Livres sacrez, que nous n'a-
 „ vons point d'ame.

„ Ces opinions si injurieuses
 „ n'ont d'autre origine que l'or-
 „ gueil des hommes, qui veulent
 „ porter leur superiorité au delà
 „ même

„ même de leur vie , & ne pensent
 „ pas que dans le grand jour , tou-
 „ tes les Créatures paroîtront de-
 „ vant Dieu comme le néant ; sans
 „ qu'il y ait entr'elles de preroga-
 „ tives, que celles que la vertu y
 „ aura mises.

„ Dieu ne se bornera point dans
 „ ses recompenses ; & comme les
 „ hommes qui auront bien vécu ,
 „ & bien usé de l'Empire qu'ils
 „ ont ici bas sur nous , seront dans
 „ un Paradis plein de beautez cé-
 „ lestes & ravissantes, & telles que
 „ si un mortel les avoit vuës , il se
 „ donneroit aussi tôt la mort dans
 „ l'impatience d'en jouir : aussi les
 „ femmes vertueuses iront dans un
 „ lieu de delices , où elles seront
 „ enyvrées d'un torrent de volup-
 „ tez avec des hommes divins, qui
 „ leur seront soumis : chacune
 „ d'elle aura un Serrail dans lequel
 „ ils seront enfermez , & des Eu-
 „ nuques encore plus fidelles que

„ les nôtres pour les garder.

„ J'ai lû , ajouta-t-elle , dans un
 „ Livre Arabe , qu'un homme nom-
 „ mé Ibrahim étoit d'une jalousie
 „ insupportable : il avoit douze fem-
 „ mes extrêmement belles , qu'il
 „ traitoit d'une manière très-dure :
 „ il ne se fioit plus à ses Eunuques ,
 „ ni aux murs de son Serrail : il les
 „ tenoit presque toujours sous la
 „ clef enfermées dans leur cham-
 „ bre sans qu'elles pussent se voir ,
 „ ni se parler ; car il étoit même
 „ jaloux d'une amitié innocente :
 „ toutes ses actions prenoient la
 „ teinture de sa brutalité natu-
 „ relle : jamais une douce parole ne
 „ sortit de sa bouche ; & jamais il
 „ ne fit le moindre signe , qui
 „ n'ajoutât quelque chose à la ri-
 „ gueur de leur esclavage.

„ Un jour qu'il les avoit toutes
 „ rassemblées dans une sale de son
 „ Serrail ; une d'entr'elles plus har-
 „ die que les autres , lui reprocha
 „ son

„ son mauvais naturel. Quand on
 „ cherche si fort les moyens de se
 „ faire craindre , lui dit-elle , on
 „ trouve toujours auparavant ceux
 „ de se faire haïr : nous sommes si
 „ malheureuses que nous ne pou-
 „ vons nous empêcher de desirer
 „ un changement : d'autres à ma
 „ place souhaiteroient votre mort ;
 „ je ne souhaite que la mienne ; &
 „ ne pouvant espérer d'être sepa-
 „ rée de vous que par là , il me sera
 „ encore bien doux d'en être sepa-
 „ rée. Ce discours , qui auroit dû le
 „ toucher , le fit entrer dans une fu-
 „ rieuse colere ; il tira son poi-
 „ gnard , & le lui plongea dans le
 „ sein. Mes cheres compagnes , dit
 „ elle , d'une voix mourante , si le
 „ Ciel a pitié de ma vertu , vous se-
 „ rez vengées : à ces mots elle quit-
 „ ta cette vie infortunée pour aller
 „ dans le séjour des delices , où les
 „ femmes qui ont bien vécu , jouis-
 „ sent d'un bonheur , qui se re-
 „ nouvelle toujours. „ D'a-

„ D'abord elle vit une prairie
„ riante, dont la verdure étoit re-
„ levée par les peintures des fleurs
„ les plus vives : un ruisseau dont
„ les eaux étoient plus pures que le
„ Cristal, y faisoit un nombre in-
„ fini de détours : elle entra ensuite
„ dans des bocages charmans, dont
„ le silence n'étoit interrompu que
„ par le doux chant des oiseaux :
„ de magnifiques Jardins se presen-
„ terent ensuite; la nature les avoit
„ ornez avec sa simplicité, & tou-
„ te sa magnificence : elle trouva
„ enfin un Palais superbe préparé
„ pour elle, & rempli d'hommes
„ celestes destinez à ses plaisirs.

„ Deux d'entr'eux se presente-
„ rent aussi tôt pour la deshabil-
„ ler : d'autres la mirent dans le
„ bain, & la parfumerent des plus
„ délicieuses essences : on lui don-
„ na ensuite des habits infiniment
„ plus riches que les siens ; après
„ quoi on la mena dans une gran-
„ de

„ de sale, où elle trouva un feu fait
 „ avec des bois odoriferans ; &
 „ une table couverte des mets les
 „ plus exquis. Tout sembloit con-
 „ courir au ravissement de ses sens :
 „ elle entendoit d'un côté une
 „ Musique d'autant plus divine
 „ qu'elle étoit plus tendre : de l'au-
 „ tre elle ne voyoit que des danfes
 „ de ces hommes divins, unique-
 „ ment occupez à lui plaire. Ce-
 „ pendant tant de plaisirs ne de-
 „ voient servir qu'à la conduire
 „ insensiblement à des plaisirs plus
 „ grands. On la mena dans sa
 „ chambre ; & après l'avoir enco-
 „ re une fois deshabillée, on la
 „ porta dans un lit superbe, où
 „ deux hommes d'une beauté
 „ charmante la reçurent dans leurs
 „ bras. C'est pour lorsqu'elle fut
 „ enivrée, & que ses ravissemens
 „ passerent même ses desirs. Je suis
 „ toute hors de moi, leur disoit-
 „ elle, je croirois mourir, si je n'é-

„tois fûre de mon immortalité :
 „C'en est trop , laissez-moi : je
 „succombe sous la violence des
 „plaisirs. Oui, vous rendez un
 „peu le calme à mes sens ; je com-
 „mence à respirer , & à revenir à
 „moi-même ; d'où vient que l'on
 „a ôté les flambeaux ? Que ne
 „puis-je à présent considérer
 „votre beauté divine ? Que ne
 „puis-je voir. Mais pour quoi
 „voir ? Vous me faites rentrer
 „dans mes premiers transports. O
 „Dieux, que ces ténébres sont ai-
 „mables ! quoi je serai immortelle,
 „& immortelle avec vous ? Je se-
 „rai. Non , je vous demande
 „grace : car je vois bien que vous
 „êtes gens à n'en demander jamais.
 „Après plusieurs commande-
 „meus réitérez, elle fut obéie :
 „mais elle ne le fut que lorsqu'elle
 „voulut l'être bien sérieusement :
 „elle se reposa languissamment, &
 „s'endormit dans leurs bras. Deux
 „momens

„ momens de sommeil reparerent
 „ sa lassitude : elle reçut deux bai-
 „ sers qui l'enflamerent soudain, &
 „ lui firent ouvrir les yeux. Je suis
 „ inquiète, dit-elle ; je crains que
 „ vous ne m'aimiez plus : C'étoit
 „ un doute , dans lequel elle ne
 „ vouloit pas rester long-tems :
 „ aussi eut-elle avec eux tous les
 „ éclaircissemens qu'elle pouvoit
 „ desirer. Je suis desabusée, s'écria-
 „ t-elle ; pardon , pardon je suis
 „ sûre de vous : vous ne me dites
 „ rien ; mais vous prouvez mieux
 „ que tout ce que vous me pourriez
 „ dire. Oui, oui, je vous le con-
 „ fesse ; on n'a jamais tant aimé :
 „ mais quoi ! vous vous disputez
 „ tous deux l'honneur de me per-
 „ suader ? Ah si vous vous disputez ;
 „ si vous joignez l'ambition au
 „ plaisir de ma défaite ; se suis per-
 „ due : vous ferez tous deux vain-
 „ queurs, il n'y aura que moi de
 „ vaincuë : mais je vous vendrai
 M 6 „ bien

„ bien cher la victoire.

„ Tout ceci ne fut interrompu
 „ que par le jour : ses fidelles & ai-
 „ mables domestiques entrèrent
 „ dans sa chambre & firent lever
 „ ces deux jeunes hommes que
 „ deux vieillards ramenerent dans
 „ les lieux où ils étoient gardez
 „ pour les plaisirs Elle se leva en-
 „ suite, & parut d'abord à cette
 „ Cour idolatre dans les charmes
 „ d'un deshabilité simple, & ensui-
 „ te, couverte des plus somptueux
 „ ornemens. Cette nuit l'avoit em-
 „ bellie : elle avoit donné de la vie
 „ à son tein, & de l'expression à ses
 „ graces. Ce ne fut pendant tout
 „ le jour que Danses, que Con-
 „ certs, que Festins, que Jeux,
 „ que promenades ; & l'on remar-
 „ quoit qu'Anaïs se déroboit de
 „ tems en tems, & voloit vers ses
 „ deux jeunes Heros ; après quel-
 „ ques précieux instans d'entrevuë
 „ elle revenoit vers la troupe qu'el-
 „ le

„ le avoit quittée, toujours avec
 „ un visage plus serein. Enfin sur
 „ le soir on la perdit tout-à-fait ;
 „ elle alla s'enfermer dans le Ser-
 „ rail, où elle vouloit, disoit-elle,
 „ faire connoissance avec ces cap-
 „ tifs immortels, qui devoient à ja-
 „ mais vivre avec elle. Elle visita
 „ donc les appartemens de ces
 „ Lieux les plus reculez, & les plus
 „ charmans, où elle compta cin-
 „ quante esclaves d'une beauté
 „ miraculeuse ; elle erra toute la
 „ nuit de chambre en chambre re-
 „ cevant par tout des hommages
 „ toujours differens, & toujours
 „ les mêmes.

„ Voilà comment l'immortelle
 „ Anaïs passoit sa vie, tantôt dans
 „ des plaisirs éclatans, tantôt dans
 „ des plaisirs solitaires, admirée
 „ d'une troupe brillante, ou bien
 „ aimée d'un amant éperdu : sou-
 „ vent elle quittoit un Palais en-
 „ chanté, pour aller dans une grot-

„ te champêtre : les fleurs sem-
 „ bloient naître sous ses pas, & les
 „ jeux se presentoient en foule au
 „ devant d'elle.

„ Il y avoit plus de huit jours
 „ qu'elle étoit dans cette demeure
 „ heureuse, que toujours hors d'el-
 „ le-même, elle n'avoit pas fait
 „ une seule reflexion : elle avoit
 „ joui de son bonheur sans le con-
 „ noître, & sans avoir eu un seul de
 „ ces momens tranquilles, où l'ame
 „ se rend, pour ainsi dire, compte
 „ à elle-même, & s'écoute dans le
 „ silence des passions.

„ Les bienheureux ont des'plai-
 „ sirs si vifs, qu'ils peuvent rare-
 „ ment jouir de cette liberté d'es-
 „ prir: c'est pour cela qu'attachez
 „ invinciblement aux objets pre-
 „ sents, ils perdent entièrement la
 „ memoire des choses passées; &
 „ n'ont plus aucun souci de ce
 „ qu'ils ont connu, ou aimé dans
 „ l'autre vie.

„ Mais

„ Mais Anaïs, dont l'esprit étoit
 „ vraiment Philosophe , avoit
 „ passé presque toute sa vie à me-
 „ diter: elle avoit poussé ses reflex-
 „ ions beaucoup plus loin, qu'on
 „ n'auroit dû l'attendre d'une fem-
 „ me laissée à elle-même. La re-
 „ traite austere que son mari lui a-
 „ voit fait garder, ne lui avoit laissé
 „ que cet avantage: C'est cette for-
 „ ce d'esprit, qui lui avoit fait me-
 „ priser la crainte, dont ses Com-
 „ pagnes étoient frappées; & la
 „ mort, qui devoit être la fin de ses
 „ peines & le commencement de
 „ sa félicité.

„ Ainsi elle sortit peu à peu de
 „ l'ivresse des plaisirs, & s'enfer-
 „ ma seule dans un Appartement de
 „ son Palais. Elle se laissa aller à des
 „ reflexions bien douces sur sa
 „ condition passée, & sur sa félici-
 „ té présente: elle ne put s'empê-
 „ cher des'attendrir sur le malheur
 „ de ses Compagnes: on est sensi-
 „ ble

„ble à des tourmens, que l'on a
 „partagez. Anaïs ne se tint pas
 „dans les simples bornes de la
 „compassion; plus tendre envers
 „ces infortunées, elle se sentit
 „portée à les secourir.

„Elle donna ordre à un de ces
 „jeunes hommes, qui étoient au-
 „près d'elle, de prendre la figure
 „de son mari; d'aller dans son
 „Serrail; de s'en rendre Maître;
 „de l'en chasser, & d'y rester à
 „sa place, jusques à ce qu'elle
 „le rappellât.

„L'exécution fut prompte; il
 „fendit les airs; arriva à la porte du
 „Serrail d'Ibrahim, qui n'y étoit
 „pas. Il frappe; tout lui est ouvert:
 „les Eunuques tombent à ses pied;
 „il vole vers les Appartemens, où
 „les femmes d'Ibrahim étoient
 „enfermées: il avoit en passant
 „pris les clefs dans la poche de ce
 „jaloux, à qui il s'étoit rendu in-
 „visible. Il entre, & les surprend
 „d'abord

„ d'abord par son air doux & affa-
 „ ble : & bien-tôt après il les sur-
 „ prend davantage par ses empres-
 „ semens , & par la rapidité de ses
 „ entreprises : toutes eurent leur
 „ part de l'étonnement ; & elles
 „ l'auroient pris pour un songe, s'il
 „ y eût eu moins de réalité.

„ Pendant que ces nouvelles Sce-
 „ nes se jouient dans les Serrail ; I-
 „ brahim heurte , se nomme , tem-
 „ pête & crie : après avoir essuyé
 „ bien des difficultez ; il entre , &
 „ jette les Eunuques dans un desor-
 „ dre extrême : il marche à grands
 „ pas ; mais il recule en arriere , &
 „ tombe comme des nuës quand il
 „ voit le faux Ibrahim, sa véritable
 „ image , dans toutes les libertez
 „ d'un Maître Il crie au secours : il
 „ veut que les Eunuques lui aident
 „ à tuer cet imposteur ; mais il n'est
 „ pas obéï : il n'a plus qu'une bien
 „ foible ressource ; c'est de s'en
 „ rapporter au jugement de ses
 „ fem-

„ femmes. Dans une heure le faux
„ Ibrahim avoit seduit tous ses ju-
„ ges : l'autre est chassé , & trainé
„ indignement hors du Serrail , & il
„ auroit reçu la mort mille fois , si
„ son rival n'avoit ordonné qu'on
„ lui sauvât la vie : Enfin le nouvel
„ Ibrahim resté Maître du champ
„ de bataille , se montra de plus en
„ plus digne d'un tel choix , & se
„ signala par des miracles jusqu'a-
„ lors inconnus. Vous ne ressem-
„ blez pas à Ibrahim , disoient ces
„ femmes. Dites, dites plutôt que
„ cet imposteur ne me ressemble
„ pas , disoit le triomphant Ibra-
„ him : comment faut-il faire pour
„ être votre Epoux , si ce que je
„ fais ne suffit pas ?

„ Ah nous n'avons garde de dou-
„ ter , dirent les femmes. Si vous
„ n'êtes pas Ibrahim , il nous suffit
„ que vous ayez si bien mérité de
„ l'être : vous êtes plus Ibrahim en
„ un jour , qu'il ne l'a été dans le
„ cours

„ cours de dix années. Vous me
„ promettez donc , reprit-il , que
„ vous vous declarerez en ma fa-
„ veur contre cet imposteur? N'en
„ doutez pas , dirent-elles d'une
„ commune voix: nous vous jurons
„ une fidelité éternelle : nous n'a-
„ vons été que trop long-tems a-
„ busées: le traître ne soupçonnoit
„ point notre vertu ; il ne soup-
„ çonnoit que sa foiblesse : nous
„ voyons bien que les hommes ne
„ sont point faits comme lui ; c'est
„ à vous sans doute qu'ils ressem-
„ blent : si vous sçaviez combien
„ vous nous le faites haïr. Ah je
„ vous donnerai souvent de nou-
„ veaux sujets de haine, reprit le
„ faux Ibrahim : vous ne connois-
„ sez point encore tout le tort qu'il
„ vous a fait. Nous jugeons de son
„ injustice par la grandeur de no-
„ tre vengeance , reprirent-elles.
„ Oui, vous avez raison, dit l'hom-
„ me divin, j'ai mesuré l'expiation
„ au

„ au crime ; je suis bien aise que
„ vous foyez contentes de ma ma-
„ niere de punir. Mais, dirent ces
„ femmes, si cet imposteur re-
„ vient, que ferons-nous ? Il lui se-
„ roit, je crois, difficile de vous
„ tromper, repondit-il, dans la
„ place que j'occupe auprès de
„ vous, on ne se soutient gueres par
„ la ruse, & d'ailleurs je l'enverrai
„ si loin, que vous n'entendrez plus
„ parler de lui : pour lors je pren-
„ drai sur moi le soin de votre bon-
„ heur, je ne serai point jaloux, je
„ sçaurai m'assurer de vous sans
„ vous gêner, j'ai assez bonne opi-
„ nion de mon merite, pour croire
„ que vous me ferez fidelles : si
„ vous n'étiez pas vertueuses avec
„ moi, avec qui le seriez-vous ?
„ Cette conversation dura long-
„ tems entre lui & ces femmes, qui
„ plus frappées de la difference des
„ deux Ibrahims, que de leur res-
„ semblance, ne songeoient pas
„ même

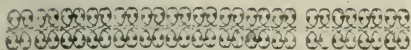
„ même à se faire éclaircir de tant
„ de merveilles. Enfin le mari de-
„ sesperé revient encore les trou-
„ bler : il trouva toute sa maison
„ dans la joye , & les femmes plus
„ incredules que jamais. La place
„ n'étoit pas tenable pour un ja-
„ loux : il sortit furieux ; & un ins-
„ tant après le faux Ibrahim le sui-
„ vit, le prit, le transporta dans
„ les airs, & le laissa à quatre cens
„ lieuës de là.

„ O Dieux ! Dans quelle desola-
„ tion se trouverent ces femmes
„ dans l'absence de leur cher Ibra-
„ him ! Déjà leurs Eunuques a-
„ voient repris leur severité natu-
„ relle : toute la maison étoit en lar-
„ mes : elles s'imaginoient quel-
„ que-fois que tout ce qui leur
„ étoit arrivé, n'étoit qu'un songe ;
„ elles se regardoient toutes les
„ unes les autres ; & se rappelloient
„ les moindres circonstances de
„ ces étranges aventures. Enfin
„ Ibrahim

„ Ibrahim revint toujours plus
 „ aimable : il leur parut que son
 „ voyage n'avoit pas été pénible :
 „ le nouveau Maître prit une con-
 „ duite si opposée à celle de l'autre
 „ qu'elle surprit tous les voisins. Il
 „ congédia tous les Eunuques ;
 „ rendit sa maison accessible à tout
 „ le monde ; il ne voulut pas même
 „ souffrir que ses femmes se voila-
 „ sent , c'étoit une chose assez sin-
 „ gulière de les voir dans les festins
 „ parmi des hommes aussi libres
 „ qu'eux. Ibrahim crut avec rai-
 „ son que les coutumes du Pays
 „ n'étoient pas faites pour des Ci-
 „ toyens comme lui. Cependant
 „ il ne se refusoit aucune dépense,
 „ il dissipa avec une immense pro-
 „ fusion les biens du jaloux, qui de
 „ retour trois ans après des Pays
 „ lointains où il avoit été transf-
 „ porté , ne trouva plus que ses
 „ femmes , & trente-six enfans.

De Paris le 26. de la Lune
de Gemmadi I. 1720.

L E T-



LETTRE CXXVI.

R I C A à U S B E K.

A * * *.

VOici une Lettre, que je recus hier d'un Sçavant ; elle te paroîtra singuliere.

M O N S I E U R ,

IL y a six mois que j'ai recueilli la succession d'un Oncle très riche, qui m'a laissé cinq ou six cens mille livres, & une maison superbement meublée. Il y a plaisir d'avoir du bien lorsqu'on en sçait faire un bon usage. Je n'ai point d'ambition, ni de goût pour les plaisirs : je suis presque toujours enfermé dans un Cabinet, où je mene la vie d'un Sçavant ; c'est dans ce lieu que
l'on

l'on trouve un curieux amateur de la venerable antiquité.

Lorsque mon Oncle eut fermé les yeux , j'aurois fort souhaité de le faire enterrer avec les Cérémonies observées par les anciens Grecs, & Romains : mais je n'avois pour lors ni Lachrymatoires , ni Urnes , ni Lampes antiques.

Mais depuis je me suis bien pourvu de ces precieuses raretez : il y a quelques jours que je vendis ma vaisselle d'argent pour acheter une lampe de terre , qui avoit servi à un Philosophe Stoïcien. Je me suis défait de toutes les glaces , dont mon Oncle avoit couvert presque tous les murs de ses apartemens , pour avoir un petit miroir un peu fêlé , qui fut autrefois à l'usage de Virgile : je suis charmé d'y voir ma figure représentée , au lieu de celle du Cigne de Mantouë. Ce n'est pas tout : j'ai acheté cent Louis d'Or cinq ou six pieces de monnoye de cuivre , qui avoit
cours

cours il y a deux mille ans. Je ne sçache pas avoir à present dans ma maison un seul meuble, qui n'ait été fait avant la decadence de l' Empire. J'ai un petit Cabinet de Manuscrits fort precieux, & fort chers : quoz que je me tuë la vuë à les lire, j'aime beaucoup mieux m'en servir, que des exemplaires imprimez, qui ne sont pas si corrects, & que tout le monde a entre les mains. Quoique je ne sorte presque jamais, je ne laisse pas d'avoir une passion démesurée de connoître tous les anciens chemins, qui étoient du tems des Romains. Il y en a un qui est près de chez moi, qu'un Proconsul des Gaules fit faire il y a environ douze cens ans : lorsque je vais à ma maison de campagne, je ne manque jamais d'y passer, quoi qu'il soit très-incommode, & qu'il m'allonge de plus d'une lieuë. Mais ce qui me fait enrager ; c'est qu'on a mis des poteaux de bois de distance en

distance , pour marquer l'éloignement des Villes voisines : je suis desespéré de voir ces misérables Indices , au lieu des Colonnes milliaires , qui y étoient autrefois : je ne doute pas que je ne les fasse rétablir par mes Heritiers , & que je ne les engage à cette dépense par mon Testament. Si vous avez , Monsieur , quelque Manuscrit Persan , vous me ferez plaisir de m'en accommoder : je vous le payerai tout ce que vous voudrez ; & je vous donnerai par dessus le marché quelques Ouvrages de ma façon , par lesquels vous verrez que je ne suis point un membre inutile de la République des Lettres. Vous y remarquerez entr'autres une Dissertation , où je prouve que la Couronne dont on se servoit autrefois dans les triomphes , étoit de chêne , & non pas de laurier : vous en admirerez une autre , où je prouve par de doctes conjectures tirées des plus graves Auteurs Grecs , que Camby-

ses.

ses fut blessé à la jambe gauche, & non pas à la droite : une autre, où je prouve qu'un petit front étoit une beauté très-recherchée par les Romains. Je vous enverrai encore un Volume in Quarto, en forme d'explication d'un Vers du sixieme Livre de l'Enéide de Virgile : vous ne recevrez tout ceci que dans quelques jours : & quant à present, je me contente de vous envoyer ce fragment d'un ancien Mythologiste Grec, qui n'avoit point paru jusques ici ; & que j'ai découvert dans la poussiere d'une Bibliotheque. Je vous quitte pour une affaire importante que j'ai sur les bras : il s'agit de restituer un beau passage de Pline le Naturaliste, que les Copistes du cinquieme siecle ont étrangement defiguré. Je suis, &c.

F R A G M E N T d'unancien
M Y T H O L O G I S T E.

*D*Ans une Isle près des Orcades il nâquit un enfant, qui avoit pour pere Eole Dieu des Vents, & pour mere une Nymphé de Caledonie. On dit de lui qu'il apprit tout seul à compter avec ses doigts, & que dès l'âge de quatre ans, il distinguoit si parfaitement les metaux, que sa mere ayant voulu lui donner une bague de laiton, au lieu d'une d'or, il reconnut la tromperie, & la jetta par terre.

Dès qu'il fut grand, son pere lui apprit le secret d'enfermer les Vents dans une Outre, qu'il vendoit ensuite à tous les Voyageurs; mais comme la marchandise n'étoit pas fort prisée dans son Pays, il le quitta, & se mit à courir le monde, en compagnie de l'aveugle Dieu du Hazard.

Il apprit dans ses voyages que dans la Betique l'or reluisoit de toutes parts : cela fit qu'il y précipita ses pas. Il y fut fort mal reçu de Saturne, qui regnoit pour lors : mais ce Dieu ayant quitté la terre ; il s'avisa d'aller dans tous les Carrefours , où il crioit sans cesse d'une voix rauque : Peuples de Betique, vous croyez être riches , parce que vous avez de l'or & de l'argent ; votre erreur me fait pitié : croyez-moi , quittez le Pays des vils métaux ; venez dans l'Empire de l'Imagination , & je vous promets des richesses , qui vous étonneront vous-mêmes. Aussi-tôt il ouvrit une grande partie des Outres qu'il avoit apportées , & il distribua de sa marchandise à qui en voulut.

Le lendemain il revint dans les mêmes Carrefours , & il s'écria : Peuples de Betique , voulez-vous être riches ? Imaginez-vous que je le suis beaucoup , & que vous l'êtes

beaucoup aussi : mettez-vous tous les matins dans l'esprit , que votre fortune a doublé pendant la nuit : levez-vous ensuite , & si vous avez des Créanciers , allez-les payer de ce que vous aurez imaginé ; & dites-leur d'imaginer à leur tour.

Il reparut quelques jours après , & il parla ainsi : Peuples de Betique , je vois bien que votre imagination n'est pas si vive , que les premiers jours : laissez-vous conduire à la mienne : je mettrai tous les matins devant vos yeux un écriteau , qui sera pour vous la source des richesses : vous n'y verrez que quatre paroles ; mais elles seront bien significatives : car elles régleront la dot de vos femmes , la legitime de vos enfans , le nombre de vos domestiques : & quant à vous , dit-il à ceux de la troupe qui étoient le plus près de lui ; quant à vous , mes chers enfans , je puis vous appeller de ce nom , car vous avez reçu de moi une seconde nais-

naissance ; mon écriteau décidera de la magnificence de vos équipages , de la somptuosité de vos Festins , du nombre & de la pension de vos maîtresses.

A quelques jours de là il arriva dans le Carrefour tout essoufflé , & transporté de colere il s'écria : Peuple de Betique , je vous avois conseillé d'imaginer , & je vois que vous ne le faites pas : Eh bien à présent je vous l'ordonne. Là-dessus il les quitta brusquement : mais la réflexion le rappella sur ses pas, J'apprens que quelques-uns de vous sont assez detestables pour conserver leur or , & leur argent : encore passe pour l'argent ; mais pour de l'or pour de l'or Ah cela me met dans une indignation Je jure par mes Outres sacrées , que s'ils ne viennent me l'apporter , je les punirai severement : puis il ajoûta d'un air tout-à-fait persuasif : croyez-vous que ce soit pour garder ces mi-

serables metaux , que je vous les demande ? Une marque de ma candeur , c'est que lorsque vous me les apportâtes il y a quelques jours , je vous en rendis sur le champ la moitié.

Le lendemain on l'apperçut de loin , & on le vit s'insinuer avec une voix douce & flatteuse : Peuples de Betique , j'apprens que vous avez une partie de vos trefors dans les Pays étrangers ; je vous prie , faites-moi venir , vous me ferez plaisir , & je vous en aurai une reconnaissance éternelle.

*Le fils d'Eole parloit à des gens qui n'avoient pas grande envie de rire ; ils ne purent pourtant s'en empêcher , ce qui fit qu'il s'en retourna bien confus : mais reprenant courage , il hazarda encore une petite priere. Je jçais que vous avez des pierres precieuses : au nom de Jupiter , défaites-vous-en ; rien ne vous appauvrit comme ces sortes de
cho-*

choses ; défaites-vous-en , vous dis-je ; si vous ne le pouvez pas par vous-mêmes , je vous donnerai des hommes d'affaires excellens : que de richesses vont couler chez vous , si vous faites ce que je vous conseille ! Oui , je vous promets tout ce qu'il y aura de plus pur dans mes Ouvres.

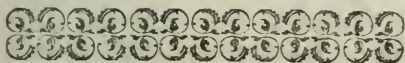
Enfin il monta sur un treteau , & prenant une voix plus assurée , il dit : Peuples de Betique , j'ai comparé l'heureux état dans lequel vous êtes , avec celui , où je vous trouvai , lorsque j'arrivai ici : je vous vois le plus riche Peuple de la terre ; mais pour achever votre fortune , souffrez que je vous ôte la moitié de vos biens. A ces mots , d'une aile legere le fils d'Eole disparut , & laissa ses Auditeurs dans une consternation inexprimable ; ce qui fit qu'il revint le lendemain , & parla ainsi : Je m'aperçus hier que mon discours vous déplut extreme-

N 5 . ment.

ment. Eh bien, prenez que je ne vous aye rien dit : il est vrai, la moitié c'est trop ; il n'y a qu'à prendre d'autres expédiens pour arriver au but, que je me suis proposé : assemblons nos richesses dans un même endroit ; nous le pouvons facilement, car elles ne tiennent pas un gros Volume : aussi-tôt il en disparut les trois quarts.

A Paris le 9. de la Lune
de Chahban. 1720.





LETTRE CXXVII.

RICA à NATHANAEL LEVI,
Medecin Juif à Livourne.

TU me demandes ce que je pense de la vertu des Amulettes, & de la puissance des Talismans. Pourquoi t'adresses-tu à moi ? Tu es Juif, & je suis Mahometan ; c'est-à-dire que nous sommes tous deux bien credules.

Je porte toujours sur moi plus de deux mille passages du Saint Alcoran ; j'attache à mes bras un petit paquet, où sont écrits les noms de plus de deux cens Dervis : Ceux d'Ali, de Fatmé, & de tous les purs sont cachez en plus de vint endroits de mes habits.

Cependant je ne desapprouve point ceux qui rejettent cette vertu que l'on attribué à de certaines paroles : il nous est bien plus difficile de répondre à leurs raisonnemens , qu'à eux de répondre à nos experiences.

Je porte tous ces chiffons sacrez par une longue habitude, pour me conformer à une pratique universelle : je crois que s'ils n'ont pas plus de vertu que les bagues & les autres ornemens dont on se pare, ils n'en ont pas moins : mais toitu mets toute ta confiance sur quelques lettres mysterieuses ; & sans cette sauvegarde , tu ferois dans un effroi continuel.

Les hommes sont bien malheureux : ils flottent sans cesse entre de fausses esperances & des craintes ridicules : & au lieu de s'appuyer sur la Raison, ils se font des monstres qui les intimident, ou des fantômes que les seduisent.

Quel

Quel effet veux-tu que produise l'arrangement de certaines lettres? Quel effet veux-tu que leur dérangement puisse troubler? Quelle relation ont-elles avec les vents, pour appaiser les tempêtes; avec la poudre à Canon, pour en vaincre l'effort; avec ce que les Medecins appellent l'humeur peccante, & la cause interne des maladies, pour les guerir?

Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que ceux qui fatiguent leur Raison pour lui faire rapporter de certains événemens à des vertus occultes, n'ont pas un moindre effort à faire, pour s'empêcher d'en voir la véritable cause.

Tu me diras que de certains prestiges ont fait gagner une bataille: & moi je te dirai qu'il faut que tu t'aveugles, pour ne pas trouver dans la situation du terrain, dans le nombre, ou dans

le courage des Soldats , dans l'experience des Capitaines , des causes suffisantes pour produire cet effet dont tu veux ignorer la cause.

Je te passe pour un moment qu'il y ait des prestiges : passe-moi à mon tour un moment qu'il n'y en ait point ; car cela n'est pas impossible. Cette concession que tu me fais , n'empêche pas que deux armées ne puissent se battre : veux-tu que dans ce cas-là , aucune des deux ne puisse remporter la victoire ?

Crois-tu que leur sort restera incertain jusques à ce quelque puissance invisible vienne le déterminer ? que tous les coups seront perdus , toute la prudence vaine , & tout le courage inutile ?

Penses-tu que la mort dans ces occasions , rendüe presente de mille manieres , ne puisse pas produire

duire dans les esprits ces terreurs paniques, que tu as tant de peine à expliquer? Veux-tu que dans une armée de cent mille hommes, il ne puisse pas y avoir un seul homme timide? Crois-tu que le decouragement de celui-ci, ne puisse pas produire le decouragement d'un autre; que le second qui quitte un troisieme, ne lui fasse pas bien-tôt abandonner un quatrieme? Il n'en faut pas davantage pour que le desespoir de vaincre faisisse soudain toute une armée, & la faisisse d'autant plus facilement, qu'elle se trouve plus nombreuse.

Tout le monde sçait & tout le monde sent que les hommes, comme toutes les Creatures qui tendent à conserver leur Etre, aiment passionnément la vie. On sçait cela en general, & on cherche pourquoi dans une certaine

occa-

304 L E T T R E S
occasion particuliere ils on craint
de la perdre ?

Quoique les Livres Sacrez de
toutes les Nations soient remplis
de ces terreurs paniques ou sur-
naturelles, je n'imagine rien de si
frivole ; parce que pour s'assûrer
qu'un effet, qui peut être pro-
duit par cent mille causes natu-
relles, est surnaturel ; il faut a-
voir auparavant examiné, si au-
cune de ces causes n'a agi : ce qui
est impossible.

Je ne t'en dirai pas davantage,
Nathanaël ; il me semble que la
matiere ne merite pas d'être si
serieusement traitée.

*De Paris le 20. de la Lune
de Chabban 1720.*

P. S. **C**omme je finissois, j'ai
entendu crier dans la rue
une Lettre d'un Medecin de Pro-
vince.

vince à un Medecin de Paris (car ici toutes les bagatelles s'impriment, se publient, & s'achettent) : j'ai cru que je ferois bien de te l'envoyer, parce qu'elle a du rapport à notre sujet ; il y a bien des choses que je n'entens pas : mais toi qui es Medecin, tu dois entendre le langage de tes Confreres.

L E T T R E

d'un Medecin de Province à un
Medecin de Paris.

IL y avoit dans notre Ville un malade, qui ne dormoit point depuis trente-cinq jours : son Medecin lui ordonna l'Opium : mais il ne pouvoit se resoudre à le prendre ; & il avoit la coupe à la main, qu'il étoit plus

plus indeterminé que jamais. Enfin il dit à son Medecin : Monsieur je vous demande quartier seulement jusqu'à demain : je connois un homme qui n'exerce pas la Medecine , mais qui a chez lui un nombre innombrable de remedes contre l'insomnie ; souffrez que je l'envoye querir , & si je ne dors pas cette nuit , je vous promets que je reviendrai à vous. Le Medecin congedié , le malade fit fermer les rideaux , & dit à un petit laquais : tien , va-t-en chez Mr. Anis , & dis lui qu'il vienne me parler. Mr. Anis arrive : Mon cher Mr. Anis , je me meurs ; je ne puis dormir ; n'auriez-vous point dans votre boutique la C. du G. ou bien quelque Livre de devotion composé par un R. P. J que vous n'ayez pas pu vendre ? Car souvent les remedes les plus gardez sont les meilleurs. Monsieur , dit le Libraire , j'ai chez moi la Cour sainte du Pere Caussin en six volumes à votre service ; je vais
vous

vous l'envoyer : je souhaite que vous vous en trouviez bien : si vous voulez les Oeuvres du Reverend Pere Rodriguez Jesuite Espagnol ; ne vous en faites faute : mais croyez moi , tenons-nous-en au Pere Caussin : j'espere avec l'aide de Dieu , qu'une periode du Pere Caussin vous fera autant d'effet , qu'un feuillet tout entier de la C. du G. Là dessus Mr. Anis sortit , & courut chercher le remede à sa Boutique. La Cour sainte arrive ; on en secouë la poudre ; le fils du malade jeune Eco-lier commence à la lire ; il en sentit le premier l'effet , à la seconde page il ne prononçoit plus que d'une voix mal articulée , & déjà toute la Compagnie se sentoît affoiblir ; un instant après tout ronfla excepté le malade , qui , après avoir été long-tems éprouvé , s'assoupit à la fin.

*Le Medecin arrive de grand matin : Eh bien a-t-on pris mon O-
pium ?*

pium? On ne lui répond rien : la femme, la fille, le petit garçon, tous transportez de joye lui montrent le Pere Caussin. Il demande ce que c'est : on lui dit : vive le Pere Caussin ; il faut l'envoyer relire : qui l'eût dit ? Qui l'eût cru ? C'est un miracle : tenez, Monsieur, voyez donc le Pere Caussin ; c'est ce volume-là qui a fait dormir mon pere : & là-dessus on lui expliqua la chose, comme elle s'étoit passée.

Le Medecin étoit un homme subtil, rempli des mysteres de la Cabale, & de la puissance des paroles & des Esprits : cela le frappa ; & après plusieurs reflexions, il résolut de changer absolument sa pratique. Voilà un fait bien singulier, disoit-il. Je tiens une experience, il faut la pousser plus loin. Eh pourquoi un Esprit ne pourroit-il pas transmettre à son Ouvrage les mêmes qualitez, qu'il a lui-même ? Ne le voyons-nous pas tous les jours ? Au moins

moins cela vaut-il bien la peine de l'essayer : je suis las des Apoticaire : leurs Sirops , leurs Juleps , & toutes les Drogues Galeniques ruinent les malades & leur santé : changeons de methode ; éprouvons la vertu des Esprits. Sur cette idée , il dressa une nouvelle Pharmacie , comme vous allez voir par la description que je vous vais faire des principaux remedes qu'il mit en pratique.

Tisane purgative.

Prenez trois feuilles de la Logique d'Aristote en Grec ; deux feuilles d'un Traité de Theologie Scholastique le plus aigu , comme par exemple du subtil Scot ; quatre de Paracelse , une d'Avicenne , six d'Averroës ; trois de Porphire ; autant de Plotin ; autant de Jamblique : faites infuser le tout pendant 24. heures ; & prenez-en quatre prises par jour.

Pur-

Purgatif plus violent.

*Prenez dix A**. du C***. concernant la B**. & la C** des I.** , faites les distiller au bain Marie , mortifiez une goutte de l'humour acre & piquante qui en viendra dans un verre d'eau commune : avalez le tout avec confiance.*

Vomitif.

Prenez six Harangues , une douzaine d'Oraisons funebres indifferemment , prenant garde pourtant de ne point se servir de celles de Mr. de N. , un Recueil de nouveaux Operas , cinquante Romans , trente Memoires nouveaux : mettez le tout dans un matras , laissez-le en digestion pendant deux jours , puis faites-le distiller au feu de sable : & si tout cela ne suffit pas :

Autre

Autre plus puissant.

Prenez une feuille de Papier marbré, qui ait servi à couvrir un Recueil des pieces des J. F: faites l'infuser l'espace de trois minutes, faites chauffer une cuillerée de cette infusion, & avalez.

Remede très-simple pour guerir de l'Asthme.

Lisez tous les Ouvrages du Reverend Pere Maimbourg ci-devant Jesuite, prenant garde de ne vous arrêter qu'à la fin de chaque periode, & vous sentirez la faculté de respirer vous revenir peu à peu, sans qu'il soit besoin de réitérer le remede.

Pour

Pour preserver de la Galle,
Gratelle, Tigne, farcin
des Chevaux.

Prenez trois Categories d'Aristote ; deux degrez Metaphysiques ; une Distinction, six Vers de Chapelain , une Phrase tirée des Lettres de Mr. l'Abbé de St. Cyran : Ecrivez le tout sur un morceau de Papier, que vous plierez, attachez à un ruban , & porterez au Col.

Miraculum Chymicum de violentâ fermentatione cum fumo, igne, & flammâ.

*Misce Quæsnellianam infusionem, cum infusione Lallemanianâ : fiat fermentatio cum magnâ vi, impetu, & tonitru, acidis pugnantibus, & invicem penetrantibus alcalinos sales : fiet Evaporatio ardentium
spiri-*

spirituum : pone liquorem fermentatum in Alembico : nihil inde extrahes, & nihil invenies, nisi caput mortuum.

Lenitivum.

Recipe Molinæ Anodini chartas duas; Escobaris relaxativi paginas sex; Vasquii emollientis folium unum : infunde in aquæ communis ℥ i i i j. ad consumptionem dimidiæ partis colentur & exprimantur; & in expressione dissolve Bauni deterfivi, & Tamburini abluentis folia i i j.

Fiat Clister.

In Clorofim, quam vulgus palidos Colores, aut febrim amatoriam appellat.

Recipe Aretini figuras quatuor; R. Thomæ Sanchii de Matrimonio folia i j. infundantur in aquæ communis libras quinque.

Fiat ptisana aperiens.

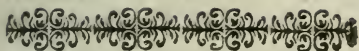
Tome II.

O

Voilà

Voilà les Drogues, que notre Medecin mit en pratique, avec un succès imaginable. Il ne vouloit pas, disoit-il, pour ne pas ruiner ses malades, employer des remedes rares, & qui ne se trouvent presque point ; comme par exemple, une Epître Dedicatoire, qui n'ait fait bâiller personne ; une Preface trop courte ; un Mandement fait par un Evêque ; & l'Ouvrage d'un Janseniste méprisé par un Janseniste, ou bien admiré par un Jesuite : Il disoit que ces sortes de remedes ne sont propres qu'à entretenir la Charlatanerie, contre laquelle il avoit une antipathie insurmontable.





LETTRE CXXVIII.

U S B E K à R H E D I.

A Venise.

IL y a long-tems que l'on a dit que la bonne foi étoit l'ame d'un grand Ministre.

Un particulier peut jouir de l'obscurité où il se trouve ; il ne se decredite que devant quelques gens ; il se tient couvert devant les autres : mais un Ministre , qui manque à la probité , a autant de temoins , autant de Juges , qu'il y a de gens qu'il gouverne.

Oserai-je le dire ? Le plus grand mal que fait un Ministre sans probité , n'est pas de desservir son Prince , & de ruiner son Peuple :

il y en a un autre , à mon avis , mille fois plus dangereux ; c'est le mauvais exemple qu'il donne.

Tu sçais que j'ai long-tems voyagé dans les Indes, j'y ai vû une Nation naturellement genereuse , pervertie en un instant depuis le dernier des Sujets jusques aux plus grands , par le mauvais exemple d'un Ministre : j'y ai vû tout un Peuple chez qui la generosité , la probité , la candeur , & la bonne foi ont passé de tout tems pour les qualitez naturelles , devenir tout à coup le dernier des Peuples ; le mal se communiquer , & n'épargner pas même les membres les plus sains ; les hommes les plus vertueux faire des choses indignes ; & violer dans toutes les occasions de leur vie les premiers principes de la Justice , sur ce
vain

vain prétexte qu'on la leur avoit violée.

Ils appelloient des Loix odieuses en garantie des actions les plus lâches ; & nommoient nécessité , l'injustice & la perfidie.

J'ai vû la foi des Contrats bannie, les plus saintes conventions ancanties , toutes les Loix des familles renversées. J'ai vû des débiteurs avarés fiers d'une insolente pauvreté , instrumens indignes de la fureur des Loix & de la rigueur des tems, feindre un paiement au lieu de le faire, & porter le couteau dans le sein de leurs bienfaiteurs.

J'en ai vû d'autres plus indignes encore , acheter presque pour rien, ou plutôt ramasser de terre des feuilles de chêne, pour les mettre à la place de la substance des veuves & des orphelins.

J'ai vû naître soudain dans tous les cœurs une soif insatiable des richesses. J'ai vû se former en un moment une detestable Conjuraction de s'enrichir ; non par un honnête travail , & une genereuse industrie ; mais par la ruïne du Prince , de l'Etat , & des Concitoyens.

J'ai vû un honnête Citoyen dans ces tems malheureux , ne se coucher qu'en disant ; j'ai ruiné une famille aujourd'hui ; j'en ruinerai une autre demain.

Je vais, disoit un autre , avec un homme noir qui porte une Ecritoire à la main , & un fer pointu à l'oreille, assassiner tous ceux à qui j'ai de l'obligation.

Un autre disoit ; je vois que j'accommode mes affaires : il est vrai que lorsque j'allai il y a trois jours faire un certain payement, je laissai toute une famille en larmes , que je dissipai la dot de
deux

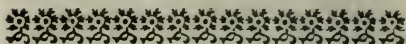
deux honnêtes filles, que j'ôtai l'éducation à un petit garçon; le pere en mourra de douleur; la mere perit de tristesse: mais je n'ai fait que ce qui est permis par la Loi.

Quel plus grand crime que celui, que commet un Ministre, lorsqu'il corrompt les mœurs de toute une Nation, dégrade les ames les plus genereuses, ternit l'éclat des dignitez, obscurcit la vertu même, & confond la plus haute naissance, dans le mepris universel?

Que dira la posterité, lorsqu'il lui faudra rougir de la honte de ses Peres? Que dira le Peuple naissant, lorsqu'il comparera le fer de ses ayeux, avec l'or de ceux à qui il doit immédiatement le jour? Je ne doute pas que les Nobles ne retranchent de leurs quartiers un indigne degré de noblesse, qui

320 L E T T R E S
les deshonore ; & ne laissent la
génération présente dans l'af-
freux néant où elle s'est mise.

*De Paris le 11. de la Lune
de Gemmadi 1. 1720.*



LETTRE CXXIX.

LE GRAND EUNUQUE à USBEK.

A Paris.

LEs choses sont venuës à un
état, qui ne se peut plus sou-
tenir : tes femmes se sont imagi-
nées que ton depart leur laissoit
une impunité entiere : il se passe
ici des choses horribles : jc trem-
ble moi-même au cruel recit,
que je vaiste faire.

Zelis allant il y a quelques jours
à la Mosquée laissa tomber son
voile , & parut presque à visage
dé-

découvert devant tout le Peuple.

J'ai trouvé Zachi couchée avec une de ses Esclaves ; chose si défenduë par les Loix du Serrail.

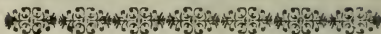
J'ai surpris par le plus grand hazard du monde une Lettre, que je t'envoie : je n'ai jamais pû découvrir à qui elle étoit adressée.

Hier au soir un jeune garçon fut trouvé dans le Jardin du Serrail , & il se sauva par dessus les murailles.

Ajoute à cela ce qui n'est pas parvenu à ma connoissance ; car fûrement tu es trahi. J'attens tes ordres, & jusques à l'heureux moment que je les recevrai , je vais être dans une situation mortelle : mais si tu ne mets toutes ces femmes à ma discretion , je ne te répons d'aucune d'elles , & j'aurai tous les jours

322 L E T T R E S
des nouvelles aussi tristes à te
mander.

*Du Serrail d'Ispahan le 1. de
la Lune de Regeb. 1717.*



L E T T R E CXXX.

U S B E K A U P R E M I E R E U -
N U Q U E .

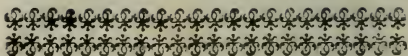
Au Serrail d'Ispahan.

REcevez par cette Lettre un
pouvoir sans bornes sur tout
le Serrail : commandez avec au-
tant d'autorité que moi-même :
que la crainte , & la terreur
marchent avec vous : courez
d'Appartemens en Appartemens
porter les punitions, & les châ-
tîmens : que tout vive dans la
consternation : que tout fonde en
larmes devant vous : interrogez
tout le Serrail , commencez par
les

les esclaves : n'épargnez pas mon amour : que tout subisse votre tribunal redoutable : mettez au jour les secrets les plus cachez : purifiez ce lieu infame ; & faites y rentrer la vertu bannie : car dès ce moment je mets sur votre tête les moindres fautes , qui se commettront : je soupçonne Zelis d'être celle à qui la Lettre que vous avez surprise , s'adressoit : examinez cela avec des yeux de Lynx.

*De ***. le 11. de la Lune
de Zilhagé. 1718.*





LETTRE CXXXI.

NARSIT à USBEK.

A Paris.

LE grand Eunuque vient de mourir, magnifique Seigneur: comme je suis le plus vieux de tes Esclaves ; j'ai pris sa place, jusques à ce que tu ayes fait connoître sur qui tu veux jetter les yeux.

Deux jours après sa mort on m'apporta une de tes Lettres qui lui étoit adressée : je me suis bien gardé de l'ouvrir : je l'ai enveloppée avec respect ; & l'ai ferrée, jusques à ce que tu m'aies fait connoître tes sacrées volontez.

Hier

Hier un Esclave vint au milieu de la nuit me dire, qu'il avoit trouvé un jeune homme dans le Serrail : je me levai ; j'examinai la chose ; & je trouvai que c'étoit une vision.

Je te baise les pieds , sublime Seigneur ; & je te prie de compter sur mon zele , mon experience, & ma vicillesse.

*Du Serrail d'Ispahan le 5. de la Lune
de Gemmadi 1. 1718.*





LETTRE CXXXII.

U S B E K à N A R S I T.

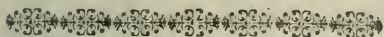
Au Serrail d'Ispahan.

MAlheureux que vous êtes , vous avez dans vos mains des Lettres qui contiennent des ordres prompts & violens : le moindre retardement peut me desesperer , & vous demeurez tranquille sous un vain prétexte !

Il se passe des choses horribles : j'ai peut-être la moitié de mes Esclaves qui meritent la mort : je vous envoie la Lettre que le premier Eunuque m'écrivit là-dessus avant que de mourir. Si vous aviez ouvert le paquet qui lui est adressé , vous y auriez trouvé des ordres

dres sanglans : lisez-les donc ces ordres, & vous perirez si vous ne les exécutez pas.

*De *.*.*. le 25. de la Lune
de Chalval. 1718.*



LETTRE CXXXIII.

S O L I M à U S B E K.

A Paris.

SI je gardois plus long-tems le silence, je serois aussi coupable que tous ces criminels, que tu as dans le Serrail.

J'étois le confident du grand Eunuque, le plus fidelle de tes Esclaves. Lors qu'il se vit près de sa fin, il me fit appeller, & me dit ces paroles: Je me meurs, mais le seul chagrin que j'aye en quittant la vie, c'est que mes
der-

derniers regards ayent trouvé les femmes de mon Maître criminelles. Le Ciel puisse le garantir de tous les malheurs que je prevois : puisse après ma mort mon ombre menaçante venir avertir ces perfides de leur devoir, & les intimider encore ! Voilà les clefs de ces redoutables lieux : va les porter au plus vieux des Noirs : mais si après ma mort, il manque de vigilance, songe à en avertir ton Maître. En achevant ces mots, il expira dans mes bras.

Je ne sçais ce qu'il t'écrivit quelque tems avant sa mort sur la conduite de tes femmes : il y a dans le Serrail une Lettre qui auroit porté la terreur avec elle, si elle avoit été ouverte : Celle que tu as écrite depuis a été surprise à trois lieues d'ici : je ne sçais ce que c'est, tout se tourne malheureusement.

Cepen-

Cependant tes femmes ne gardent plus aucune retenue : depuis la mort du grand Eunuque, il semble que tout leur soit permis : La seule Roxane est restée dans le devoir, & conserve de la modestie. On voit les mœurs se corrompre tous les jours. On ne trouve plus sur le visage de tes femmes cette vertu mâle & severe qui y regnoit autrefois : une joye nouvelle repandue dans ces lieux, est un témoignage infail-
 lible selon moi de quelque satisfaction nouvelle : dans les plus petites choses je remarque des libertez jusqu'alors inconnues : il regne même parmi tes esclaves une certaine indolence pour leur devoir, & pour l'observation des regles, qui me surprend : ils n'ont plus ce zele ardent pour ton service, qui sembloit animer tout le Serrail.

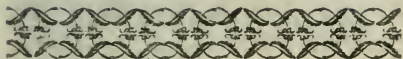
Tes femmes ont été huit jours
 â

à la campagne, à une de tes maisons les plus abandonnées. On dit que l'esclave qui en a soin, a été gagné, & qu'un jour avant qu'elles n'arrivassent, il avoit fait cacher deux hommes dans un re-duit de pierre, qui est dans la muraille de la principale chambre, d'où ils sortoient le soir, lorsque nous étions retirez. Le vieux Eunuque qui est à present à notre tête, est un imbecille, à qui l'on fait croire tout ce qu'on veut.

Je suis agité d'une colere vengeresse contre tant de perfidies : & si le Ciel vouloit pour le bien de ton service, que tu me jugeasses capable de gouverner ; je te promets que si tes femmes n'étoient pas vertueuses, au moins elles seroient fidelles.

*Du Serrail d'Ispahan le 6. de
la Lune de Rebiab 1. 1719.*

L E T-



LETTRE CXXXIV.

N A R S I T à U S B E K.

A Paris.

ROxane & Zelis ont souhaité d'aller à la Campagne : je n'ai pas cru devoir le leur refuser. Heureux Usbek, tu as des femmes fidelles, & des esclaves vigilans : je commande en des lieux, où la vertu semble s'être choisi un Asile : compte qu'il ne s'y passera rien que tes yeux ne puissent soutenir.

Il est arrivé un malheur qui me met en grande peine. Quelques Marchands Armeniens nouvellement arrivez à Ispahan, avoient apporté une de tes Lettres

tres pour moi : j'ai envoyé un Esclave pour la chercher : il a été volé à son retour, de manière que la Lettre est perduë. Ecris-moi donc promptement : car je m'imagine que dans ce changement, tu dois avoir des choses de conséquence à me mander.

*Du Serrail de Fatmé le 6. de la
Lune de Rebiab 1. 1719.*





LETTRE CXXXV.

U S B E K à S O L I M.

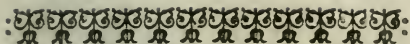
Au Serrail d'Ispahan.

JE te mets le fer à la main. Je te confie ce que j'ai à présent dans le monde de plus cher, qui est ma vengeance : Entre dans ce nouvel emploi : mais n'y porte ni cœur, ni pitié : j'écris à mes femmrs de t'obéir aveuglément : dans la confusion de tant de crimes, elles tomberont devant tes regards. Il faut que je te doive mon bonheur, & mon repos : rends-moi mon Serrail comme je l'ai laissé ; mais commence par l'expier : extermine les coupables ; & fais trembler ceux,

ceux, qui se propofoient de le devenir Que ne peux-tu pas efperer de ton Maître pour des fervices fi fignalez ? Il ne tien-dra qu'à toi de te mettre au def-fus de ta condition même, & de toutes les recompenses, que tu as jamais defirées.

*A Paris le 4. de la Lune
de Chahban 1719.*





LETTRE CXXXVI.

USBEK à SES FEMMES.

Au Serrail d'Ispahan.

Puisse cette Lettre être comme la foudre, qui tombe au milieu des éclairs & des tempêtes ! Solim est votre premier Eunuque, non pas pour vous garder, mais pour vous punir. Que tout le Serrail s'abaisse devant lui : il doit juger vos actions passées ; & pour l'avenir, il vous fera vivre sous un joug si rigoureux, que vous regretterez votre liberté, si vous ne regrettez pas votre vertu.

*A Paris le 4. de la Lune
de Chahban 1719.*

LET-



LETTRE CXXXVII.

U S B E K à N E S S I R.

A Ispahan.

HEureux celui qui connoissant tout le prix d'une vie douce & tranquille, repose son cœur au milieu de sa famille ; & ne connoit d'autre terre que celle qui lui a donné le jour.

Je vis dans un climat barbare, present à tout ce qui m'importune, absent de tout ce qui m'intéresse ; une tristesse sombre me saisit ; je tombe dans un accablement affreux ; il me semble que je m'aneantis : & je ne me retrouve moi-même , que lorsqu'une sombre jalousie vient s'allu-

s'allumer , & enfanter dans mon ame la crainte , les soupçons , la haine , & les regrets.

Tu me connois , Neffir , tu as toujours vû dans mon cœur comme dans le tien : je te ferois pitié , si tu sçavois mon état déplorable : j'attens quelquefois six mois entiers des nouvelles du Serrail ; je compte tous les instans qui s'écoulent , mon impatience me les allonge toujours : & lorsque celui qui a été tant attendu , est prêt d'arriver , il se fait dans mon cœur une revolution soudaine ; ma main tremble d'ouvrir une Lettre fatale : cette inquietude qui me desespéroit , je la trouve l'état le plus heureux , où je puisse être ; & je crains d'en sortir par un coup plus cruel pour moi que mille morts.

Mais quelque raison que j'aye eu de sortir de ma Patrie ; quoi-

que je doive ma vie à ma retraite ; je ne puis plus, Neffir, rester dans cet affreux exil. Eh ne mourrois-je pas tout de même en proie à mes chagrins ? J'ai pressé mille fois Rica de quitter cette terre étrangère : mais il s'oppose à toutes mes résolutions : il m'attache ici par mille prétextes : il semble qu'il ait oublié sa patrie ; ou plutôt il semble qu'il m'ait oublié moi-même ; tant il est insensible à mes déplaisirs.

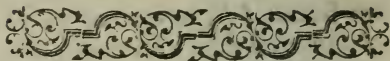
Malheureux que je suis ! Je souhaite de revoir ma patrie, peut-être pour devenir plus malheureux encore ! Eh qu'y ferai-je ? Je vais rapporter ma tête à mes Ennemis. Ce n'est pas tout : j'entrerais dans le Serrail : il faut que j'y demande compte du tems funeste de mon absence : & si j'y trouve des coupables , que deviendrai-je ? & si la seule idée
m'ac-

m'accable de si loin ; que sera-ce lorsque ma presence la rendra plus vive ? Que sera-ce s'il faut que je voye , s'il faut que j'entende ce que je n'ose imaginer sans fremir ? Que sera-ce enfin , s'il faut que des châtimens que je prononcerai moi-même , soient des marques éternelles de ma confusion , & de mon desespoir ?

J'irai m'enfermer dans des murs plus terribles pour moi , que pour les femmes qui y sont gardées : j'y porterai tous mes soupçons ; leurs empressemens ne m'en déroberont rien : dans mon lit , dans leurs bras , je ne jouirai que de mes inquietudes : dans un tems si peu propre aux reflexions , ma jolousie trouvera à en faire. Rebut indigne de la nature humaine : Esclaves vils dont le cœur a été fermé pour jamais à tous les sentimens de l'amour ; vous ne gemiriez plus sur votre

340 L E T T R E S
condition, si vous connoissiez le
malheur de la mienne.

*de Paris le 4. de la Lune
de Chabban. 1719.*



L E T T R E CXXXVIII.

ROXANE à USBÈK.

A Paris

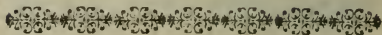
L'Horreur, la nuit, & l'épou-
vente regnent dans le Serrail :
un deuil affreux l'environne : un
Tigre y exerce a chaque instant
toute la rage : il a mis dans les sup-
plices deux Eunuques blancs, qui
n'ont avoué que leur innocence :
il a vendu une partie de nos Es-
claves ; & nous a obligées de
changer entre nous celles qui
nous restoient. Zachi & Zelis
ont

ont reçu dans leur chambre, dans l'obscurité de la nuit, un traitement indigne : le sacrilege n'a pas craint de porter sur elles ses viles mains. Il nous tient enfermées chacune dans notre Appartement : & quoique nous y soyons seules, il nous y fait vivre sous le voile : il ne nous est plus permis de nous parler : ce seroit un crime de nous écrire ; nous n'avons plus rien de libre, que les pleurs.

Une troupe de nouveaux Eunuques est entrée dans le Serrail, où ils nous assiegent nuit & jour : notre sommeil est sans cesse interrompu par leurs mesiances feintes, ou veritables. Ce qui me console, c'est que tout ceci ne durera pas long-tems ; & que ces peines finiront avec ma vie : elle ne sera pas longue, cruel Usbab ; je ne te donnerai pas le tems

342 L E T T R E S
de faire cesser tous ces outrages.

*Du Serrail d'Ispahan le 2. de la Lune
de Maharram. 1720.*



L E T T R E CXXXIX.

S O L I M à U S B E K.

A Paris

JE me plains, magnifique Seigneur ; & je te plains : jamais serviteur fidelle n'est descendu dans l'affreux desespoir où je suis ; voici tes malheurs & les miens : je ne t'en écris qu'en tremblant.

Je jure par tous les Prophètes du Ciel, que depuis que tu m'as confié tes femmes , j'ai veillé nuit & jour sur elles ; que je n'ai
jamais

jamais suspendu un moment le cours de mes inquietudes : j'ai commencé mon ministere par les châtimens ; & je les ai suspendus , sans sortir de mon austerité naturelle.

Mais que te dis-je ? Pourquoi te vanter ici une fidelité qui t'a été inutile : oublie tous mes services passez : regarde-moi comme un traître ; & punis-moi de tous les crimes que je n'ai pû empêcher.

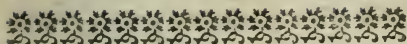
Roxane , la superbe Roxane , ô Ciel ! à qui se fier désormais ? Tu soupçonnois Zachi , & tu avois pour Roxane une securité entiere : mais sa vertu farouche étoit une cruelle imposture : c'étoit le voile de sa perfidie ; je l'ai surprise dans les bras d'un jeune homme , qui , dès qu'il s'est vû decouvert , est venu sur moi : il m'a donné deux coups de poignard : les Eunuques accou-

rus au bruit , l'ont entouré. Il s'est défendu long tems , en a bieffé plusieurs : il vouloit même rentrer dans la chambre , pour mourir , disoit-il , aux yeux de Roxane : mais enfin il a cédé au nombre ; & il est tombé à nos pieds.

Je ne sçais si j'attendrai , sublime Seigneur , tes ordres severes : tu as mis ta vangeance en mes mains ; je ne dois pas la faire languir.

*du Serrail d'Ispahan le 8. de la
Lune de Rebiab I. 1720.*





L E T T R E C X L.

R O X A N E à U S B E K.

A Paris.

O Ui , je t'ai trompé : j'ai séduit tes Eunuques : je me suis jouée de ta jalousie ; & j'ai sçu de ton affreux Serrail faire un lieu de delices & de plaisirs.

Je vais mourir ; le poison va couler dans mes veines : car que ferois-je ici , puisque le seul homme , qui me retenoit à la vie , n'est plus ? Je meurs : mais mon ombre s'envole bien accompagnée : je viens d'envoyer devant moi ces Gardiens sacrileges , qui ont repandu le plus beau sang du monde.

Com-

Comment as-tu pensé que je fusse assez credule, pour m'imaginer que je ne fusse dans le monde, que pour adorer tes caprices? Que pendant que tu te permets tout, tu eusses le droit d'affliger tous mes desirs? Non: j'ai pû vivre dans la servitude, mais j'ai toujours été libre; j'ai reformé tes Loix sur celles de la nature; & mon esprit s'est toujours tenu dans l'indépendance.

Tu devrois me rendre graces encore du sacrifice que je t'ai fait, de ce que je me suis abaissée jusqu'à te paroître fidelle; de ce que j'ai lâchement 'gardé dans mon cœur, ce que j'aurois dû faire paroître à toute la terre; enfin de ce que j'ai profané la vertu, en souffrant qu'on appellât de ce nom, ma soumission à tes fantaisies.

Tu étois étonné de ne point
trou-

trouver en moi les transports de l'amour : si tu m'avois bien connue, tu y aurois trouvé toute la violence de la haine.

Mais tu as eu long-tems l'avantage de croire qu'un cœur comme le mien t'étoit soumis : nous étions tous deux heureux, tu me croyois trompée, & je te trompois.

Ce langage sans doute te paroît nouveau : seroit-il possible qu'après t'avoir accablé de douleur, je te forçasse encore d'admirer mon courage ? Mais c'en est fait, le poison me consume, ma force m'abandonne, la plume me tombe des mains, je sens affoiblir jusqu'à ma haine, je me meurs.

*Du Serrail d'Ispahan le 8. de la Lune
de Rebiab I. 1720.*

Fin du II. Tome.







